LETTRES

SUR

L'ILE DE CAPRI

ET APERÇU DE LA

VIE DE TIBÈRE

LETTRES

SUR

L'ILE DE CAPRI

ET APERÇU DE LA

VIE DE TIBÈRE

AVEC UNE CARTE

PAR

UN TOURISTE

NAPLES
CHEZ DETKEN ET ROCHOLL, LIBRAIRES
Piazza del Plebiscito
1876

Naples — Imprimerie J. de Angelis & Fils
Strada Porta Medina, 44.

PRÉFACE

La personne, à qui ces lettres ont été adressées, ayant pensé que, quoique écrites pendant l'été dernier, elles renferment un intérêt permanent, a engagé l'auteur à les publier. Il le fait après les avoir revues avec soin; malgré cela il reconnaît avoir besoin de beaucoup d'indulgence de la part du public, et il la demande respectueusement.



TIBÈRE

Buste colossal du Musée de Naples

(DESSINÉ EXPRÈS)



I.

SOMMAIRE

Arrivée à Capri; aspect de l'île; caractère du peuple; débarquement à la *Grande Marina;* les jeunes filles; les ânes à Capri; la *Piazza*; la fête de *Santa Anna;* l'église; le Café. L'eau, les légumes et les fleurs à Capri. Les peintres et les *studii* à Capri; température de Capri pendant l'été. Nouvelles de Castellamare; Castellamare pendant l'été; ses bains de mer, ses eaux minérales potables, ses bains mineraux. Un mot sur *Sorrento.*

I.

Madame

Je vais vous écrire plutôt pour vous donner quelques nouvelles de Castellamare et de Sorrento que d'ici. En effet, je viens à peine d'arriver dans cette île, dont l'aspect est assez étrange. Le sol , garni d'une végétation très-spéciale, est souvent taillé à pic ; et au milieu d'une verdure quelquefois rare, quelquefois épaisse , se détachent des blocs de pierre qui coupent et embellissent beaucoup le paysage.

Quant aux gens, ils ont l'air d'être bons et sont très-agréables , d'après ce que j'ai déjà pu observer, lorsqu'on leur donne quel-

que chose, quoique la mendicité ici n'existe pas.

Dans la *cartolina postale*, que je vous ai envoyée hier au soir, je vous ai brièvement raconté mon terrible voyage de mer, mon debarquement à la *Grande Marina* sur les épaules d'un robuste *Caprese*, la mer étant si furieuse qu'il n'y avait pas moyen d'approcher en barque de la plage, et l'accident de ma chûte en voulant faire la montée sur le dos d'un âne. Ainsi je ne vous dirai plus rien de cela.

Je vous ai aussi parlé de *trois* femmes qui ont partagé entre elles le transport de mon modeste bagage à peine composé de mon sac, de mon macfarlane et de mon parapluie ! Mais j'ai oublié de vous dire, qu'ayant acheté des pêches dans une *masseria* pendant que je faisais la montée *calcante pede*, comme disaient les vieux Romains, je me suis arrêté sur la route pour les manger, lorsque est venue à ma rencontre une pléiade de sept *ragazze*, les unes plus belles que les autres, qui m'ont entouré et cajolé comme si j'étais un bébé de

18 mois, quoique j'aie déjà dépassé la 75e, et ont fini pour me demander *una lira* pour se la partager entre elles.

Je ne l'ai pas refusée, car j'ai considéré ce cadeau comme un capital placé sur le gage de leur tendresse.

Le désastre de ma chûte de l'âne, ayant eu lieu sur la plage, a eu pour témoin une grande partie des habitants de l'île. Ils ont beaucoup ri à mes dépens, car la chûte a été une des plus comiques que l'on puisse imaginer : l'âne et moi sommes restés couchés sur le sable, nez contre nez et en nous regardant comme deux poupons placés sur un lit de coton; mais cela n'à duré qu'un instant, chacun de son côté ayant tâché, et sans aide de personne, de se relever très-vite. Cependant ce qui est une grande consolation pour moi, c'est que j'ai acquis une très-grande notoriété dans l'île, où l'on m'assure que depuis 30 ans pas un seul âne a fait un tel faux pas et joué de la sorte un pareil tour à un *forastiere*.

La *padrona* de la bête a perdu lira 1,25, prix du tarif pour venir de la plage à l'hôtel, car je n'ai rien payé, puisque après avoir fait seulement deux pas, l'animal fait le troisième en faux, et roule avec moi par terre !

Je suis allé déjà ce matin *alla Piazza*, puisque Capri, comme toutes les petites villes de l'Italie, a aussi une *Piazza:* j'ai été aussi chez un coiffeur pour me faire raser, car je suis trop nerveux pour le faire moi-même après tous ces accidents, qui ont tourmenté mon voyage et mon arrivée ici.

Nous aurons ce soir grande fête en honneur de *Santa Anna;* il y aura « alla Piazza » *spari* et *fuochi artificiali.* J'ai déjà été à l'Eglise pour observer la population, mais il y avait alors peu de monde : le temple m'à semblé assez bien. Le buste de *Santa Anna* était placé sur un brancard très orné comme celui de Sainte Felicité à *Trinita di Cava* le jour de sa fête.

J'ai été aussi hier au soir, sur la *Piazza*, au Café, et c'est de là que je vous ai écrit la *Cartolina postale*: les gens que j'ai vu m'ont

assez plu : j'ai remarqué que toutes les consommations étaient excellentes, à l'exception de l'eau, qui joue ici le rôle qu'elle joue partout en Italie. C'est quelque chose d'incroyable pour un habitant des Tropiques, qui ne peut pas se passer de cette boisson.

Figurez-vous qu'à l'hôtel, où on me nourrit très-bien et où le vin est excellent, on ne me donne que de l'eau de citerne ; j'ai voulu déjà faire venir de l'eau de source par une *ragazza*, car ici ce sont les femmes qui travaillent; les hommes, étant tous des pêcheurs ou des matelots , lorsqu'ils retournent à la maison, c'est pour se reposer.

Mais la *cameriera* m'a assuré qu'elle se chargerait de cela, à condition qu'à mon retour je donnerais quelque chose au *guaglione.* Mais elle me trompe, car j'ai bu ce matin de l'eau de citerne. J'ai crié, j'ai fait du tapage; mais en m'informant, j'ai vérifié qu'il y a très peu de sources dans l'île, et toutes ces sources sont très-loin de l'hôtel. Cela fait, que l'île manque tellement d'eau que l'on ne

cultive que très-peu de légumes et très-peu de fleurs; tout cela vient de Naples dans des barques, qui font un service journalier et très-régulier.

Maintenant la température ici est assez elevée: il fait très-chaud pendant le jour: on ne sort que vers 5 heures, car on ne peut guère supporter le soleil. On m'a dit, que le mois dernier il a fait extrêmement chaud, mais que les nuits étaient alors, comme maintenant, très-fraîches.

Je compte faire plusieurs excursions et visiter, outre les ruines des villas de Tibère, les ateliers des peintres qui sont ici assez nombreux, puisqu'on compte plus de vingt *studii*, dont quelques-uns sont très-remarquables. Ce renseignement vient de m'être donné par un artiste allemand, qui m'a semblé fort intelligent. Il m'a dit que les peintres trouvent souvent ailleurs de beaux modèles, des rochers pittoresques et une belle mer comme on en trouve ici; mais, a-t-il ajouté, ce qui les attire à Capri c'est surtout la lumière qui est

toute spéciale, car elle a une couleur d'une transparence et d'une douceur, qu'on ne trouve guère nulle part.

De Castellamare, dont vous désiriez avoir des nouvelles, je ne puis dire que très-peu de chose; ainsi j'ai vu Miss Baker, sa sœur et Madame Richard à la nouvelle salle à manger qui est en bas.

J'ai vu Mr. Kl. et un autre *gentleman* que j'avais rencontré déjà dans ma dernière visite et qui m'avait beaucoup entretenu des affaires de l'Espagne. Je me suis arrêté seulement pour me mettre à table et manger de la viande froide et prendre du café. De suite je suis reparti pour *Sorrento* dans la voiture du bon *Niccolò*, ayant renvoyé celle qui m'avait conduit de *la Cava*. Dans cette « Pension Anglaise » à Castellamare, où j'ai passé avec vous le dernier été, tout était changé pour moi, hors le bon accueil des maîtresses de la maison et le service parfait et toujours confortable.

En effet, les H. ne sont pas là ; ils sont

en Suisse ; les A. sont en Angleterre ; la comtesse de M. est à Paris , et quelques autres sont allés, soit en Allemagne soit en Amérique. Ainsi je me suis trouvé un peu dépaysé; mais quelle foule il y avait à table même au déjeûner ! Tout le mouvement de cette maison s'explique non seulement par l'agrément qu'on y trouve, mais aussi parceque, à partir du mois de juin, Castellamare offre au touriste un séjour des plus animés, des plus pittoresques, des plus ravissants que l'on puisse imaginer.

Les malades ou les gens qui aiment à prendre des bains , y sont attirés par des eaux minérales potables , par des bains minéraux les plus efficaces contre certaines infirmités; ils trouvent aussi des bains de mer simples ou melés de sources sulfureuses, qui jaillissent près de la plage au milieu de la mer , mais en telle abondance que la couleur des eaux en est changée.

Il n'y a rien de comparable à l'activité et à la gaîté , qui s'empare de tout le monde , qui passe la belle saison à Castellamare.

Les 12 villas de Tibère sont marquées par des chiffres

Distance de Capri
à P^ta della Campanella 3 milles
" la Marina di Massa 4 "
" la Marina di Sorrento 8 "

ILE DE

Faraglione
P^ta di Tragara
Unghia
Monacone
P^ta di
Piccola Marina
4 Tragara
6
P^ta di Marzullo
Camerelle 5
(Sellaria) Certosa
Cas
CAPRI
3 Matromania
Tuoro grande
V. Gimone
8 Moneta
2
S. Michele
9 s
Tempio di Mithras
Tuoro piccolo
M. Tiberio
Gr. Marina
V. Giove 1
Faro di Tiberio
Salto di Tiberio
227 m
Il Capo
G

BOCCA DI CAPRI

P^ta della Campanella
Galli
nzo
Massa
to

Croquis

CAPRI



dessiné exprès pour les Lettres &c. et la Vie de Tibère.

La situation des lieux y contribue beaucoup.

En effet, on a devant soi le splendide golfe de Naples, peuplé de ses belles îles; on a la vue la plus agréable et la plus complète que puisse offrir le Vésuve ; on a des promenades admirables et assez lointaines comme *Vico* et *Sorrento* d'un côté, *Nocera* et *Cava* de l'autre. On peut facilement faire des excursions à *Salerno*, *Maiori*, *Minori*, *Amalfi*.

Mais ce qui est charmant, c'est ce *Corso*, que les baigneurs improvisent à la *marina* de Castellamare, où les équipages splendides sont remplacés par des *carrozzelle* à deux places, tirées par un âne mené à la bride par un *ciucciaro* qui, au grand trot, rivalise de vélocité et de ténacité aver la bête. Ce *Corso*, comme le véritable *Corso* de Rome ou de Naples, a ses jours préférés : à Castellamare, c'est le jeudi et le dimanche.

Outre toute cette gaîté de la ville, on jouit beaucoup du parc royal de *Quisisana*, un des plus beaux et des plus richement boisés de l'Europe.

A *Sorrento* tout etait plein, mais pas d'étrangers, ou plus exactement, très peu : ce sont presque tous des Napolitains; mais c'est une véritable invasion de princesses, de marquises et de tout le beau monde de la société Napolitaine.

J'ai trouvé à peine place à la *Villa Nardi*, dépendance de l' hôtel *Tramontano*, où j'ai passé la journée et la nuit. J'ai été très-bien accueilli par la *représentante* de Madame Tramontano, personne très-vive et très éveillée, et qui remplit fort bien sa place.

J'ai vu quelques connaissances à *Sorrento*, mais je nommerai seulement entre toutes Don Silvestro, le vieillard septuagenaire qui gagne son pain avec sa guitare. Il m'a accompagné à l'hôtel; à son départ je lui ai fait un petit cadeau qui lui a fait le plus grand plaisir.

Ce bon vieillard dans une longue *villeggiatura*, que j'avais faite autrefois à Sorrento, m'avait tellement amusé en jouant lors des pêches aux flambeaux, que j'ai éprouvé la plus vive satisfaction à le revoir. Je vais fer-

mer cette-lettre, car je dois la mettre à la poste ce soir, puisque le bateau-poste, qui fait ce service, part d'ici tous les matins à six heures et demi, afin que les lettres puissent rejoindre le courrier, qui part de Sorrento pour Naples à midi. Adieu donc, Madame, faites bien vos malles, n'oubliez rien, car à Castellamare il paraît que l'on fait des frais de toilette, au moins d'après ce que j'ai vu au déjeûner, et quoique de matin.



II.

SOMMAIRE

Excursion à *Ana Capri ;* description de la nouvelle route qui y conduit : beauté du paysage et vue splendide vers toutes les villes et montagnes du golfe de Naples et de Salerno. Le vin à Ana Capri ; la *Piazza*, la cathédrale et ses belles mosaïques : propreté du village et des habitants ; beauté des femmes d'Ana Capri et de Capri ; leurs mariages avec des étrangers et leurs ménages heureux. Le prix des hôtels à Capri : la végétation, les oliviers, les myrtes, les aloès et les cactus gigantesques.

II.

Madame

La journée est splendide et l'air très-limpide et très-transparent. J'écris sur le balcon, qui est devant la salle à manger. Il a une vue assez large sur la mer, et par moments je m'imagine apercevoir dans le lointain les côtes brulantes de l'Afrique, qui se trouve dans la direction de l'horizon. Je profite, comme hier, de la matinée pour vous écrire, parceque pendant le reste de la journée il fait beaucoup plus chaud, et que la soirée, je la passe au café ou à faire des excursions.

Hier je fus à Ana Capri, par la magnifique

et hardie route qui vient à peine d'être terminée: on a en effet creusé le rocher, et établi ainsi le lit de la route, que quelquefois cela vous donne le vertige, soit que vous regardiez en haut, soit que vous regardiez en bas. En haut vous voyez des rochers immenses et de gros blocs, qui menacent se précipiter sur vous; en bas c'est un précipice de plusieurs centaines de mètres qui en ligne perpendiculaire se perd dans l'abîme de la mer.

Cette route, qui est un travail du gouvernement actuel, est très-bien établie; la pente en est à peine sensible, car le chemin tourne à droite et à gauche, et, comme un serpent, s'entortille en grimpant sur les rochers. On y va en carrozzelle, et très-commodement. La course jusqu'à Ana Capri m'a couté cinq Lires, le temps d'arrêt compris.

Il y a un point de la route qui est fort beau : c' est lorsque l'île se resserre tellement, que l'on se trouve sur un isthme, d'où l'on a la vue de la mer à droite et à gauche. Cette route est une des plus belles

promenades de l'île, et c'est le point vers où se dirigent tous les flâneurs. En effet, depuis quelques pas de la *piazza*, jusqu'à un peu plus loin que *il Castello de Barbarossa*, l'on ne perd jamais la vue du golfe de Naples et de la *Punta di Massa*. Mais après avoir parcouru la moitié de la route, on aperçoit aussi le golfe de Salerno, les îles des Sirènes et la vue s'étend même vers *Pestum* et les plaines d'*Eboli*.

La voiture s'arrêta devant la *Trattoria Piemontese* où j'ai pris du vin blanc de Capri *vero*, car il était encore trés-nouveau, de sorte que je n'ai fait que le goûter, la bouteille ayant été bue par le cocher et le *guaglione* qui m'a accompagné. J'ai continué mon chemin à pied et j'ai ainsi parcouru tout le village d'Ana Capri : j'ai été à la *Piazza*, chez le marchand de tabac et à la Cathédrale, dont le pavé est en mosaïques très-bien faites, mais d'un dessin détestable.

Les maisons ont l'aspect d'être bien tenues ; les rues sont très-propres, comme

aussi les habitants, quoiqu'il n'y ait pas une seule source dans le village, toute l'eau dont on se sert provenant des pluies recueillies dans des citernes.

A Ana Capri j'ai vu, aussi bien qu'à Capri, des femmes, qui maintiennent la célébrité de beauté du sexe feminin de cette charmante île; mais quoique ces beautés soient peu nombreuses, la vérité est que les femmes sont en général très-gracieuses et ont dans la physionomie une expression de bonté et de vertu qui plait, tout en les faisant respecter.

Autrefois quand elles portaient des costumes, elles devaient être extrêmement bien, et devaient étaler de grands charmes. Mais ces costumes ont depuis longtemps disparu de Capri, comme presque de toute l'Europe, et cependant la *contadina Caprese* n'est pas du tout faite pour la toilette de ville, car par suite des conditions de son existence, elle doit aller pieds-nus, pour pouvoir grimper à travers les rochers, et marcher sur des pierres, tout en portant sur la tête un fardeau, qui arrive

souvent à peser cinquante Kil. Mais le costume, qui les rendait gracieuses et légères, ayant été remplacé par la robe collante, les formes ont beaucoup perdu, car le buste ne se dessine plus. Aussi les gens du pays disent-ils que les femmes avaient autrefois beaucoup plus d'attraits; qu' elles étalaient d'immenses charmes et etaient l' objet d'une admiration, qui maintenant devient plus rare.

Malgré cela, des gens très-haut placés et fort riches se sont mariés avec des *contadine Capresi*, des artistes fort-capables les ont épousées et tous se sont fixés dans l'île, où contents ils ont fondé des ménages très heureux. Et ces faits sont si communs, que dans le pays toute fille de pêcheur et de matelot n'a dans la tête que le beau rève d'épouser un *Signore forastiere*.

Les prix dans les hôtels à Capri sont maintenant plus élevés qu'autrefois, et cela se comprend; mais il sont encore très-modérés, car l'*hôtel Pagano* prend 6 Lires par jour, l'*hôtel de France* prend 5 Lires, et on y est très-

bien ; c'est ce que je paye : mais ce n'est pas une exception, puisque ce prix est écrit en gros caractères dans une affiche, qui se trouve placardée sur l'arc que l'on traverse pour venir de la *Piazza* à l'hôtel. Mais la cameriera de la maison m' a fait la douce violence de me faire acheter , comme souvenir , une callote faite à Capri avec de la soie et du crin pour cinq Lires (!), de sorte que ma pension s'est beaucoup élevée; aussi je peux bien dire maintenant « On m'a passée la callote ! » en repétant le proverbe français.

Dans l' hôtel, il n'y a que moi : figurez-vous quelle solitude ! mais dans la dépendance, qui est une très-jolie maison entourée d'oliviers, il y a deux familles anglaises, qui occupent deux appartements.

Je commence à aimer Capri ; la nature est très-sauvage , mais la couleur des rochers , de la terre et de la végétation est enchanteresse.

Les yeux se reposent en regardant cette verdure, qui n'étale pas de formes gigantesques,

mais qui est d'une grande douceur et d'une grande variété : l'olivier, la vigne, le myrte, se mariant avec l'aloès et le splendide cactus, poussent partout avec vigueur et décorent le paysage.

Cependant, Madame, je vous avoue que c'est le palmier de l'hôtel « Pagano » qui m'intéresse le plus.

Lorsque j'y passe, je m'arrête toujours pour l'admirer. Il me fait rappeler le tropique, sous le quel je suis né. Il me fait souvenir des forêts vierges de la zone équatoriale où j'ai vu le jour et dont il est dans l'île l'unique représentant.

Aussi je le contemple avec affection et, par sa douce expression de mélancolie, il semble me comprendre, car tous les deux nous avons besoin de nous consoler de notre isolement et de l' absence de notre si lointaine terre natale.



III.

SOMMAIRE

Excursion à *Matromania*: beauté de ce site et admirable coup d'œil dont on y jouit. Descente pénible à l'ancien temple du Dieu *Mithras*, ruines qu'on y voit : bas-relief qu'on y a trouvé : conjectures à ce sujet. *Matromania*, emplacement d'une des douze villas de Tibère et d'un cimetière païen. Excursion à la grotte bleue ; la villa de Tibère, connue sous le nom de *Palazzo*: description de la grotte.

III.

Madame

Capri !....

Mais c' est très amusant et très intéressant !....

Quoique seul à l'hôtel et tout en faisant seul des excursions je m'amuse énormément et je m'y plais beaucoup.

Hier au soir je suis allé à la *Punta della Matromania*. On y jouit d'un splendide coup d'œil et d'une vue si magnifique que je vous en envoie le « diagrama » dessiné par moi sur place.

Un moment, je me suis cru à *La Cava*, mon asile préféré, car par une douce illusion

d'optique j'ai reconnu le sommet *du Liberatore* et les deux pics que vous voyez dessinés : j'ai aussi vu de la même manière Salerno, où, un instant, je vous ai aperçue au Café, prenant une glace.....

Mais tout cela n'est qu'imagination, car la seule chose parfaitement visible, c'est un morceau de la belle route de Vietri à Amalfi ; les autres pays qu'on voit se trouvent encore loin d' Amalfi. Cependant j' ai bien reconnu Agerola ; et l'horizon vers Paestum et Eboli est immense.

La *punta della Matromania* dont je vais vous entretenir , est composée d'un tas immense de blocs énormes et de formes les plus hardies et les plus capricieuses.

On y distingue deux ou trois arcs formés par des rochers, et si bien dessinés que l'on nomme aussi cet endroit : « l'Arco Naturale ». On y voit des colonnes, des pyramides et des champignons gigantesques... formés par des pierres.

Dans le bas, il y a une grotte, ou plutôt

une caverne, où l'on voit beaucoup de ruines romaines d'un temple consacré à un Dieu persan, qui fut adopté par le sénat, comme le pratiquaient souvent les Romains envers les peuples conquis. Ce dieu s'appelait Mithras et le temple « Mithras antrum magnum » ; trois mots latins, dont les habitants de Capri ont fait *Matromania*; il y en a même qui prononcent « Matrimonio ».

Ce sujet, Madame, m'a tellement interessé que je me suis donné beaucoup de peine à l'etudier, et connaissant vos goûts et votre amour pour les recherches de ce genre, je vais vous rendre compte de tout ce que je suis arrivé à en savoir. Mithras (qui en persan veut dire soleil) était le dieu du soleil, du feu et de l'amour. Strabon qui vécut avant J. C. rapporte que, de son temps le culte de Mithras était très-repandu, et que de la Perse il avait passé en Cappadoce et de là dans la Grèce romaine. Mais il ne commença en Italie que vers l'an 687 de Rome, ou 65 ans avant J. C. Il y fit beaucoup de prosélites, ce qui

est prouvé par le grand nombre de statues et de bas-reliefs qui, tout en étant des copies, sont cependant toujours l'œuvre d'artistes romains.

Le dieu dans les bas-reliefs est representé sous la forme d'un beau jeune homme, portant le bonnet phrygien et ayant un genou appuyé sur un taureau terrassé, dans le cou duquel il enfonce un poignard.

On trouve aussi, mais plus rarement, Mithras representé par une statue, sous la forme d'un homme mur, debout, la tête aux traits du lion, — un des signes du zodiaque parcouru par le soleil, — portant des ailes aux épaules et la foudre sculptée sur le cœur: il porte dans chaque main une clef, destinée, d'après les croyances persanes, à ouvrir les sept portes par où devaient passer les âmes des mortels: à coté l'on voit un caducée et un corbeau, et autour du corps un serpent qui s'y entortille.

Dans quelques statues de Mithras on voit sculptés sur son sein tous les signes du zodiaque.

On prétend qu'il présidait à l'équinoxe, et de là tout l'attirail du chien, du corbeau, du serpent, du taureau et d'autres objets qui, représentant les signes du zodiaque ou les constellations, s'accumulent dans les bas-reliefs.

Mais le taureau est toujours en quelque sorte la figure proéminente et le principal personnage.

Cela a fait croire à quelques interprètes que, dans le temps de l'adoration de cette divinité, ou du moins de l'exécution de ces dessins, l'équinoxe du printemps s'effectuait dans le signe zodiacal du Taureau.

Ces mêmes interprètes ont observé que maintenant cet équinoxe s'effectuant dans le signe du Bélier, l'antiquité de ces bas-reliefs, ou au moins de ces dessins, devait remonter à quelques milliers d'années.

En effet pour entamer et parcourir l'espace qu'occupe dans la voûte céleste un signe zodiacal et se transporter dans le signe immédiat, il faut au soleil à peu près 2,100 ans.

De là on a conclu que ces bas-reliefs devaient être très antiques.

Cette antiquité devient extraordinaire lorsque on établit le même raisonnement pour les statues du dieu. En effet, si on admet que les traits de lion, qui en distinguent la figure, lui ont été donnés, parceque à l'époque de la sculpture de ces statues, l'équinoxe du printemps avait lieu dans le signe du Lion, on trouvera de suite que les statues ou plutôt leurs dessins ont au moins 6,300 ans; puisque entre le lion et le bélier il y a trois signes zodiacaux.

Voilà, Madame, tout ce que j'ai pu obtenir de mes recherches sur Mithras, sur lequel je vous demande pardon de vous avoir si longtemps entretenue.

De Matromania, pour arriver au temple de Mithras, on descend un escalier d'environ deux cents marches; mais à la fin on se trouve bien payé de la peine, par la magnificence de la caverne, et par les beaux restes de constructions romaines que l'on y rencontre, et qui

sont du genre de celles du palais des Césars à Rome et de toutes les ruines romaines du temps des empereurs.

Dans cette caverne, on a trouvé à la fin du siècle passé, un bas-relief en marbre, représentant un Mithras avec le taureau. L'abbé *Romanelli* dans son « Isola di Capri, Napoli 1816 » dit qu'on l'a transporté au Musée de *Portici*: or tout ce qui était à Portici fut transféré au musée de Naples.

Maintenant, M. Dominique Monaco dans son excellent « Guide Général du Musée de Naples », indique un Mithras sous le N. 301 des bas-reliefs en marbre, comme provenant de *Pompei*. Où se trouve donc le bas-relief de Capri?

Il est extrêmement remarquable d'après le dessin, qui se trouve dans le livre de l'abbé Romanelli et d'après la description qu'il en fait.

Il n'est pas étonnant qu'on ait trouvé à Capri un temple de Mithras, car le culte de cette divinité a duré si longtemps en Italie qu'il avait encore des sectaires fervents vers la fin de l'empire romain.

En outre Tibère croyait beaucoup à l'astrologie et avait amené à Capri un certain Thrasyle, qui etait très-instruit dans cette science et surtout qui était très-rusé, ce qui le fit échapper à la mort.

Car, lorsque le prince se trouvait à Rhodes, il lui demanda un jour, au bord d'un rocher escarpé, ce qu'il pensait dans le moment.

Thrasyle, qui connaissait son homme, en regardant un vigoureux et méchant affranchi, qui accompagnait toujours Tibère, se mit à trembler, et lui répondit qu'il lisait dans les astres que dans le moment il courait le plus grand danger d'être précipité dans un abîme.

Depuis lors Tibère, qui avait en effet l'idée de le faire périr par ce moyen et dans le moment, le prit en amitié, l'estima beaucoup et l'amena partout jusqu'à Capri.

Le culte d'un dieu tel quel Mithras, se trouvait donc dans les idées de Tibère, qui consultait souvent les astres et s'amusait à tirer des horoscopes.

Aussi l'*abbé Romanelli* pense que la caver-

ne, tout en étant un temple, servait aussi pour observer les mouvements du soleil, qui devait y pénétrer à peu près comme il penètre à Rome dans l'église de *Santa Maria degli Angioli*, établie sous la direction de Michel-Ange dans les Thermes de Dioclétien.

A Matromania Tibère avait placé une de ses douze fameuses Villas, tout près de laquelle il existait un *sepolcreto*, c'est-a-dire, un *campo santo* païen, ou plus exactement un cimetière.

La couleur des rochers, leur beauté et tout l'ensemble du site de Matromania est tellement pittoresque que pas un seul artiste, qui va à Capri, laisse d'y travailler un peu, et d'en dessiner quelques esquisses, quoique l'on puisse en faire plus d'une vingtaine, l'une plus belle que les autres.

Ce matin j'ai descendu à âne jusqu'à la *Grande Marina*, où j'ai pris une petite barque pour aller voir la « *Grotta azzurra* », sur la direction de laquelle se trouvent les ruines d'une des villas de Tibère. Cette villa était

consacrée à Cybèle, mais bien qu'elle fût une villa urbaine, elle est maintenant connue sous le nom de *Palazzo* ou *Bagni di Tiberio.*

Pour arriver à la grotte j'ai mis une demi-heure, et à peine j'y fus entré, qu'une autre petite barque vint me rejoindre.

La *grotta azzura* est une immense caverne, de forme circulaire, mais avec une seule ouverture, tellement basse et étroite que l'on peut à peine entrer dans une toute petite barque, et par une mer calme. On y voit des ruines de constructions qui, prétend-on, servaient à faire communiquer quelque villa d'*Ana Capri* avec la mer, par un corridor et un escalier souterrains.

Je ne puis vous expliquer la beauté de la grotte; car il faudrait écrire plusieurs pages, en supposant même que je pusse trouver des expressions pour peindre une chose si merveilleuse de couleur, de beauté et de finesse que pas une langue au monde, pas une plume, pas un pinceau ne peuvent, je ne veux pas dire, reproduire, mais seulement ébaucher de

façon à en donner une idée exacte ou même approximative.

Un matelot de la barque, qui était arrivée après moi, a sauté dans l'eau et a assez nagé et plongé. Mon *marinaio*, après que je fus seul, répéta l'opération. Mais au moment, où j'allais partir, arrive une autre barque qui amenait une dame, son petit frère et son *amoroso*.

C'est une admirable jeune fille de l'Italie méridionale, que j'avais déjà remarquée au Café, et toujours avec son *amoroso*. De cette barque le matelot saute aussi dans l'eau; nage, plonge et passe même dessous la barque. De sorte que j'ai eu la chance d'assister trois fois au magnifique phénomène produit par l'eau sur la peau et le corps humain.

En effet, pendant que sous la voûte d'azur tous les objets sont agréablement teints de cette belle couleur, le corps de l'homme, plongé dans l'eau, acquiert l'éclat de l'argent le plus pur, et les boules d'air, qui s'en détachent, semblent tantôt des opales, tantôt des perles, tantôt des diamants.

Je suis arrivé à la grotte un peu après onze heures, moment de la journée, où le soleil donne maintenant en plein: aussi ai-je pu observer et jouir du phénomène dans toute sa splendeur.

La mer était délicieuse et la journée très-belle, et ma barque, en retournant, d'après un mot que j'avais soufflé à mon *marinaio*, a suivi de très-près celle qui portait la jeune fille et toujours du côté vers où l'*amoroso* tournait le dos; de sorte que je pouvais bien regarder le beau visage de la jeune fille qui, je le pense, comprenant ma malice, souriait quelquefois sous cape, pour me montrer qu'elle n'était pas si bête pour ne pas s'apercevoir que sa beauté avait trouvé un admirateur de plus.

Comme, d'après un télégramme, je n'aurai pas de sitôt une chambre à Castellamare, où tout est pris, je resterai encore ici, puisque j'y suis et que je me trouve très-bien. Je vais donc continuer mes excursions, et comme j'ai trouvé un âne à mon goût; petit, doux,

sans aucune blessure , propre , et d'un poil très-lisse, je ne reculerai devant aucune entreprise.

Pour m'accompagner, outre le *guaglione* de l'hôtel, j'aurai toujours la fille du *padrone* de la bête, le même qui tient aussi la *carrozzella.* C'est un brave homme, et la fille, qui accompagne tous les touristes, est un beauté sauvage, grande, forte et infatigable. Toutefois pour être tout à fait exact, je dois vous dire que mon âne n'est pas un âne , car ici on ne les tient pas de ce sexe, mais une ânesse, et se nomme *Mariuccia*, que je vous présente comme une excellente bête, que l'on peut recommander en toute confiance.

IV.

SOMMAIRE

Excursion à *Monte Tiberio*, emplacement de la villa *Giove*: le rocher par où Tibère faisait précipiter ses victimes : la piscine, l'*aquarium* et l'amphithéâtre; corridor en mosaïque et descente cachée vers la mer. La tour du phare (torre del Faro) bien conservée : tremblement de terre à Capri. Emplacement des douze villas de Tibère; fouilles faites à Capri au siècle dernier. L'église de San Constanzo, ancien temple païen. Le télégraphe à Capri.

IV.

Madame

J'ai été hier au soir à *Monte Tiberio*; c'est sur cette hauteur que Tibère avait fait bâtir la *villa Giove*, à laquelle il avait mis tant de goût, et qu'il avait embellie avec tant d'opulence.

J'ai plongé mon regard vers le précipice que l'on nomme maintenant « *il Salto di Tiberio* ».

C'était de là que le tyran faisait précipiter ses victimes.

J'y ai fait jeter des pierres, et la montre à la main, j'ai vérifié, qu'elles mettaient vingt-huit secondes pour arriver à la mer, en par-

courant l'abîme pendant 20 secondes, pour taper ensuite contre le rocher et en bondissant plonger dans l'eau.

Quelques écrivains modernes ont voulu voir dans ce raffinement de cruauté une fable; mais le méfait est affirmé par Suétone qui dit: *Carnificinæ ejus ostenditur locus Capreis, unde damnatos, post longa et exquisita tormenta, præcipitari coram se in mare jubebat.*

Les mots *coram se* sont effrayants, car ils veulent dire que Tibère assistait en spectateur au supplice.

Mais, Madame, ce n'est pas fini: sur la mer des matelots attendaient les victimes et les assommaient avec des crocs et des avirons jusqu'à ce qu'il ne leur restât plus un souffle de vie. En vérité l'écrivain cité ajoute: *excipiente classiorum manu, et contis atque remis elidente cadavera, ne cui residui spiritus quidquam inesset.*

Et Suétone est considéré comme un écrivain digne de foi, comme un narrateur exact et juge impartial, d'après l'avis des gens qui

sont compétents. Montesquieu l'appréciait beaucoup et nommait « chef d'œuvre » la narration qu'il fait de la mort de Néron.

Outre cela il faut considérer qu'il était presque un contemporain de Tibère, puisque celui-ci est mort l'an 790 de Rome et que Suétone était déjà né, d'après les suppositions des meilleurs interprètes, l'an 815.

Et quand tout cela ne serait pas suffisant, il y aurait encore, pour constater la véracité de la narration de Suétone, la tradition locale. Car dans le pays pas un vieillard, pas une femme, pas un enfant n'ignore la destination horrible du rocher nommé *il Salto di Tiberio.*

Dans la *villa Giove*, Tibère, déja vieux, se donnait aux plus exquises et incroyables cruautés, pour après sacrifier, en les précipitant dans le *Salto*, les victimes, dont ses instincts féroces et ses violences sanguinaires avaient abusé.

Mais il unissait à la soif du sang la passion de la débauche.

Les orgies de Tibère à Capri ont tellement depassé toutes les bornes, qu'elles ont fait employer à Suétone l'expression: « Secessu vero *Caprensi.* »

A Rome le peuple, pour se venger de son absence et de la vie voluptueuse qu'il menait à Capri, l'appelait : *Caprineus*. Et de ses orgies on a perpétué la memoire, car elles se trouvent reproduites dans des camées qu'on a trouvées autrefois à Capri, et qui sont connues par les numismates sous la dénomination de *Spintriæ*. Dans plusieurs de ces camées , on reconnaît le portrait du tyran, mêlé à la foule la plus impure qu'on puisse imaginer.

La villa Giove, ainsi nommée parcequ'elle était consacrée à Jupiter, avait une extension immense. Outre la *Piscine*, où on recueillait les eaux pluviales , on remarque encore un très-vaste *Aquarium*, que l'on entretenait avec de l'eau de mer pour y conserver du poisson. On y voit également encore les restes d'un Amphithéâtre.

Il existe à découvert un corridor, dont le

pavé est en mosaïque en partie très-bien conservée ; c'est par ce corridor que l'empereur descendait vers la mer, à l'insu de tout son entourage. Dans ce corridor on remarque les vestiges d'une double ornière, par où, sans doute au moyen d'un engin, le tyran assis probablement dans une espèce de voiture se faisait transporter.

Toutefois, malgré son immense grandeur, c'est à peine si une très petite partie de la *villa Giove* est visible, car les *macerie* et les terres transportées pour la culture en occupent maintenant presque la totalité.

La *Torre del Faro* est tout près de cette Villa. Elle avait aussi été construite par Tibère. Elle est assez bien conservée, quoique peu de jours avant la mort du tyran, elle ait été détruite par un tremblement de terre survenu dans l'île : Tacite dit : « *Et ante paucos, quam obiret, dies, turris Phari terræmotu Capreis concidit* ». Après la mort de Tibère on la restaura de suite, car au temps de l'empereur Domitien on l'admirait encore.

Il paraît bien avéré que la *villa Giove* avait été commencée par Auguste, qui a aussi sejourné quelque temps à Capri ; de sorte que Tibère n'aurait fait que l'agrandir. Mais outre celle-ci, il en a fait bâtir d'autres, de sorte qu'il en avait douze, dediée chacune à un des douze Dieux Supérieurs : *Diis Majoribus*.

Outre la *villa Giove*, la *villa Cybèle* et *Màtromania*, dont je vous ai dèjà parlé hier, il a fait bâtir la villa *Giunone*, qui se trouvait dans l'endroit nommé maintenant « *Moneta* » ; car de Junon *ad monendum*, c'est-à-dire, Junon qui *avertit*, on a fait à Capri, de même qu'à Rome, Junon *Moneta*.

A *Neptune* était dédiée une villa placée à l'endroit nommé maintenant *Castiglione*. C'est là que Tibère avait fait construire un Nymphée.

Pour ne pas vous fatiguer je nommerai seulement les places des autres villas, qui sont : *San Michele*, *Tragara*, *Camerelle*, *Certosa*, *Sopra-Fontana*, *Campo di Pisco* et *Aiano*.

Vous trouverez toutes ces villas marquées dans le croquis de l'île que je vous envoie,

et que je me suis amusé à copier d'une vieille carte.

Vers la fin du dernier siècle on a beaucoup fouillé à Capri, mais sans grand profit pour l'Italie, car en Angleterre, en Allemagne et même en Russie se trouvent des objets assez précieux qu'on y a découverts. Mais je pense que l'on pourrait encore trouver des choses d'une grande valeur si on faisait de nouvelles fouilles à la *villa Giove*.

On avait tant de facilité pour les transports à la villa Cybèle, baignée en partie, comme elle était, par la mer, qu'on l'a peut-être épuisée. C'est de là qu'au temps de Ferdinand IV on a retiré deux splendides colonnes en marbre *Cipollino* qui, partagées en deux, ont servi de piédestal, dans un jardin de Naples, à quatre vases en imitation de porphyre.

On a trouvé dans cette villa l'*ara* (pierre) cilindrique de Cybèle, et c'est à cause de cela que l'on a reconnu la divinité à laquelle elle était consacrée. Il semble, soit par l'extension, soit par les travaux d'art, qui ont beau-

coup empiété sur la mer, que cette villa ne le cédait en rien à la *villa Giove*. Tibère préférait habiter celle-ci à cause de sa position presque inaccessible par terre, étant placée sur une grande hauteur, et entièrement inabordable du côté de la mer, les rochers s'élevant à fil d'aplomb. Le tyran avait peur, la seule vertu des méchants.

Il est assez facile de retrouver l'emplacement de toutes les villas que j'ai nommées, car les noms que j'ai mentionnés sont ceux qu'ont maintenant les endroits: ainsi il n'y a qu'à prendre pour guide quelque habitant du pays, car de *Cicerone*, vous n'en trouverez pas à Capri.

Puisque je vous parle de choses antiques, permettez-moi de vous dire encore un mot sur l'Église de *San Costanzo*.

Cette église se trouve sur la grande route, qui mène à Capri, lorsqu'on monte de la *Grande Marina*.

C'est la plus ancienne église de l'île, et quoique assez petite, elle est remarquable

par son architecture très exotique et qui fait croire qu'elle a été d'abord un temple païen.

On y remarque huit colonnes en marbre plus ou moins précieux, et d'autres fragments de marbre, qui probablement ont appartenu à quelque villa de Tibère.

Avant-hier je n'ai pas perdu la journée, car j'ai fait à pied l'ascension du *Tuoro grande*, montagne où est maintenant le télégraphe, ou plutôt Sémaphore. L'employé m'a très-poliment accueilli, et a mis à ma disposition ses lunettes, qui, helàs! ne sont pas fameuses. On y jouit d'une magnifique vue, soit sur la mer, soit sur différentes contrées du golfe de Salerno et du golfe de Naples.



V.

SOMMAIRE

Les ruines du *Palazzo* ou villa Cybèle. Description de l'ancienne route d'Ana Capri. *Il Castello di Barbarossa.* Excursion au *Molino* et splendide coup d'œil. L'île de Capri divisée en deux communes: différence de climat et autres différences entre Capri et Ana Capri: les hôtels à Ana Capri: la chasse aux cailles, aux *malvizzi* et aux *tordi*. Excursion à la *Punta della Carena*, beauté du chemin et admirable panorama. Le miel et les abeilles dans l'île.

V.

Madame

Je viens de faire une très-jolie promenade; je suis parti de l'hôtel à quatre heures du soir et j'ai pris la route d'Ana Capri, dont je vous ai déjà parlé.

L'heure, où j'ai commencé ma promenade, permet de jouir déjà de la fraîcheur, car à quelques pas de la « Piazza » on commence de suite à être abrité par l'ombrage, que de bonne heure procurent les rochers autour des quels s'entortillent les courbes de la route.

Je me suis arrêté souvent en chemin, et sans descendre de ma monture j'ai pu, armé de mon magnifique binocle, contempler toute

la côte de Sorrento , depuis la *Punta della Campanella* jusqu'au Vésuve , ainsi que Naples , Posilipo , Ischia et autres parties du golfe.

La mer était tranquille comme la surface d'un étang ; pas de vent ; toutes les embarcations qui la peuplaient employaient alors des rames, et laissaient derrière elles un long sillon argenté, qui s'effâçait seulement au loin. J'ai pu , par dessus le parapet qui garnit la route, plonger mon regard sur les ruines du *Palazzo* de Tibère, que j'avais déjà observé en allant à la *grotta azzurra* et dont je vous ai déjà parlé. Cette villa est située précisément au-dessous de l'affreux escalier taillé dans le rocher et qui fait partie de l'ancienne route entre Capri et Ana Capri. On en voit sous l'eau, lorsque la mer est tranquille, comme elle l'était alors, les fondements qui sont d'une immense épaisseur; deux colonnes qui restent encore debout en marquent bien l'emplacement. Vous m'aviez dit, Madame, que dans votre visite à Capri vous aviez été à Ana

Capri. Mais je ne sais comment vous avez pu y arriver , puisque à l' époque de votre excursion la nouvelle route n'existait pas encore, et l'ancienne est si horrible qu'elle semble faite pour donner une idée des travaux d'Annibal pour traverser les Alpes. En effet dans une assez grande extension on était obligé de franchir sans interruption une grande quantité de marches, ayant toujours l'abîme sous les yeux et un abîme qui atteint au moins 800 pieds !

Mais le morceau le plus effrayant et où le rocher est à pic se compose de 538 marches et ces marches, qui sont encore là, quoique la nouvelle route ait fait abandonner l'ancienne , sont raides , inégales et affreuses. C'est là cependant le chemin que faisaient chaque jour les belles *ragazze Capresi* avec des poids immenses sur la tête et c'etait par là que passaient des chevaux et des ânes chargés.

Les anciens, qui aimaient la chaise à porteur , s'en servaient même sur cette route effrayante, et son usage s'est tellement enraciné

qu'on trouve encore dans le pays des *lettighe* pour le besoin des infirmes ou des malades.

C' est vers la fin de l' ancienne route, et sur une hauteur à gauche qu'on voit les ruines d'un ancien château, que l'on connaît ici sous la dénomination de *Castello di Barbarossa*. Mais il ne faut pas croire que cela veuille dire que ce soit ce pirate qui l'ait construit, ou qu'il y ait habité. Car il ne fit que le détruire dans un assaut qu'il donna à l'île. Il remplit alors celle-ci de ravages, et emporta, outre des captifs nombreux, tout ce qu' il trouva en fait d'argent ou de valeurs.

Ce *Barbarossa* était le frère du très-célèbre Barbarossa, auquel il succeda dans la souveraineté d'Alger. Il vécut au temps de François I de France. Ce monarque ayant fait une alliance avec le Sultan *Soliman* contre Charles V, vers 1542, le Sultan lui envoya le contingent d' une flotte composée de cent quatre-vingts galères, équipées par dix mille hommes, et commandées par le jeune Barbarossa.

Ce fut en retournant à Constantinople, deux ans après, qu'il mit à sac toute la côte Napolitaine, et notamment les îles d'*Ischia*, *Procida* et *Capri*, et en amena, outre de grandes richesses, tant de captifs, (plus de 12,000) qu'une horrible épidémie se déclara à bord des galères, d'où les malades encore vivants étaient jetés à la mer.

Après avoir fini la pente de la route , on se trouve devant une plaine très-étendue que j'ai parcourue dans toute sa longueur, puisque après avoir traversé le village et beaucoup marché je suis arrivé à un endroit appellé il *Molino*, quoique du moulin il ne reste plus de vestiges. J'ai grimpé l'escalier du *Molino* et j'ai joui d'un admirable coup d'œil sur les collines et les vallées peuplées d'oliviers. Ils sont ici la richesse du pays, qui produit de l'huile excellente.

L'île de Capri qui, selon Strabon, écrivain antérieur à l'ère chrétienne , avait déjà alors deux villes , est aussi maintenant divisée en deux communes, chacune avec sa ville: Ca-

pri et Ana Capri, mais Ana Capri est plus fertile, dispose de beaucoup plus de terres de culture, et est plus agricole que Capri. Aussi l'air y est beaucoup plus léger et m'a-t-on dit, même plus sain, car le pays est beaucoup plus élevé; la dénomination d'Ana Capri l'indiquant bien, car Ana Capri veut dire Capri Supérieure, ou plutôt *plus élevée*. Cependant il faut dire aussi que Ana Capri est un village beaucoup plus propre que Capri, où les rues et les chemins de la commune sont souvent remplis de matières sordides, au grand préjudice de la bonne hygiène et de la fertilité du sol, où ces matières légérement enfouies, d'après le conseil de Moïse aux Juifs, feraient le plus grand bien. Mais de villages si propres qu'Ana Capri, je me rappelle n'en avoir vu qu'en Hollande.

Il n'y a presque pas d'hôtels à Ana Capri: cependant outre la « Trattoria Piemontese » dont je vous ai déjà parlé, je mentionnerai le restaurant nommé il « Paradiso » qui, bien qu'il ne compte que trois chambres, outre le

salon, est d'une propreté et d'une fraîcheur très-grandes. On y jouit d'une magnifique ombrage et l'on a à sa disposition una *masseria* bien tenue et dont les produits sont remarquables ; le raisin surtout est quelque chose de merveilleux. On trouve à Ana Capri du bon vin, et au « Paradiso » j'en ai bu d'excellent, mais en général le terrain de Capri produit une meilleure qualité, surtout à l'endroit nommé : *la Moneta*.

Pour la chasse des Cailles, que l'on fait ici au mois de mai et de septembre, Ana Capri offre plus d'attrait et des moyens de tirer plus facilement le gibier, tellement que les gens de Capri y préfèrent chasser, tout en faisant un assez grand chemin.

Cette chasse se fait au filet et au fusil. Au mois de Décembre et Janvier on chasse le *Malvizzi;* au mois de Février le *Tordi;* ainsi le pays offre assez de charmes aux chasseurs.

D'Ana Capri on va à la *Punta della Carena*, que les gens du pays nomment *Lànterna*, à cause du phare qui s'y trouve.

Le chemin, qui y conduit, est assez bon; je l'ai fait dans une demi-heure sans effort ni fatigue; il est très-pittoresque et passe à travers un pays fort soigneusement cultivé.

De la hauteur de la *Carena* on jouit d'un beau coup d'œil sur la *Tragara* et la partie méridionale de l'île, de même que vers Pœstum.

En retournant, mon *guaglione* m'a conduit chez son père, un bon paysan, chef d'une famille de huit enfants, parmi lesquels plusieurs en bas âge.

Il m'a très-hospitalièrement accueilli et m'a fait présenter un plateau très-propre, garni de pain de *granone* (maïs), des figues et d'un beau gâteau de miel.

Ici on est réellement très-hospitalier, mais les convenances exigent aussi qu'on ne profite pas de la bonne volonté, et qu'on fasse toujours, en prenant congé, un petit cadeau.

Comme j'ai l'habitude d'agir de la sorte, je ne me suis pas gêné, et, ayant dévoré les figues d'abord, j'ai passé ensuite au miel, que j'ai trouvé excellent.

Mais si j'ai goûté le miel, je n'ai pas encore pu apercevoir l'ombre d'une ruche, quoique j'aie parcouru presque toute l'île. Je pense donc qu'elles sont très-rares.

Je m'intéresse beaucoup, comme vous le savez, Madame, à la culture des abeilles, non seulement parce que je trouve très-curieux le régime sous lequel vivent ces industrieux insectes, mais aussi parce que je suis très-gourmand de miel, lorsqu'il est bon et proprement servi à table. Cependant ce n'est pas seulement l'agrément qui me porte à aimer l'apiculture, c'est que le developpement de cette industrie dans un pays fait un grand bien aux classes moins favorisées des campagnes, en leur fournissant un aliment sain et une substance, qui remplace fort bien le sucre, dont le prix est assez élevé. Outre cela la cire a dans le marché une valeur, dont la petite culture doit tenir compte.

A Capri, où la flore est assez riche et où les cactus abondent, les abeilles trouveraient une copieuse pâture.

Mais pour bien réussir il faudrait employer la ruche « Fumagalia » dont toute la haute Italie se trouve fournie, ce qui est dû à « l'Institut d'Apiculture de Milan » qui a fait dans les dernières années une très-vigoureuse et très-intelligente propagande en faveur de la culture des abeilles.

L'emploi de la ruche « Fumagalia » rend possible la récolte du miel, sans faire périr et même sans effaroucher une seule abeille, et l'on peut faire la récolte plusieurs fois pendant la saison, et lorsqu'on veut.

Cela est dû à un système de châssis que l'on introduit l'un après l'autre dans la ruche, dont l'un des côtés est fermé par une porte à clef, que l'on ouvre pour les besoins du service de la colonie.

J'ai visité dans la haute Italie près de Venise, à *Mestre*, l'établissement de Monsieur *Crusca*, un des plus remarquables que je connaisse.

Cet intelligent apiculteur se charge spécialement de la fourniture des reines, et il les expé-

die, par toute l'Europe et en Amérique, dans des boîtes trés ingénieusement fabriquées.

C'est dans son établissement qu'on peut voir, par la quantité des commandes, l'attention que mérite partout maintenant la culture des abeilles, et la supériorité de l'abeille italienne.

En vérité, l'Italie possède une race privilégiée sous tous les rapports, soit de la domesticité, soit du produit, soit de la beauté, et cette race se trouve maintenant introduite et acclimatée presque partout en Europe et en Amérique.

Mais, Madame, lorsque je vois Capri, un pays qui n'est pas riche, mépriser les ressources, que lui fournirait une industrie qui n'exige presque pas de soins, et dont la nature se charge toute seule, j'éprouve un sentiment de regret.

Ces reflexions je les faisais tout seul, après avoir pris congé de mon Amphitryon, et en parcourant silencieusement la route. La lune l'éclairait de ses rayons argentés, l'air était

tranquille, la mer calme ; autour de moi la nature semblait plongée dans le sommeil.

Au loin, vers les confins indécis de l'horizon, le Vésuve, comme un sphinx aux dimensions titaniques se tenant debout, se montrait coiffé d'un immense nuage de fumée noire qui, en jaillissant du cratère en d'épais tourbillons, se répandait dans le ciel en des fleuves de tenèbres.

Plus près, la vie, la joie, la gaîté se dessinaient. Depuis *Torre dell'Annunziata* jusqu'à *Posilipo* toute la côte était illuminée par un éclairage prodigue, qui souvent pâlissait devant des météores qui, en sillonnant l'espace, éclataient en versant une lumière éblouissante.

C'était des *fuochi artificiali* pour qui toute la population du golfe a une passion décidée, et dont elle brûle, pendant la belle saison, pour des sommes considérables.



VI.

SOMMAIRE

Promenade à la *Tragara*, emplacement d' une des douze villas de Tibère; les *Faraglioni;* Ferdinand IV et la *regina Giovanna:* la *Certosa:* les moines et les soldats. Excursion à la *Piccola Marina*; sa nature sauvage et extraordinaire; l'îlôt de la *Sirèna*. Des dames; des jolies coquilles et des ossements de bêtes sauvages. Promenade sur mer à la *grotta verde* et à la *grotta rossa:* beauté de ces grottes. Pêche à la ligne et aux filets; pêche aux flambeaux. Une *tarantella* à Capri.

VI.

Madame

L' hôtel où je me trouve est une position très-centrale pour plusieurs excursions. Ainsi j'ai pu faire ce matin une promenade à pied très-agréable à travers les vignes et les oliviers, qui bordent le chemin conduisant à la *Punta della Tragara*.

La *Tragara* a dû autrefois offrir quelque abri, puisque c'est là que stationnait l'escadre des galères, que Tibère maintenait dans les eaux de l'île.

Le tremblement de terre, survenu à Capri vers la fin de ses jours, a très-probablement bouleversé cette partie de l'île.

La *Punta della Tragara* est terminée par les *Faraglioni*, énormes blocs d'une forme assez bizarre, mais d'une grande beauté. Ils sont comme debout sur la mer, qui les heurte avec fureur lorsque le *Scirocco* souffle fort. Il y a alors de grosses vagues, d'énormes tas d'écume et un horrible fracas, ce qui rend très-émouvant le spectacle, que l'observateur a devant lui.

C'est dans ces conditions que j'ai visité la *Tragara*, et qu'on devrait toujours la visiter. On y jouit d'un splendide coup d'œil, qui embrasse la plus grande partie de la ville, les *Castiglioni*, la *Certosa*, la *Piccola Marina*, et qui ne s'arrête que devant le *Monte-Solaro*.

Dans l'été on doit choisir la matinée, c'est du moins ce quej'ai fait, pour cette excursion, parce que, le soleil se levant de l'autre côté de l'île, il y a beaucoup d'ombre sur le chemin.

Outre des vestiges d'une villa de Tibère, on y remarque une espèce de *Belvédère*, d'une construction qui n'est pas moderne. Peut-être

c'est un des ouvrages de deux souverains qui ont beaucoup aimé Capri : Ferdinand IV, qui chaque année s'y rendait pour la chasse des cailles, ou de la *Regina Giovanna*, qui sur la place d'une villa de Tibère a fait bâtir la *Certosa*, où l'on voit encore des mosaïques et d'autres ornements de cette villa. A présent, comme les moines ont fait leur temps, les soldats sont venus les remplacer ; le couvent est devenu une caserne où loge la garnison, à laquelle est confiée la garde de l'île.

J'ai fait ce soir, Madame, l'excursion de la « *Piccola Marina* ». Le chemin est passablement mauvais ; mais lorsqu'on arrive au bord de la mer, l'on jouit d'une plage extraordinairement accidentée, et d'une très-jolie vue sur les *Faraglioni*, et d'autres points également beaux. C'est avec raison que la « *Piccola Marina* » est pour les artistes, qui viennent à Capri, l'occasion des grandes études; les rochers, la plage et la mer, essayant, chacun de son côté, de rendre plus animés les tableaux dessinés par la nature la plus

extraordinaire , et la plus sauvage que l'on puisse imaginer.

Lorsque la mer n'est pas agitée, on peut atteindre à pied sec un îlot formé par de grosses pierres, sur les quelles on s'aperçoit de l'existence de constructions assez antiques, mais qui ne m'ont pas semblé de l'époque romaine.

Cet îlot garde toujours le nom de *Sirena*, être fantastique dont le paganisme a peuplé les golfes de Naples et de Salerne , où l'on trouve souvent répété ce souvenir de la fertilité de l'imagination des anciens.

Sur la plage j'ai fait la connaissance de deux dames , qui venaient d' acheter à un enfant une grande quantité de très-jolies coquilles. Les coquilles abondent partout à Capri ; on les trouve à *Monte Tiberio* , et à *Matromania* ; je les ai trouvées à la *Punta della Carena*. Cela a fait penser à quelques savants, que l' île de Capri était autrefois couverte par la mer , et que le cataclysme de la rupture du détroit de Gibraltar ayant fait ecou-

ler les eaux de la Méditerranée vers l'Océan, elle aurait été mise à sec, de même que toute la péninsule italienne, où même sur les Apennins on trouve aussi de grandes masses de coquilles.

Ce qui me semble extrêmement curieux, c'est que Suétone dit que de son temps on voyait encore à Capri des ossements énormes de bêtes sauvages, mais qu'on les prenait pour des os des géants et des armes des héros.

Les dames désiraient beaucoup voir les grottes *rossa* et *verde*; mais il n'y avait alors sur la plage que la barque de *Peppino*, un très-brave homme et un excellent pêcheur. J'avais dès le matin commandé cette barque, car il faut toujours le faire d'avance, et outre Peppino j'avais à ma disposition deux fameux matelots et tout un attirail de lignes et de hameçons pour la pêche.

Les dames étaient très-contrariées de n'avoir pas trouvé de barque; elles ont même cherché à ébranler la fidélité de Peppino;

mais à Capri l' honnêteté est un culte, dont on n'a pas encore pu briser les autels. En voyant le désespoir de ces dames, d'ailleurs extrêmement gentilles, je me suis adressé à elles, et leur ai offert très-cavalièrement de partager ma barque, ce qu'elles ont accepté après quelques moments d' hésitation et, en insulaires habituées à la mer, elles ont très-lestement sauté dans la barque, et pris de suite les meilleures places. L'une était blonde et l'autre brune, et toutes deux, ravies de se trouver sur la mer, qui était, comme presque toujours en cette saison, très-belle.

Nous avons navigué vers la droite, chemin à suivre pour se rendre aux deux grottes, que nous allions visiter, et où nous sommes arrivés au bout d'un quart d' heure, car nous avions trois bons rameurs.

La grotta verde m'a beaucoup intéressé, et je la trouve très-digne d'être visitée, quoique elle soit bien loin d'offrir le charme de la *grotta azzurra.*

Elle a un fond très-bas, et les eaux y sont

si transparentes que l'on peut distinguer la végétation sous-marine, et voir nager les poissons. En outre elle est bien éclairée, l'entrée en étant très-large, et même si large, qu'elle forme une espèce de petit golfe, au fond duquel, sous la voûte, il y a une plage couverte de cailloux blancs, où nous avons rencontré encore les débris d'un *pic-nic* que quelques touristes, qui habitent l'hôtel *Quisisana*, y avaient fait la veille.

De la *grotta verde*, la barque a passé à la *grotta rossa*, où de même qu'à la *verde*, le phénomène de la coloration de la voûte s'opère par le reflet des eaux, éclairées par le soleil, sur une mousse, qui, comme un duvet, tapisse les parois des rochers.

Au retour de la dernière grotte nous nous sommes arrêtés au golfe de la *grotta verde*, où nous avions vu de nombreux poissons.— *Peppino*, qui avait préparé les hameçons, les a distribués, et tout le monde s'est mis à la pêche, l'équipage compris. Dans quelques minutes nous avions déjà pris divers poissons;

mais comme il fallait maintenir la barque sur place, le roulis, comme dirait un marin, a produit un terrible accident. Une des dames, ayant commencé à pâlir, son nez s'est allongé, son regard devint plein de tendresse, et quelques instants après, à ses soupirs ayant succedé les plus terribles angoisses, elle a payé à la mer un abondant tribut!

L'autre dame, qui se tenait ferme sur ses talons, en cherchant toujours à rire, l'a beaucoup taquinée, et comme les poissons, attirés par les épaves gastronomiques du naufrage d'un bon dîner, s'étaient précipités en masse sur les hameçons, la spirituelle dame s'écriait; qu'au mal de mer de son amie on pouvait bien reconnaître la justice du proverbe: « à quelque chose malheur est bon ».

En effet, nous avons fait une si admirable pêche que dans peu de temps nous en avions assez, et nous sommes retournés à la *Piccola Marina*, où nous avons laissé à terre la dame malade, et de suite nous avons repris la mer dans une autre barque, dans laquelle

se trouvait entassé un immense filet. Nous avons pris un peu le large, et nous avons fait de petites bordées, jusqu'à-ce que l'on a aperçu la première étoile briller au ciel; c'était le moment de jetter les filets.

Ce filet était long de deux cent mêtres, et après l'avoir étendu en demi cercle, nous avons navigué autour, en faisant beaucoup de bruit avec les rames et en jettant dans l'eau beaucoup de pierres, qui se trouvaient entassées exprès dans le fond de la barque.

Malgré toute notre activité et tous nos stratagemmes, en retirant le filet nous n'avons trouvé qu'un seul, et tout petit poisson ! Notre déception a été grande, et nous ne l'avons pas cachée; mais *Peppino* nous a un peu consolé en disant que, si les pêcheurs attrapaient beaucoup de poissons chaque fois qu'ils jettaient leurs filets, ils seraient tous des millionnaires.

Notre retour de la *Piccola Marina* s'est fait à la nuit, et en regardant en arrière nous voyions dans le lointain briller plus de cent

fanaux sur la mer, qui semblait incendiée.

C' étaient des barques qui faisaient la pêche aux flambeaux pour prendre le *Calamajo* (encrier) poisson ainsi nommé, parceque il a dans son corps un petit sac, qui contient une substance liquide très-noire, et une arête qui a tout-a-fait la forme et la couleur d'une plume d'oie.

C'est le poisson connu en France sous le nom de seiche, et dont la femelle fournit la sepia, matière colorante employée dans la peinture. Ce molusque est dans cette saison extrêmement abondant sur la côte occidentale de l'île et on me le sert souvent à table: lorsque on le prépare avec soin, je le trouve excellent.

Ma fatigue en retournant à l' hôtel était grande, mais je me suis séparé des deux dames à la *Piazza* en les laissant très-bien disposées, la malade s' étant complétement remise.

En rentrant à l'hôtel, j'ai fait remettre au *padrone* le poisson que j'avais pris, et on me l'a servi au souper. C'est un des agréments de Capri que le bon poisson.

Malheureusement les huitres manquent ici, et celles qu'on y mange viennent de Naples, qui, à son tour, les reçoit de *Taranto*, où elles abondent, et sont d'une excellente qualité. Mais à Capri on a des langoustes magnifiques, et l'espèce qu'on nomme ici « *elefante* » est très-riche de nourriture et très-parfumée.

Après le souper sont arrivées à l'hôtel les danseuses de *tarantella* que j'avais demandées le matin.

Vous savez, Madame, que chaque pays a une danse nationale; ainsi les français ont le *cancan*, qui fait et fera toujours les délices de ce peuple qui, tout en travaillant, sait si bien s'amuser: les espagnols ont la *cachucha*, les italiens ont la *tarantella* que les Napolitains dansent avec beaucoup de grâce.

Mais la *tarantella* varie un peu suivant les localités: ainsi, celle de Naples diffère de celle de Castellamare, à Sorrento on la dans e d'une autre manière qu'à Capri.

Les deux *ragazze*, qui maintenant tiennent

ici le sceptre parmi les danseuses de *tarantella*, sont la *Michela* et la *Carmela* ; deux types différents. La Michela est une jeune fille, fine, elancée, la tête petite, la figure mignonne, le teint clair. En la voyant, en lui parlant, en l'examinant, on pense avoir devant soi une descendante des grecs, qui, au dire de Tacite, ont autrefois occupé l'île. La Carmela a une belle figure et est tout-à-fait une belle fille ; mais elle ne se prête pas à une classification comme type : en Amérique nous la nommerions : *sang mêlé*.

Vous savez, Madame, que les instruments obligatoires de la *tarantella* sont : le tambourin et les castagnettes, auxquels quelquefois, pour complèter l'orchestre, on ajoute à Capri la *tromba*; c'est tout simplement un morceau de fer que l'on tient contre les dents, et que l'on fait vibrer.

J'avais exprimé le désir que la tarantella eût lieu dans le vestibule de l'hôtel; ce qui fut fait.

On a d'abord servi à tout le monde pré-

sent, du vin du pays de trente centîmes la bouteille, du pain et du fromage: mais, pour boire ou manger, il fallait danser; c'est la règle consacrée par l'usage.

Vous comprenez, que les danseurs et les danseuses n'ont pas manqué.

On danse la *tarantella* à deux ou à quatre personnes; chaque *partner* s'occupant de son *vis-à-vis*.

Les deux *ragazze* ont ouvert le bal et ont dansé avec une élégance admirable: leurs mouvements étaient très-légers, très-élastiques et accompagnés quelquefois d'un sourire, quelquefois d'une gravité étudiée. Elles avançaient et reculaient avec mesure, elles se croisaient souvent, tantôt en passant à côté, tantôt de front, tantôt dos à dos et en se donnant ce léger coup de hanche, qui fait les délices des amateurs et qui est toujours l'occasion d'une explosion d'applaudissements.

L'immense légèreté, qui distingue les danseuses de *tarantella* de Capri, provient de leur toilette, où prédomine encore le corsage de

l'ancien costume, mais surtout de leurs pieds nus, ce qui rend les mouvements très-élastiques et plus fidèle l'expression qu'on veut leur donner.

Une des *ragazze* a été remplacée par une autre danseuse, une jeune fille de Sorrento, qui se trouvait depuis un mois en visite chez la famille de l'hôtel dont elle était une connaissance intime.

J'ai donné, Madame, une grande attention à sa *tarantella;* c'était un autre genre, c'était une autre école.

Cette jeune fille, qui à cause du lieu de sa naissance, était connue à l'hôtel sous le nom de *Sorrentina* , a commencé à danser avec nonchalance , mais ensuite elle s'anima , ses yeux prirent une expression tantôt languissante, tantôt enflammée, et ses mouvements, toujours empreints de beaucoup de grâce , peu à peu devinrent vifs, précipités.

Bientôt l'autre *ragazza* fatiguée déjà , fut remplacée par la maîtresse da la maison, une magnifique beauté de l'âge mûr, femme forte,

possédant un visage et une tête admirables. Elle a dansé aussi pieds nus, et l'a fait d'une manière si agréable et a si bien réussi, qu'elle à arraché beaucoup d'applaudissements.

La maîtresse de la maison a été remplacée par une belle *Caprese* , une splendide veuve de vingt ans qui, tout en tenant son nourrisson dans les bras, est accourue, comme beaucoup d'autres *ragazze* du voisinage, au son du tambourin pour prendre part à la *tarantella.*

Malgré sa ténacité pour faire retirer la *Sorrentina*, elle a dû s'avouer vaincue. La Sorrentina était trés excitée; sa physionomie avait une expression sauvage, ses yeux jetaient des éclairs, la sueur lui coulait du front et roulait à grosses gouttes sur son sein; son corsage, ses manches, étaient trempés, et cependant elle dansait toujours.

Dans ce moment arrive le petit homme de la poste ; c'est un individu très-actif et très-intelligent, qui fait à Capri plusieurs espèces de métiers depuis celui de professeur d' instruction primaire jusqu'à celui de facteur ,

en portant dans les hôtels les lettres et les journaux pour les étrangers.

A son arrivée la *Sorrentina* lui saute dessus, et l'entraîne vers le milieu de la salle; il résiste et cherche à se dégager; mais elle l'empoigne au milieu des applaudissements, et il se voit forcé à danser.

Figurez-vous, Madame, que cet individu est *gobbo*; son corps est disproportionné; les jambes sont fines et frêles; sa poitrine très-forte. Mais je m'empresse de vous dire qu'il est fort sympathique et qu'il est d'ailleurs très-utile dans le pays.

Il s'est fort bien tiré d'affaire et a dansé, comme peut danser le premier *Caprese*, qui vous tomberait sous la main.

Dès lors une espèce de frénésie s'est emparée de tout le monde; un *gentleman*, qui venait d'arriver directement de Liverpool, a aussi dansé avec la Seraphina, la soeur de la *padrona*.

Il était enthousiasmé, et a fait une imitation parfaite de tous les pas, qu'on venait

de faire, le coup de hanche compris. C'était à mourir de rire, et je vous assure que je n'en pouvais plus. Il va sans dire qu'il s'est retiré de la danse, en étant l'objet d'une ovation.

Aussi a-t-il fait ouvrir une douzaine de bouteilles de vin du pays, et a-t-il concouru ainsi aux libations abondantes avec lesquelles j'ai arrosé ma tarantella.

Une fois en train, cette danse devient contagieuse, et de la contagion on passe bientôt au vertige. Ce fut alors que les dames, qui habitaient la dépendance de l'hôtel, se sont présentées, et avec elles leurs connaissances, parmi lesquelles il n'y avait pas un seul homme, c'étaient tout des dames.

Pour plaisanter, moi, qui étais resté blotti dans un coin, je me lève et je m'adresse à une des dames, en l'invitant pour une *tarantella*. La dame en baissant les yeux, refuse; ce refus m'encourage, j'insiste; mais elle résiste; je lui fais alors une invitation en règle, et..... la dame accepte.

Me voilà donc, au milieu du vestibule de l'*hôtel de France*, en face d'une jolie personne :

blanche comme la neige ;
blonde comme de l'or ;
et aux yeux bleus comme le ciel !

Et comme elle a dansé !

C'était de l'air, ce n'était pas une femme!

Elle a répété tous les pas de la tarantella avec une précision, avec une grâce et une modestie, qui lui valurent les plus frénétiques applaudissements.

Comme elle a dansé longtemps, j'ai souffert un vrai supplice, car au commencement ça allait ; mais bientôt je me sentis fatigué, et malgré cela, pour me maintenir dans la position que je m'étais crée, j'ai été obligé de continuer et de rester sur la scène, en répétant toujours, et avec une vélocité frénétique, le seul et même pas que je connais de la *tarantella!*

Beaucoup de *ragazze* ont encore dansé ; des enfants, de vieilles femmes et presque

des vieillards y ont pris part, car la *tarantella* est ici un amusement, une distraction de tout âge et de tout sexe.

Outre la danse on a eu aussi le chant, dans lequel la *Seraphina* a eu un grand succès ; car sa voix est un *soprano*, mais si remarquable que, quoique elle n'ait pas étudié la musique, elle pourrait faire la fortune d'un Café chantant dans une ville de province en France.

Après-minuit toute la société s'est dispersée, mais la *Michela*, la *Carmela* et leurs mères ont resté encore quelque temps avec moi et avec les personnes de la maison, et ont accepté un goûter succulent, que je leur avais fait préparer.

Après toutes les excursions que j'ai fait, et l'activité que j'ai développé à Capri, je me sens, Madame, vraiment fatigué, mais cela n'empêche pas que j'ai toujours le plus grand plaisir à vous écrire.

Cependant, je resterai tranquille à l'hôtel et, armé de mon Tacite et mon Suétone, je

vais les étudier encore une fois pour pouvoir bien me rendre compte de tout ce que Tibère a fait à Capri et de quels événements ce modeste îlot a été le théâtre.

Quant aux excursions, je n'en ferai plus, je me contente de ce que j'ai vu.

Je regrette cependant de ne pas faire en barque le tour de l'île, car c'est une très-agréable promenade, lorsqu'on choisit une belle journée et une mer calme. J'en aurais profité pour vérifier l'existence d'une galerie souterraine, qui se trouve creusée dans un des rochers voisins de la Tragara, et que l'on nomme il *Monacone*. On prétend qu'au fond de la galerie, où à peine on peut entrer à quatre pattes, se trouve une vaste salle, au milieu de laquelle est placé un ancien tombeau romain. Il y aurait aussi à visiter, entre les *Faraglioni* et le *Salto di Tiberio*, une grotte assez vaste, où l'on débarque pour se reposer et pour faire des *pic-nic;* elle est garnie de stalactites représentant des candélabres, des colonnes et des statues.

Je désirais aussi faire l'ascension du *Monte Solaro*. Le chemin oblige, d'après ce que m'a dit ma *ciucciara* , à descendre de l'âne et à marcher une vingtaine de minutes à pied.

Mais une fois qu'on arrive au sommet, 618 mètres au-dessus du niveau de la mer, on a devant soi un des panoramas les plus beaux que puisse offrir le Vésuve, le golfe de Naples et le golfe de Salerne. Aussi le *Monte Solaro* est souvent attaqué par les amateurs d'ascension, et comme on la fait très-commodément à âne , des dames et même des enfants font souvent part de la caravane.



VII.

SOMMAIRE

Débarquement de l'empereur Auguste à Capri. Il l'échange avec la République de Naples pour Ischia. Séjour que fit Auguste à Capri. Souvenirs de la résidence de Tibère à Capri. Filiation de Tibère et son adoption par Auguste. Tibère épouse Julie et adopte Germanicus. Glorieuse carrière militaire de Tibère. Ses chagrins, son départ pour Rhodes et temps qu'il y reste. Son retour à Rome. Il est envoyé en Illyrie; son retour à Rome. Son départ pour la Germanie; son retour à Rome. Son triomphe.

VII.

MADAME

Je vous ai déjà assez entretenue de Capri ; cependant sur son compte on pourrait dire encore beaucoup plus, le sujet étant très-fertile, et demandant même des développements plus grands qu'un touriste ne pourrait donner.

Ainsi la renommée qu'a acquise pour jamais cette île modeste est si grande qu'il me semble très-intéressant de rechercher les causes lointaines qui l'ont établie.

L'origine de la célébrité de Capri tient à la croyance que l'empereur Auguste, superstitieux comme tous les Romains, professait

pour certains auspices et certains présages, qu'il considérait comme infaillibles.

C'est ainsi que, au retour d'une expédition en Sicile, ayant débarqué à Capri, pour des besoins de la navigation, il fut frappé de ce que les branches d'un vieux chêne, languissantes et courbées vers la terre, se relevèrent tout-à-coup à son arrivée. Il en ressentit une si grande joie qu'il échangea avec la republique de Naples l'île de Capri pour celle d'Énarie.

Nous voilà donc, Madame, avec la clef de la renommée de Capri.

Il est probable qu'Auguste soit retourné quelquefois à Capri, car il était un grand enthousiaste du golfe de Naples : il est certain du moins que, pendant sa dernière maladie, en parcourant la côte de la Campanie et les îles voisines, il passa quatre jours à Capri.

Il s'y amusa alors à faire servir en sa présence un repas aux adolescents, qui en grand nombre se trouvaient dans l'île, et pendant le festin il permit, et même exigea qu'ils se

livrassent à la gaîté et qu'ils s'arrachassent de force les fruits, les mets et les gourmandises qu'il leur envoyait. Il leur fit aussi distribuer des toges et des manteaux. Enfin il s'y livra à toute sorte d'amusements.

Dans ses épanchements il appela *Apragopolis (ville de l'oisiveté)* une île voisine de Capri, à cause de la fainéantise de ceux de sa suite qui s'y étaient retirés.

Quelle est cette île ?

C'est une question, Madame, qui est très-controversée parmi les interprètes du texte de Suétone. Mais s'il est permis à chacun d'avoir une opinion, je dirai la mienne, en la soumettant très-humblement à la correction des plus experts.

Je pense que l'île en question est une des Sirènes sur le golfe de Salerno, et voici pour quoi: la maison, qu'Auguste occupait, se trouvant à *Matromania*, il ne pouvait de là voir en fait d'îles que les Sirènes.

Je pense que la maison d'Auguste était à *Matromania*, parce que de sa salle à manger

il voyait, comme nous le remarquerons plus bas, un tombeau.

Or c'est là qu'on a trouvé un « Sepolcreto » ou *Campo santo* païen, ou bien si l'expression est trop hérétique , un Cimetière païen.

Voilà pourquoi j'ai placé à *Matromania* la résidence d'Auguste et que je pense que *Apragopolis* c'est une des îles Sirènes.

Suétone rapporte aussi que cet empereur avait l'habitude d'appeler fondateur de l'île *Masgaba*, l'un de ses favoris, et que voyant de sa salle à manger une foule immense se porter avec des flambeaux vers la tombe de *Masgaba*, mort depuis un an, il dit à haute voix ce vers qu'il improvisait en grec:

Je vois du fondateur toute la tombe en feu.

Et se tournant vers *Thrasyle*, attaché au service de Tibère et son voisin de table, qui ne savait pas de quoi il s'agissait , Auguste lui demanda s'il ne connaissait pas l'auteur de ce

vers. Tandis que Thrasyle hésitait, il fit encore celui-ci :

Voyez-vous Masgaba de flambeaux honoré?

Puis il réitera la question à son voisin, qui repondit que, quelque fût l'auteur, ces vers étaient excellents. Auguste alors éclata de rire et s'abandonna à mille plaisanteries.

De cette narration que je transcris fidèlement de Suétone il resulte que ce *Masgaba*, appelé par Auguste *fondateur de l'île*, devait être un architecte habile et un administrateur capable, auquel Auguste aurait confié l'île et qu'il l'avait soigneusement tenue.



Si Auguste s'est épris de Capri et s'il l'a possédée et soignée, Tibère que nous venons de voir déjà dans cette île, quoique à peine en compagnie d'Auguste, l'a beaucoup aimée et embellie, sans compter que par un séjour prolongé et presque non interrompu, tandis qu'il était empereur, il l'a rendue célèbre.

Les constructions multipliées, dont il a peuplé les montagnes et les vallées, malgré les siècles, ont en partie résisté au ravage du temps et à la destruction opérée par la main de l'homme. Et chaque rocher, chaque grotte, chaque pierre, semble retentir encore de ses pas et de sa voix. Son nom se trouve, quoique estropié *(Timberio)*, tellement gravé dans le souvenir du peuple qu'à chaque instant on l'entend prononcer.

Aussi, Madame, me trouvant à Capri je ne puis pas résister à l'idée de m'occuper de l'homme qui a tant fait à Capri et pour Capri.

Ce que je viens de vous dire, Madame, vous fera bien comprendre que je n'ai pas la prétention de vous écrire la vie de Tibère.

Il est vrai que, encouragé par vos lettres si aimables et si indulgentes, je suis amené à vous entretenir de ce personnage extraordinaire, qui m'avait toujours intéressé, mais qui a fixé mon attention après mon séjour dans cette île.

Ainsi, Madame, n'ayez pas la moindre idée

que tout ce que je vais vous dire sur son compte, soit autre chose que le résultat de mes recherches faites sur place, et que je vous présente comme des renseignements coordonnés, qui peuvent vous porter au désir d'en avoir de plus complètes, en consultant les historiens.

Cependant je vous garantis que mes renseignements sont puisés dans Tacite et Suétone, deux autorités compétentes. Ainsi tout ce que je vous dirai de Tibère sera parfaitement authentique, car je vous respecte beaucoup pour oser vous raconter des fables, ou vous entretenir de ce qui ne puisse être tout à fait vrai et exact.

***

La filiation de Tibère est assez extraordinaire, car sa mère, Livie, femme de Tibère Neron, avait été cèdée par celui-ci à Auguste, lorsqu'elle lui avait déjà donné le jour, et se trouvait enceinte de Drusus qui n'est né qu'après qu'Auguste l'épousa. Cela est dans

notre temps très-difficile à comprendre, mais les anciens romains faisaient fort amicalement des choses, quî nous semblent cranement horribles.

Drusus mourut encore jeune dans la guerre de Germanie, et comme Livie n'eut pas d'enfants après ses noces avec Auguste, la position de Tibère devint très-avantageuse, tous les regards se portant vers lui.

Mais Auguste avait eu de sa première femme, Scribonia, une fille, Julie, qu'il maria d'abord à Marcellus, fils d'Octavie nièce de César, et ensuite à M. Agrippa, dont elle eut, entr'autres enfants , Lucius et Caius qu'Auguste adopta,

M. Agrippa mourut de même que Lucius et Caius, et Auguste adopta alors Agrippa, leur frère et, en obligeant Tibère à repudier sa femme et à adopter Germanicus , fils de son frère Drusus et d'Antonia la jeune, il le maria avec Julie et l' adopta,

Auguste n'aimait pas le caractère de Tibère, mais il appréciait beaucoup les talents

qu'il montra comme général; car ce fut par la carrière des armes que Tibère se recommanda à l'estime publique et conquit l'admiration de ses contemporains.



Tibère en effet fit ses débuts dans l'expédition contre les Cantabres, en qualité de tribun militaire, et s'y conduisit d'une façon si digne qu'à son retour on lui confia de suite le commandement d'une armée qu'il conduisit en Orient. Il en revint couvert de gloire, ayant rendu à Tigrane le royaume d'Armenie, et arraché aux Parthes les aigles qu'ils avaient enlevé jadis à Crassus.

Il fut envoyé après dans la Gaule, alors tourmentée par des querelles des chefs et par des incursions des barbares; il y mit de l'ordre. Il alla ensuite faire les guerres de Rethie, Pannonie et Vendilicie. Pendant ces guerres il soumit les peuples des Alpes, les Breuces et les Dalmates, et transplanta dans les Gaules, et leur assigna des demeures sur les

bords du Rhin, quarante mille hommes qui s'étaient rendus à discrétion.

Ces exploits furent accompagnés de tant de bravoure et de tant d'éclat, qu'ils valurent à Tibère de grandes distinctions, de sorte qu'il fut le premier qui entra à Rome porté sur un char avec les ornements du triomphe. Honneur nouveau, dit Suétone, et qui n'avait pas été accordé à personne.



Malgré tant de lauriers et tant de gloire, Tibère était loin de se trouver heureux : il avait déjà convolé à de secondes noces et le bonheur ne lui avait pas souri.

En effet il avait épousé Agrippine qu'il répudia, contraint par Auguste, pour épouser Julie sa fille. Mais la conduite de Julie à son égard était non seulement deshonorante, mais encore outrageante. Par ordre d'Auguste il l'avait épousé, et renvoyé Agrippine, qu'il aimait beaucoup. Cependant Julie était extrê-

mement cruelle envers lui, car elle lui reprochait sans cesse sa naissance, qu'elle considérait comme très-inférieure à la sienne, et se laissait aller à des infidélités ne prenant aucune précaution pour les lui cacher.

Il est vrai que, depuis le marige de Julie avec M. Agrippa, la légèreté de sa conduite avait déjà éclaté en de véritables scandales. Notamment elle s'était éprise d'une passion violente pour Sempronius Graccus, individu qui à un grand nom réunissait les qualités d' un orateur éloquent quoique pervers.

Cette liaison opiniâtre deshonorant encore Tibère, Auguste pour écarter Graccus, le reléga dans l'île de Cercine, maintenant *Kerkeni*, sur les côtes d'Afrique, où il resta quatorze ans, jusqu'à l'avènement de Tibère, qui le fit égorger par un centurion.

Ce fut donc Julie qui, en blessant de la sorte son amour propre, le fit, au milieu de tant de prospérités, dans la force de l'âge et avec une santé florissante, prendre tout à coup le parti de se retirer et de s'éloigner.

Il persista dans ce dessein avec une telle énergie, que, malgré la vive opposition de Livie et d'Auguste, il fut inébranlable.

Lorsqu'il se vit contrarié, il voulut se laisser mourir, en s'abstenant de prendre des aliments; mais ayant passé quatre jours sans vouloir toucher à aucune nourriture, on craingnit pour sa vie, et on lui permit de partir.

Il profita de suite de la permission et se dirigea directement vers l'île de Rhodes, où il resta huit ans, sans jamais en sortir; quoiqu'à la fin ce fut le refus de l'autorisation d'en partir, qui le força à y rester.

***

De retour à Rome, on lui accorda de nouveau la puissance tribunitienne, et il fut chargé de pacifier l'Illyrie.

Il prit pendant trois ans sur soi les soins de cette guerre difficile, qui fut la plus terrible des guerres extérieures que Rome eût à soutenir, après celle de Carthage.

Il lutta avec des difficultés énormes ; entre autres avec une disette de grains qui vint assaillir l'armée romaine au milieu d'un pays ennemi. Mais il se tira si bien d'affaire qu'il soumit non seulement toute l'Illyrie, mais en outre ajouta à l'empire la Norique, la Thrace et la Macedoine depuis le Danube jusqu'au golfe de l'Adriatique.

L'effet de ces brillants exploits s'agrandissait d'autant plus que, précisement vers ce temps, Rome portait le deuil du massacre des légions de Varus par Arminius. On lui ordonna donc de partir pour la Germanie où le danger était très-grand. Il obéit et y resta deux longues années.

Il agit en Germanie avec beaucoup de tact et de circonspection.

D'abord il ne prit aucune décision sans l'avis d'un conseil où il admit Varus, dont il n'attribuait la défaite qu'à la négligence et à l'imprudence.

Aussi, n'ayant jusque là consulté personne, il communiqua pour la première fois ses

plans à plusieurs , et redoubla de vigilance pour tout ce qui tenait à la discipline, qu'il maintint avec une grande rigueur.

Mais surtout il ne s'épargnait pas, car il donnait toujours ses ordres par écrit, et ordonna qu'on eût recours à lui, à quelle heure que ce fût du jour ou de la nuit. Il se créa l'habitude, au milieu des rigueurs d'un climat très-inhospitalier , à ne jamais manger que sur le gazon , et d'y coucher souvent sans faire usage de sa tente.

Son retour fut éclatant, car il entra à Rome pour célébrer son triomphe différé par le deuil public.

Voilà, Madame, une carrière militaire très-bien remplie, mais aussi une existence péniblement menée.

Ces dures épreuves et cette immense capacité décidèrent le choix d'Auguste lorsqu'il eut à nommer un successeur. Il pesa, dit Suétone, les défauts et les qualités de Tibère, et reconnut que celles-ci l'emportaient.

Les plus habile et le plus politique des prin-

ces reconnaissait que, pour maintenir l'immense colosse de l'empire romain, il fallait une intelligence vaste et une epée forte, capables d'étouffer les séditions intérieures; de contenir sous le joug les peuples vaincus et de repousser au besoin les barbares, dont un épais nuage de poussière, levé sur l'horizon, annonçait déjà l'agitation.



VIII.

SOMMAIRE

Portrait de Tibère, sa foi dans l'astrologie. Son administration avant et après l'élévation de Séjan ; portrait de celui-ci. Tibère poursuit sa propre famille et ses amis. Mort de Séjan : massacre de ses enfants. Tibère s'établit à Capri, et par quels motifs : ses violences en arrivant à Capri : sa conduite sanguinaire après sa retraite à Capri. Les supplices à Rome et « il Salto di Timberio » à Capri. Scènes ensanglantées à Rome. Recompences accordées aux délateurs et aux témoins. Tibère élargit l'application de la torture et de la loi de la lèse-majesté. Rôle du poison. Avarice de Tibère; ses seules largesses. Sa rapace cruauté, ses confiscations. Arrivée du christianisme.

VIII.

Madame

Je vous ai décrit les glorieux exploits, qui illustrèrent Tibère comme général; je vais tâcher maintenant de vous le faire connaître comme empereur et comme souverain, car ce ne fût qu'alors que son caractère se révéla. Aussi je ne m'écarterai pas de mon sujet, puisque tout en m'occupant de lui j'aurai très-souvent l'occasion de parler de Capri.

***

Tibère était fort instruit dans l'art de la guerre et dans l'administration ; il connaissait

parfaitement la littérature grecque et latine ; il parlait couramment le grec.

Il était gros, robuste et d'une taille au-dessus de la moyenne : large des épaules et de la poitrine, il avait de la tête aux pieds tous les membres bien proportionnés. Cependant sa main gauche était plus habile que la droite, et le articulations en étaient si solides qu'il perçait du doigt une pomme verte et blessait d'une chiquenaude à la téte un enfant et même un homme.

Il avait le teint blanc, les cheveux un peu longs et tombant vers le cou. Sa figure était belle , mais souvent parsemée des boutons.

Il marchait le cou raide et penché, la mine sévère, habituellement silencieux.

Il jouit d'une santé inaltérable pendant presque tout son règne , quoique depuis l' âge de trente ans il n'eût jamais recours aux remèdes.

***

Quoiqu'il fût sceptique, il interdit les céré-

monies des cultes étrangers, exila les juifs et chercha tous les moyens de les exterminer.

Il cultiva l'astrologie avec amour, et le fait est qu'il prédit à Galba son avénement à l'empire et à Caligula le meurtre de son frère commis par lui et sa mort violente.

Pendant la vie d'Auguste, comme il convoitait l'empire, il vécut avec une grande réserve.

Mais à la mort de cet empereur cette réserve se transforma en dissimulation, qualité que dans l'avenir il poussa jusqu'à l'hypocrisie, que forma le fond de son caractère.

Aussi pendant les neuf premières années de son administration Tibère sut cacher sa méchanceté, et tout ce temps s'écoula avec tranquillité pour la république et bonheur pour sa famille, car il comptait au nombre de ses prospérités la mort de Germanicus, son fils adoptif, avenue pendant ce temps, du quel à cause de sa popularité il avoit pris ombrage.

La popularité de Germanicus venait de ce qu'il réunissait, à un degré que n'atteignit jamais personne, tous les avantages du corps et les qualités de l'esprit, une beauté et une valeur singulières, une profonde érudition et une haute éloquence dans les lettres grecques et les lettres latines, une bonté d'âme admirable, le plus grand désir de se concilier et de mériter l'affection de ses semblables, et le plus merveilleux talent pour y réussir.

Mais ce calme de l'administration de Tibère ne fut pas durable ; il fut bientôt suivi d'un violent orage, où ses instincts féroces éclatèrent. On attribue ce changement à l'influence de Séjan, qui sut captiver Tibère par des artifices invincibles, au point de rendre indiscret et imprévoyant pour lui seul ce prince, qui fut, dit Tacite, impénétrable à tout autre.

Séjan était fils d'un simple chevalier ; mais il avait des qualités et des vices qui intéressaient Tibère : ainsi il était flatteur et insolent à la fois : il avait un corps infatigable, un

esprit audacieux, habile à se voiler et à calomnier les autres : cachant sous les dehors d'une modération étudiée la plus forte passion de dominer, prodigue au besoin et toujours rusé et vigilant.

Ce fut un tel homme que Tibère fit préfet de Rome, et à qui il accorda dès lors toute sa confiance.

Il ne lui refusait rien, et il avait pour lui une telle sympathie, un tel penchant que non seulement dans sa conversation, mais encore au sénat, devant le peuple, il l'appelait « le compagnon de ses travaux, » et sa condescendance alla même si loin qu'il permit que l'image de son favori fût révérée au théatre, au forum et à la tête des légions.

Je ne m'occuperai, Madame, que très-rarement de Séjan. Il est vrai que dans nos gouvernements constitutionnels représentatifs les ministres sont responsables des actes du gouvernement et de tout ce que se passe en général dans le pays sous le rapport de l'administration. L'intervention du chef de l'état est

définie par la constitution : il aura rempli son devoir comme Suprême Magistrat, lorsqu'il choisira les ministres parmi les chefs proéminents de la majorité des chambres qui, représentant le corps électoral, sont l'expression de l'opinion publique.

Sous le gouvernement absolu, le prince n'est pas guidé ni embarrassé dans le choix de ses ministres par des majorités; il nomme ministre qui il veut et le renvoie lorsqu'il pense devoir le faire.

Par conséquence la responsabilité de tout le sang versé à Rome et de tous les crimes qui ont rempli de deuil et de désolation l'empire romain pendant le règne de Tibère retombe sur lui.

La responsabilité de Tibère est d'autant plus établie qu'après que son favori affectionné, Séjan, ayant conspiré contre le maître, paya de la vie son ingratitude, Tibère vécut encore six longues années, pendant lesquelles sa cruauté déborda d'une façon inouie, et fut continué son séjour à Capri qu'on prétendait

être conseillé par Séjan, qui, en isolant le prince de Rome et le plaçant sur un rocher, l'aurait fait dans l'intention de le mettre hors des sollicitations, des confidences et des intrigues de ses rivaux et de ses ennemis.

***

Les cruautés de Tibère débutèrent d'une façon étrange, horrible. En effet ce fut d'abord contre sa famille qu'il déchaîna une férocité inouie; ce qui frappa les contemporains d'étonnement et de stupeur.

Il commença par Julie, sa femme, qui à cause de ses désordres et de ses adultères avait été comdamnée à l'exil par Auguste. Ce dernier de sa propre autorité avait prononcé le divorce pendant le sejour de Tibère à Rhodes.

Une fois maître du pouvoir, loin d'oublier ou d'adoucir le sort de sa femme, il lui défendit de sortir de la maison, quand Auguste lui avait désigné une ville pour prison, et de communiquer avec personne: de plus il la

priva du pécule, qui lui avait été laissé par son père, et de ses revenus. De sorte que Julie est morte à Reggio, sur le détroit de Messina, de faim et de misère.

Livie, sa mère, devint aussi l'objet de la pâture de sa perversité. Il fit tout ce qui lui était possible pour la chagriner et la tourmenter; il s'opposa à ce qu'on lui accordât les honneurs proposés dans le sénat, et la traita avec une infamante moquerie pendant la discussion. A la fin, lorsqu'elle mourut, Tibère, qui ne l'avait pas visitée pendant toute sa maladie, se fit tellement attendre pour les funérailles, que le cadavre était déja infect et corrompu lorsqu'on le mit sur le bûcher. Après la mort il annulla son testament, s'opposa à son apothéose et acheva en peu de temps la ruine de ses amis et de toutes ses créatures, même de ceux qu'elle avait chargés, en mourant, du soin de ses funérailles.

Lorsqu'Auguste adopta Tibère, il adopta au même temps Agrippa, le survivant des enfants de Julie. Tibère le fit tuer par un cen-

turion immédiatement après la mort d'Auguste et avant de la rendre publique.

Germanicus, son neveu et son fils adoptif fut empoisonné par son ordre. Mais sa fureur ne s'apaisa pas avec le sang de Germanicus, il en poursuivit la veuve, Agrippine, et les enfants dont quelques-uns subirent un terrible supplice, la mort par la faim: Néron fut condamné à cette peine dans l'île Pontia (Ponza) sur le golfe de Gaeta et Drusus la subit au bas du mont Palatin; celui-ci, au dire de Tacite, ayant pu prolonger pendant neuf jours la vie, en devorant la bourre de son matelas.

Agrippine, leur mère, après avoir été souffletée et si brutalement battue qu'on lui arracha un œil, se décida à périr volontairement par le même supplice de ses enfants. Mais on s'en aperçut et Tibère ordonna qu'on lui fît avaler de la nourriture par force: mais elle s'obstina dans son dessein et mourut en effet.

La belle statue d'Agrippine, assise et rési-

gnée que l'on admire au musée de Naples est sans doute une œuvre postérieure à sa mort, reproduisant l'attitude qu'elle aurait dû prendre pendant son martyre.

***

Après le massacre de sa famille, Tibère s'adressa à ceux qu'il avait appellés ses amis, et à l'exception de trois ou quatre il les fit tous périr, sous différents prétextes.

Ce ne fut pas sans fondement, Madame, que son maître de rhétorique, lorsqu'il était encore très-jeune, lui dit un jour « qu'il avait une âme pétrie avec du sang et de la boue. »

Parmi ses amis se trouvait Séjan, qui, s'étant mis à la tête d'une conspiration que Tibère étouffa dans des flots de sang, fut arrêté et le même jour égorgé. Mais ce qui est révoltant, et l'a été même parmi les contemporains, c'est que tous ses enfants aient été condamnés à périr, jusqu'à une petite fille en bas âge, qui, lorsqu'on la conduisait à la mort,

criait qu'elle n'était pas méchante, qu'elle ne le ferait plus, qu'on pouvait bien lui donner le fouet. Malgré ses cris le bourreau lui mit la main dessus, et la massacra.

***

Le caractère de Tibère était en apparence dissimulé, mais il faut vous dire aussi qu'il était essentiellement cruel et sanguinaire. Sa manière de vivre a toujours été d'accord avec ses instincts pervers: il craignait, il avait peur; et dès lors il voulait à son tour inspirer de la crainte, faire peur et produire en quelque sorte de la terreur. De là la multiplication des supplices qui ont ensanglanté son règne, et le système presque cellulaire qu'il s'est imposé sous le rapport de son séjour.

En effet pendant les deux premières années, qui suivirent son avénement à l'empire, Tibère ne mit pas le pied hors de Rome ; et dans la suite il n'alla que dans les villes voi-

sines, mais il ne s'absentait que très-rarement et pour peu de jours.

Cependant la mort de Germanicus et de Drusus, ses fils, fut accompagnée de telles circonstances (tous les deux ont été empoisonnés), que le séjour de Rome devint insupportable ou dangereux à Tibère.

Il quitta donc cette ville pour ne plus y revenir, et cela eut lieu sous le consulat de Calvisius et Licinius (l'an. 26 d. J. C.).

***

D'abord il se dirigea vers la Campanie, où il s'arrêta jusqu'à ce qu'il eût dédié le temple d'Auguste à Nola et celui du Capitole de Capoue, devoirs sacrés, qu'il avait pris pour prétexte de son voyage.

En effet son plan était de fuir Rome et de s'établir à Capri, où il vint l'année suivante. Il s'y est fixé et durant les dix dernières années de sa vie il y habita.

Pendant tout ce temps il n'essaya que deux

fois de retourner à Rome ; la première fois (en l'an. 32) il alla sur une trirème jusque aux jardins de César, et rebroussa chemin, sans avoir débarqué; la seconde fois (en l'an 37) il s'avança jusqu'au septième milliaire de la voie Appienne, vit les murs de Rome sans y entrer et repartit.

On ne connaît pas les motifs qui conseillèrent son premier retour, mais on sait que pour le second ce fut le spectacle d'un serpent, qu'il s'amusa à aprivoiser, et qu'il trouva un matin mort et devoré par des fourmies, qui lui fit peur: il crut y voir un présage et un avertissement qu'il devait craindre la populace de Rome.

***

Lorsque Tibère se retira à Capri, il était déjà assez âgé : il avait soixante-huit ans. Aussi, parmi les motifs de cette retraite mentionne-t-on les difformités de sa vieillesse, son grand corps grêle et voûté, sa tête chauve,

son visage couvert d'ulcères et souvent d'emplâtres, qui lui faisaient honte.

C'est peut-être, à cause de cela que son caractère devint tellement aigri qu'à son arrivée dans cette île il debuta par plusieurs actes d'une extrême violence.

Ainsi, effrayé par l'apparition subite d'un pêcheur, qui s'était glissé jusqu'à lui en gravissant les rochers escarpés, qui se trouvent derrière la *Villa Giove*, pour lui offrir un surmulet *(una triglia)* d'une grandeur extraordinaire, il lui fit fouetter le visage avec ce poisson. Et comme pendant son supplice le pêcheur se louait de n'avoir pas offert à l'empereur une langouste très-grosse, qu'il avait cachée, Tibère la fit chercher et ordonna qu'on lui déchirât le visage en le frottant avec le crustacé. Il condamna à mort un soldat prétorien pour avoir volé un paon dans un verger ; et pendant une promenade, sa litière s'étant embarrassée dans des buissons, il en sortit pour terrasser le centurion chargé de reconnaître le chemin, et peu s'en fallut qu'il ne le fît expirer sous ses coups.

*
* *

Ce fut à Capri que Tibère, qui jusqu'alors s'était livré aux affaires avec une activité infatigable, s'abandonna à une oisiveté dissolue et très-malfaisante. En vérité il laissa l'Espagne et la Syrie longtemps sans lieutenants consulaires, ne completa jamais les cadres des décuries des chevaliers, ne fit aucun changement parmi les tribuns des soldats. Et, ce qui est incroyable, il laissa les Daces et les Sarmathes ravager la Mesie ; les Germains, les Gaules, et souffrit que les Parthes envahissent l'Arménie.

C'est que la politique intérieure lui prenait tout le temps.

Non seulement il conserva le caractère crédule et soupçonneux, qu'il avait à Rome, mais devint à Capri plus méfiant et cruel.

Il agit même avec une espèce de frénésie, en poursuivant amis et ennemis et en pratiquant toute sorte de cruautés, pour lesquelles les prétextes ne lui manquaient pas.

***

Il persécuta d'abord les amis de sa mère, puis ceux de ses petits-fils et de sa belle-fille, enfin ceux de Séjan et même leurs simples connaisances.

Il multiplia les tourments et les supplices, auxquels en personne il assistait ici, où l'on montre encore le lieu des exécutions : c'est celui même que Suétone connaissait et que maintenant on appelle le «Salto di Timberio».

A Rome sa perversité et la peur qu'il voulait inspirer à son tour, faisaient chaque jour des victimes: Tacite dit que « le sang y coulait sans interruption. » Les femmes même étaient enveloppées dans les supplices et périssaient volontairement ou par la main du bourreau, d'autant plus qu'on punissait jusqu'aux larmes. Et de fait, *Vitia* mère de *Tufius*, malgré son âge avancé , fut mise à mort pour avoir pleuré son fils. Plancine, accusée de différents crimes, se tua elle même. Labéon, qui

avait gouverné la Mésie, s'étant fait ouvrir les veines, fut imité par sa femme, Paxea.

On renouvela les anciens supplices, et un Espagnol très-riche, accusé d'inceste, fut précipité de la roche Tarpéienne: Tibère confisqua pour son propre profit ses mines d'or et tous ses immenses trésors.

Sa cruauté raffinée s'abreuva du supplice des rois en y ajoutant la dérision. C'est ainsi qu'il fit périr par le supplice des plébéiens Tigrane, que par des lettres très-amicales il avait attiré à Rome.

Tacite, en parlant d'un citoyen très-haut placé et qui arriva à l'âge de quatre-vingts ans, dit: «sa mort fut naturelle» et puis ajoute: « chose alors rare dans un tel rang. »



Enfin les supplices multipliés irritant sa cruauté il enveloppa, dans un mouvement de mauvaise humeur, dans le même arrêt, tous les prisonniers détenus pour la conspiration de Séjan, et les fit tous égorger: rien n'égala,

dit Tacite, l'horreur de cette accumulation de victimes de tout âge et de tout sexe.

Ce fut alors que le jurisconsulte Nerva, frappé des maux de la république, refusa obstinément toute nourriture et malgré les supplications et les consolations de Tibère, dont il était l'ami et le compagnon à Capri, se laissa mourir de faim.

⁂

Pour arriver à cette multiplication des supplices Tibère par une politique fallacieuse avait corrompu les caractères et avili les âmes.

Il fut en effet le premier qui encouragea et protégea les dénonciateurs.

Le grave historien Tacite raconte que lorsqu'au sénat on voulut leur retirer les récompenses en usage après la condamnation des accusés, ce fut Tibère qui s'y opposa : ce même écrivain ajoute que lorsque les dénonciateurs étaient effrontés et ne reculaient devant aucune considération personnelle, leur

personne devenait comme sacrée, tellement on les respectait.

L'espionnage et la trahison entre parents et amis n'étaient pas flétris dans cette triste période.

Tacite raconte qu'au sénat eut lieu alors un spectacle horrible : un fils accusant un père enchaîné et couvert de haillons; le fils si richement paré qu'il semblait vouloir insulter à la misère du père. Tibère prit le parti du fils.

Le même historien rapporte que, Titius Sabinus, chevalier romain du premier rang, fut victime de la plus honteuse trahison de la part de quatre de ses amis intimes.

L'un se chargea du rôle de dénonciateur et les trois autres de celui de témoin. Dès lors celui-là provoque des confidences de Sabinus et, pour pouvoir écouter ce qu'il dit à propos de Tibère, trois des conjurés s'introduisent dans sa maison et, en glissant comme des voleurs, vont se fourrer entre la voûte et le plafond de la chambre, d'où ils entendent tout.

Et voulez-vous savoir, Madame, à quelle classe de la societé appartenaient ces gens ?

C'étaient tous les trois des Sénateurs.

Il va sans dire que Sabinus fut condamné; car Tibère se prononça contre lui.

On le traîna au supplice, la tête enveloppée et la gorge étroitement serrée, mais partout où il passait on s'épouvantait, on fuyait, les rues, les places devenaient désertes.

Tacite dit en effet: « les parents se redou-
« taient; on ne s'abordait plus, on ne se par-
« lait plus; amis et inconnus, tout, jusqu'au
« murs, jusqu'aux voûtes muettes et inani-
« mées, inspirait une morne circonspection ».

La crainte, la terreur s'était emparée de tout le monde et on avait raison, puisque par l'extension de l'application de la torture, les moyens de conviction s'étaient multipliés, en même temps que par le rétablissement de la loi de lèse-majesté la criminalité s'était énormément élargie.

Ainsi on punissait de mort, comme criminels de lèse-majesté, ceux qui se deshabil-

laient devant une statue d'Auguste et de Tibère, ou qui, en portant une bague ou une pièce de monnaie avec leur effigie, auraient satisfait un besoin de la nature : enfin, c'était un crime, d'avoir osé blâmer une seule de leurs actions.

Les vers entraînèrent souvent la peine de mort à leurs auteurs.

Un écrivain remarquable fut poursuivi et obligé de se tuer de sa propre main, pour avoir dans un traité historique appelé Cassius le *dernier des Romains*.

Au milieu de toutes ces horreurs pratiquées publiquement et du spectacle des supplices, plusieurs victimes périssaient aussi dans l'ombre du secret, et au milieu quelque fois de la joie et des consolations de l'intimité. Car le poison, qui joue un grand rôle dans cette lugubre période, était un moyen souvent employé pour faire disparaître ceux contre lesquels un intérêt quelconque se manifestait.

La préparation des toxiques était alors arrivée à une grande perfection ; on les com-

mandait lents ou violents d'après les besoins, et je pense même que *Locuste*, que la mort de Claude a rendue celèbre, vivait déjà sous Tibère. Mais en tout cas il est bien sûr que vivait alors une autre empoisonneuse, *Martine* qui, au dire de Tacite, jouissait d'une grande renommée dans l'exercice de son exécrable profession: ce fut elle qui prépara le toxique qui tua Germanicus.

***

Voilà, Madame, un horrible tableau; voilà une tyrannie sans égale, voulant se faire craindre sans chercher à se faire aimer et se nourrissant d'avarice, rapacité, violence, meurtre.

Ne croyez pas, Madame, que ce sont des mots vagues que j'emploie.

L'avarice de Tibère est décriée par Tacite et Suétone qui la qualifient de sordide: jamais,

dit ce dernier écrivain, il ne paya ceux qui l'accompagnaient soit dans les voyages, soit dans les expéditions; il se bornait à leur donner à manger : ce que lui coûtait très-peu, car il faisait servir chez lui le lendemain les plats de la veille et pratiquait d'autres économies, qui ne sont guère tolérables parmi des gens qui, ayant des moyens, sont habitués à ne pas regarder de si près les frais de ménage.

Il fit deux seules largesses pendant toute la durée de son règne si long : l'une lorsqu'il indemnisa les propriétaires à l'occasion d'un incendie, qui détruisit plusieurs quartiers sur le mont Célius. Mais aussi il voulut que le nom en fut changé et que le mont fut appelé « Mont Auguste ».

L'autre largesse fut accordée aux villes d'Asie mineure, détruites par un tremblement de terre. Cette libéralité lui valut un temple.

Son règne ne fut signalé par aucun grand monument.

Il ne donna jamais de spectacles.

Son avarice et la soif de l'or qui le dévorait le firent devenir rapace, et cette rapacité fut souvent le motif et le but de sa cruauté, qui lui devint de la sorte une source abondante de richesses.

C'est ainsi qu'il fit mourir de frayeur et de chagrin un certain Lentulus, plusieurs fois millionnaire, après l'avoir obligé à l'instituer son seul héritier.

Pour plaire à un mari fort riche et sans enfants, Quirinus, il condamna à la mort sa femme, Lepida, accusée d'avoir voulu une fois l'empoisonner, il y avait de cela vingt ans.

Les confiscations de Tibère furent aussi nombreuses que scandaleuses ; elles embrassèrent les principaux habitants des Gaules, de l'Espagne, de la Syrie et de la Grèce, et eurent pour prétexte les calomnies les plus impudentes. Il se rendit aussi maître des riches trésors du roi Vonon qui, en se plaçant sous la protection du peuple romain, tomba victime de sa perfidie.

J'abandonne, Madame, ces sujets si répugnants et je n'y reviendrai plus, mais je réserve pour une autre lettre, qui sera la dernière, je vous le promets, le récit des crimes exécrables qui dans une autre genre souillèrent l'âme de Tibère pendant son séjour à Capri, quoique chaque jour il y signât l'arrêt de mort de quelqu'un ou assistât à un supplice.

***

Mais, je vous prie, Madame, ne désespérez pas de l'humanité; car les temps prédits par les prophètes se sont accomplis, et l'enfant pauvre, né dans la crèche de Betléem, est arrivé à l'âge mûr.

Il enseigne devant une société polythéiste l'existence d'un Dieu unique.

Au milieu de ces hommes, qui se haïssent et s'entre-gorgent, il prêche la paix et l'amour.

En face de la volubilité outrageante des maris, il réhabilite la femme, en enseignant l'indissolubilité du mariage.

Et, entouré de milliers de maîtres qui oppriment des millions d'esclaves , il proclame le dogme sublime de l'égalité humaine.

Enfin, Madame, le christianisme est arrivé, et il en était temps.

Ce fut sous le règne de Tibère que le Christ grandit, prêcha, a souffert et fut crucifié.



IX.

SOMMAIRE

Pourquoi Tibère a-t-il choisi Capri pour séjour? Opinion de Suétone et de Tacite à ce sujet. Description de l'île par Tacite. Moeurs de Tibère ; il crée une nouvelle charge, l'*intendance des plaisirs*. Tibère craint une révolution: sa lettre au Sénat. Se sentant souffrant, il part de Capri pour changer d'air et arrive jusqu'au voisinage de Rome: motif de son retour précipité. Des tempêtes le retiennent au cap Misène. Sa maladie et sa mort. Jugement de l'histoire sur Tibère.

IX.

Madame

Le choix dont Tibère a honoré l'île de Capri pour s'y établir et en faire sa résidence est expliqué par les écrivains romains.

Suétone dit qu'il aimait cette île parce qu'on n'y pouvait aborder que d'un côté, où l'accès était encore difficile: partout ailleurs, dit-il, l'île est entourée des rochers escarpés d'une immense hauteur et d'une mer profonde.

Tacite parle de Capri assez longuement et en ces termes « Cette île est séparé du Promontoire de Sorrento par un bras de mer de trois mille pas: elle n'a point de port, à peine de légers bâtiments y trouveraient-ils quelques

mouillages et personne ne pouvait y aborder qu'à la vue des gardes du prince. Cette raison, continue Tacite, influa beaucoup sur le choix de Tibère: d'ailleurs la température de l'île est douce; l'hiver, une montagne la défend des vents du nord, et l'été, l'aspect du couchant, la vue d'une mer immense et de cette côte si belle avant que l'éruption du Vésuve n'en eut changé la face, faisaient de Capri un séjour délicieux. »

En réfléchissant bien sur ce qui a été dit par ces écrivains on trouve que Tibère, suivant eux, a choisi Capri comme une forteresse, où il était à l'abri d'un coup de main.

***

Toutefois la légèreté de ses mœurs sut transformer l'île en un espèce de Paphos, où les plaisirs trouvèrent un culte de chaque jour et étaient l'objet d'une attention spéciale. Dans ce dessein il créa une nouvelle charge, l'*intendance des plaisirs*, et parmi les douze villas

par lui construites, chacune de structure et de nom différents, il en reserva une pour se repaître des sensualités les plus effrénées.

C'était au milieu de tant de cruauté, dit Tacite, qu'il se livrait dans sa retraite à des extravagances incroyables: ce fut alors, continue-t-il, qu'on inventa les mots de *Sellarii*, de *Spintriæ*, pour exprimer des réduits ignobles et la recherche de plaisirs méprisables.

Le même sujet occupe aussi Suétone qui rapporte que Tibère avait établi dans sa retraîte de Capri des appartements secrets ornés de peintures et d'images inconvenantes; qu'il y avait aussi placé les livres d'*Elephantis*, afin de réveiller son imagination affaiblie.

Les bois et les forêts de l'île étaient tous des asiles consacrés à Vénus, et dans les creux des rochers et dans les grottes la jeunesse, en costumes de Nymphes et de Sylvains, donnait des représentations tirées des sujets mythologiques.

Des appartements décorés dont parle Suétone, on peut encore voir ici les vestiges, le

peuple nommant la place qu'ils occupaient : les *Camerelle*.

Quant á la dénomination de *Spintriae* elle ne fut pas oubliée, car il y eut un empereur romain, qui en subit toute sa vie la honte, Vitellius, qui avait passé sa première jeunesse à Capri au milieu des desordres de la cour de Tibère.



Il est facile de concevoir qu'au milieu de tant d'horreurs et d'une existence si avilie l'empereur dût inspirer de la haine et qu'il fût l'objet de l'exécration générale. Aussi était-il en proie aux plus grandes agitations: plus que jamais plein de défiance et craignant à chaque moment une révolution, il tenait des vaisseaux tout prêts pour se refugier auprès de quelqu'une de ses armées, et de temps en temps du haut de son rocher escarpé de Capri il observait les signaux qu'il avait fait élever au loin, sur le continent, afin de savoir promptement tout ce qui se passait; et

lors que la conjuration de Séjan fût étouffée d'une manière si sanguinaire il prit une telle peur que pendant neuf mois il ne mit le pied hors de la villa Giove.

Son esprit devint si troublé que s'adressant au sénat il commençait ainsi une de ses lettres : « Que vous écrivais-je, pères conscrits? « Comment vous écrirais-je? Ou plutôt dans « la situation actuelle que ne vous écrirais-je- « pas? Si je le sais que les dieux et les dées- « ses me fassent périr encore plus cruellement « que je ne me sens périr tous les jours ».

Ce fût alors qu' il demanda au sénat que l'on renforcât sa garde, qu'un Consul fût placé à côté de lui pour sa sureté.

On lui accorda tout.

Et ce que lui auraient refusé les sénateurs?

Les sénateurs qui se levaient à l'envie pour approuver ou émettre les plus laches et les plus honteuses propositions et dont la conduite en les rendant méprisables à Tibère lui faisait s'écrier : O hommes nés pour la servitude!

***

Vers ce temps Tibère se sentit assez souffrant et partit de Capri pour changer d'air et, en faisant différents séjours, il s'est même approché assez de Rome, puisqu'il a passé quelque temps à Tusculum.

Ce fut alors que la mort du serpent, dont je vous ai déjà parlé, le fit rebrousser chemin et se diriger vers la Campanie. Il passa même quelques semaines à Astura.

Mais un acte du sénat le fit bientôt prendre la résolution de retourner à Capri.

En effet à propos de plusieurs personnes accusées par des dénonciateurs, il écrivit une lettre au sènat en se prononçant contre elles, mais sans avoir l'air de le faire : le sénat, cependant, en se trompant cette fois sur les intentions du prince, les remit en liberté, sans même les avoir entendues.

Tibère en frémit de rage, et considérant la décision de ce sénat jusqu'alors si servile

et complice de tous ses crimes, comme un affront, il se crut méprisé, et résolut de regagner en toute hâte Capri, nourrissant des projets de vengeance, mais n'osant rien hasarder que dans un lieu sûr.

***

Mais retenu d'abord par des tempêtes, et ensuite par la maladie, il s'arrêta au Cap Misène dans une villa, qui avait autrefois appartenu à Lucullus.

Ce fut là, que sa maladie acquit un caractère très-grave, et qu'on découvrit que sa fin approchait. Tibère cachait cependant avec un grand art ses souffrances et ne voulut jamais garder le lit. Malgré toutes ses précautions, un médecin renommé, *Chlariclès*, qui sans le soigner était à son service pour lui donner des conseils sous le rapport de sa santé, reconnaissait que chaque jour son état devenait plus alarmant.

Un jour il voulut vérifier les conditions

où se trouvait l'illustre malade. Pour le faire, Chlariclès feignit avoir besoin de quitter pour quelques moments le palais, et en sortant il vint prendre congé du prince en lui baisant la main, ce qui était alors l'usage; mais tout en le faisant, il tâta très-adroitement son pouls.

Tibère s'en aperçut et en fut mécontent; mais il dissimula encore, et ordonna de suite un festin, où il retint le médecin et où il resta à table plus longtemps que d'habitude. Malgré cela Chlariclès avertit Macron, attaché au service de Caligula, aussi présent, que les forces s'éteignaient et que le prince n'aurait pas plus de deux jours pour vivre.

L'avis du médecin ne tarda pas à être confirmé, car bientôt l'empereur, saisi d'une syncope, s'évanouit. On le plaça dans son lit, mais l'évanouissement fut si profond, et se prolongea tellement, qu'on le crut mort.

Déjà Caligula, son fils adoptif et l'héritier de l'empire, entouré des félicitations d'une cour nombreuse, se disposait à partir pour

Rome afin de prendre possession de l'empire, lorsque tout-à-coup la connaissance revint à Tibère, qui put même parler pour demander des aliments. Mais ce furent les seuls mots qu'il eut la force de prononcer ; on le vit aussi par un mouvement convulsif retirer son anneau du doigt et le tenir un moment, en étendant la main, comme s'il eût voulu le remettre à quelqu'un.

Mais il le replaça sans qu'on pût reconnaître son intention.

En présence de cet événement imprévu tous se dispersent, et chacun va prendre devant Tibère un air de convenance.

Caligula, blotti dans un coin et dans un morne silence, connaissant le caractère de son oncle, au lieu de l'empire, n'attendait plus que le supplice.

Mais Macron, qui espérait tout du nouvel empire, par une décision hardie mit fin aux inquiétudes et aux hésitations de tous, en étouffant le vieillard sous un tas de couvertures.

Ainsi finit Tibère, l'an 790 de Rome (37 de J. C.) dans la soixante-dix-huitième année de son âge, et après un règne qui a duré près de vingt-trois ans.

Je sais, Madame, qu'on a cherché dernièrement à réhabiliter la mémoire de ce prince, mais tout en respectant les écrivains éminents, qui ont pris sur leurs épaules une si lourde tâche, je pense que l'histoire a très-justement condamné Tibère à être pendu à un gibet si haut qu'on aura beaucoup de peine à le décrocher pour le placer sur un char de triomphe et en faire l'apothéose.

FIN DES LETTRES.

DÉVELOPPEMENTS

DÉVELOPPEMENTS

AUX

LETTRES SUR L'ILE DE CAPRI

(*Les chiffres marquent les pages des Lettres.*)

Pag. 16. *Castellamare offre au touriste.* Castellamare est une ville moderne, bâtie sur le ruines de l'ancienne *Stabiae*. Celle-ci fut complètement détruite, après une énergique résistance, par Sylla, lors de la guerre sociale [1].

Il paraît que la mémoire de Pline, qui périt tout près, à *Resina*, étouffé par les cendres du Vésuve lors de l'éruption de l'an. 79 de J. C., est restée vivante à Castellamare, puisque dans une source d'eau que l'on voit à droite, sur une place, quand on traverse la ville en allant de Naples à Sorrento, on lit cette inscription gravée sur le marbre: « Aquae acidulae, cujus « vim in pluribus morbis Plinius olim commenda-

[1] Plin. *Hist. natur.* lib. III, 5, rapporte. « In Campano autem agro Stabiae oppidum fuère usque ad Cn.Pompeium et L. Carbonem Consules, pridie Calendas Maji, quo die L. Sylla legatus bello sociali id deluit, quod nunc in villas abiit ».

« vit ». Ce qui veut dire, que Plne avait déjà dans les temps anciens indiqué les eaux acidulées comme efficaces contre plusieurs espèces de maladies.

Après l'ensevelissement de Stabiae par les cendres et les pierres lancées par le Vésuve, on a bâti en partie la ville de Castellamare sur ses décombres. Cependant lorsqu'on prend la route de *Nocera*, on peut encore voir sur le bord du chemin quelques vestiges des anciennes ruines, mais ailleurs on en trouve, qui sont beaucoup plus intéressantes.

Pendant le siècle passé on y a fait des fouilles assez productives, car on voit au Musée de Naples, rez-de-chaussée, à droite, les deux *Néréides* et la *Marchande d'Amours*, deux chefs-d'œuvres en fresque trouvés à l'occasion des fouilles de Stabiae.

Pag. 23. *J'ai parcouru tout le village d'Ana Capri.* On trouve à Ana Capri des ruines romaines et l'on prétend même que le terrain sur lequel est bâtie la ville est en partie artificiellement aplani: il y aurait des voûtes et des arcades, que les premiers habitants auraient construites dans le but de boucher les ravins et le petites vallées qui rendaient le sol trop accidenté pour permettre d'y asseoir des fondements. Ainsi, lorsqu'on marche à Ana Capri l'on entend quelquefois résonner le sol comme si au dessous il existait de grandes cavités.

On y vient de decouvrir, *à Tiberino*, un atelier de sculpture des pierres précieuses, de même qu'à *Palazzo Amaro* une marbrerie. Les étangs remplis de la terre dont on faisait les *vases murrhins* étaient dejà connus du temps de Romanelli cité à page 154.

Pag. 48. *Junon ad monendum dont on a fait à Capri comme à Rome Junon Moneta.* Ce rapprochement m'est venu à l'idée par la circonstance suivante. Les oies, qui crièrent la nuit que les Gaulois tentèrent escalader le Capitole, étaient nourries dans un temple de Junon, près de la citadelle. Ce temple fut depuis consacré à Junon qui *avertit*, Junon ad *monendum; Monitrix*: expression dont par contraction le peuple fit *Junon Moneta* et plus tard simplement *Moneta.* Je suis donc porté à penser qu'à Capri, Tibère ayant consacré une villa à Junon qui *avertit*, à Junon *ad monendum*; *Monitrix*: le peuple l'aurait aussi par contraction transformé en Junon Moneta, et plus tard par une élypse simplement en *Moneta.* Cette dénomination populaire s'accorde du reste avec l'opinion des érudits, qui ont placé dans le site nommé à Capri, *Moneta*, la villa de Giunone.

Au Musée de Naples, au rez-de chaussée, statues en marbre, première salle, on peut voir une statue drapée de *Junon* n. 147-78, et à coté un buste placé sur colonne ancienne. Mais la plus belle *Junon* se trouve au troisième portique dans une niche et porte le n. 100.

Pag. 49. *On a beaucoup fouillé à Capri mais sans grand profit pour l'Italie.* Nous ne connaissons, en effet, au Musée de Naples, comme provenant de Capri que: *La belle mosaïque* qui forme le pavé de la cinquième salle des vases italo-grecs à l'étage supérieur: *Quelques mosaïques* confondues avec celles de Pompei et d'Herculanum, dans les salles des vases sus-mentionnés: *Tibère à cheval* avec une femme, con-

duit par un esclave devant Priape, dans la dernière salle des bas-reliefs: *La curieuse clef des bains* de Tibère, contenant encore de l'eau dans le trou bouché par la rouille et dont on sent le bruit, lorsqu'on la secoue.

Pag. 49. *Ara cylindrique de Cybéle....* Cybèle, que les Grecs appelaient aussi la *Mére des Dieux*, était adorée à Pessinunte, ville de Phrygie, sous la forme d'une pierre tombée du ciel; petite, unie, de couleur noirâtre et devant ressembler aux aérolithes ferrugineux de nos collections minéralogiques. Pendant les terribles guerres de Chartage et l'invasion d'Annibal, on consulta à Rome les livres sacrés, et on y trouva qu'un oracle avait prophétisé que, « Lorsque un ennemi aurait apporté la guerre en Italie, il pourrait « être vaincu et chassé si Cybèle était apportée de « Pessinunte à Rome ». Le sénat envoya de suite des ambassadeurs à Attale, roi de Pergame et ami des Romains, pour lui demander la pierre sacrée: le roi lui-même la leur remit dans les mains. Plusieurs incidents marquèrent le retour de l'ambassade et le transport de la pierre: ainsi en chemin on consulta l'oracle de Delphes, qui augura tout bien de l'entreprise, sous condition que l'homme le plus honnête de Rome recût la déesse à son arrivée. Ainsi lorsque l'ambassade fut arrivée à Terracina, elle informa le sénat de la recommandation de l' oracle et celui-ci designa à cette fin Scipion Nasica [1], parent de Scipion l'Africain qui défit plus tard Annibal à Zama.

[1] Plin. *Hist. nat.* VII, 34.

Scipion Nasica obéit et partit pour Ostie; reçut la déesse de la main des prêtres Phrygiens, qui l'accompagnaient et la remit aux matrones romaines qui, ici comme souvent dans l'histoire romaine, jouent un rôle important. Mais le navire s'embourba dans les bas-fonds du Tibre, au pied de l'Aventin. On ne savait pas comment faire, et la peur d'avoir provoqué la colère de la déesse s'emparait de toutes les âmes. On consulta sur ce sujet les aruspices, qui répondirent que seulement des mains chastes pourraient et devraient faire mouvoir le navire. Claudia, une vestale, se présente et, l'ayant touché à peine, le navire se mit en marche [1]. Ce prodige ou miracle païen qui fit alors une grande sensation, s'est perpétué jusqu'à nous par un bas-relief que l'on voit au musée du Capitole à Rome. On déposa la déesse au temple de la Victoire, et on s'empressa de bâtir sur le Palatin le temple de la « Mère des Dieux », dont le culte voluptueux a duré jusqu'à la chute du paganisme.

L'ara cylindrique trouvée à la villa Cybèle à Capri soutenait la déesse sous la forme de la pierre apportée de la Phrygie, dont elle aurait pu être une copie, ou bien sa statue.

En realité Cybèle ayant été personnifiée est représentée sous la forme d'une femme majestueuse, assise sur un trône, mais alors il s'agit de la Cybèle des Grecs, dont Phydias a enrichi l'art en la représentant par une splendide statue, dont de très-belles copies sont arrivées jusqu'à nous.

[1] Plin. *Hist. nat.* VII, 35. Suet. *Tib.* 2.

Cybèle fut la première divinité qui de l'Orient vint établir son culte à Rome. Plus tard elle fut suivie: de la déesse de la fécondité, à qui était consacrée la vache et que l' on représentait quelquefois sous la forme d' une Diane avec une infinité de mamelles semées par tout le corps, l'Isis égyptienne: de Sérapis, dieu de la médecine, aussi égyptien, dont le culte remplaça celui d'Esculape: du dieu persan Mithras, dont nous nous sommes longuement occupés: du dieu du soleil, Elagabale, dont M. Aurèle Antonin, fils putatif de Caracalla et de Julie Semia, connu sous le nom de Heliogabale, était pontife à Emèse en Syrie, lorsqu'il y fut proclamé empereur par les légions; ce dieu était représenté, comme Cybèle, par une pierre, mais ronde à la base et terminant en forme de cône, assez grosse et noire, que cet empereur à son entrée à Rome porta avec une grande solennité et beaucoup de pompe.

Après ces divinités, dont le culte était en général souillé par des pratiques plus ou moins impures, une religion véritable, qui s'était fait jour aussi en Orient, conquit l'empire romain et, en faisant écrouler l'édifice toujours vacillant et le système vicieux du monde païen, fit asseoir la société sur les bases d'une morale admirable, féconde pour la dignité de l'homme et le bien-être matériel des peuples.

Au Musée de Naples, rez-de-chaussée, on peut voir:

Héliogabale, buste n. 213-137 « Salle des Empereurs ».

Cybèle, statue n. 71-66, tête n. 145-99, troisième salle à droite.

Esculape ; statue colossale n. 123-94, troisième salle à droite.

Isis, statues en marbre gris n. 496 et n. 462-492 troisième salle à droite.

Serapis et Isis, statues, salle egyptienne n. 416 et 68.

Mithras, bas-relief, salle des bas-reliefs, contre le mur.

A Pompei on voit un petit, mais très-joli temple *d'Isis*; *à* Pouzzoli des belles ruines d'un splendide temple *de Sérapis.*

Pag. 76. ***C'est un des agrements de Capri que le bon poisson.*** Parmi les poissons qu'on pêche à Capri nous allons nommer à peine ceux qui sont estimés pour la table, en indiquant le poids maximum qu'ils peuvent atteindre d'après quelques exemplaires qu'on a souvent pris. Le *Tonno* (Thinnus) 120 kil., le *Pesce-Spada* (Gladius) 120 kil., la *Sbriglia* (Mullus) 130 kil., la *Cernia* (Cernua) à écailles comme tous ceux sous-nommés, 50 kil., la *Leterata* (Antherina) 30 kil., la *Lecciola* ou *Leccia* (Amia) 30 kil., il *Dentici* (Dentex), le *Pra-Dentici* (Phragus) 8 kil., la *Palamita* ou *Palamide* (Limosa) 5 kil., le *Scorfano* (Scorpius) ou *Cardinale* à cause de la couleur rouge de ses écailles, 5 kil.

Ce dernier poisson, la *Triglia* (Mullus) 1 kil. et le *Merluzzo* (Asellus) 4 kil. sont très-estimés, surtout la Triglia qui est quelque chose de délicieux même pour le palais du gourmet le plus difficile ou le plus blasé.

Il y a encore une foule de petits poissons, tous à écailles, très-bons que nous allons nommer: la *Sa-*

riga (Sargus) 1|2 kil., le *Çefalo* (Mugilis) 1|2 kil., la *Brina* (Umbra) 5 kil., le *Capone* ou *Torcata* (Cuculus) 6 kil.,la *Sarpa* (Salpa) 3|4 kil.,la *Lacerta* (Scomber) 3|4 kil., le *Savero* (Saurus) 3|4 kil., *la Luce* (Sudius) 3 kil., l'*Occiata* (Melanurus) 3|4 kil., le *Macarello* ou *Maquerete* (Scombrus) 2 kil., le *Pesce di S. Pietro* (Faber) 3 kil.

La *Voupa* (Boca) la *Aiata* (Hiatula) la *Menella* (Moena) l'*Aguia* (Acus) la *Trascina* (Draco Marinus) le *Corvo* (Coracinus) et quelques autres sont des poissons excellents pour le ménage.

Il y a plusieurs espèces de *Sepia*, mais le *Calamaio* (Lolligo) 3 kil. est le plus tendre et pour cela il est assez estimé. Il *Pulpo* (Polypus) 12 kil., est assez abondant; la *Morena* (Muræna) arrive à avoir 1,m50 de longueur et à peser 12 kil. Le *Rongo* (Conger) arrive à 2 mètres et au poids de 15 kil.

Il y a trois espèces de Languste: la *Langusta*, 1|2 kil., l'*Elefante* (Astacus marinus) et la *Scigala* (Silarius latus) atteint chacune facilement le poids de 2 kil. Il y a beaucoup de crevettes et d'une trés-bonne qualité.

Nous avons employé la nomenclature latine del'«Aquatilium animalium historia, auctore HIPPOLYTO SALVIANO». Toutes les informations nous les avons puisées sur place soit directement soit en interrogeant les pêcheurs, et les habitants qui pouvaient nous fournir de données exactes.

Pag. 90. *Énarie*. Plusieurs noms ont été donnés à Ischya. *Énarie*, parce que ce fut une station navale de la flotte d'Énée: *Inarime* c'est le nom que lui

donne Homère: les grecs l'appelèrent *Pithecusas*. Pline [1] qui rapporte cela la nomme ailleurs [2] déjà *Iscia*. D'après lui la formation de Ischya et de *Procida* aurait été volcanique. Voici comment il s' exprime à cet égard [3]. « Dans une époque reculée il est arrivé que près de la côte d'Italie, et parmi les îles Eoliennes, dans le golfe de Toscane, un'île toute enflammée, en produisant un bouillonnement terrible, a surgi soudainement de la mer: on raconte qu'alors une masse de poissons, morts par la secousse et par la chaleur, flotta sur la surface de la mer, mais qui tous ceux qui en mangèrent périrent sur le coup. Ce fut de la sorte que fut formée Pithecusas (Ischya) dans le golfe de la Campanie. » — « Plus tard, continue Pline, le mont Epomeum, qu'on y remarquait, s'étant transformé dans un volcan, s'est mis en éruption et par la masse des matières rejetées s'est abaissé au niveau de la plaine. Ensuite le sol s'est de nouveau élevé, et plusieurs montagnes parurent, dont quelques-unes, en se détachant, formèrent l'île de Procida, qui est ainsi nommée parce qu'elle procéde [4] de Parthenusas (Ischya).

L'île de Saint Vincent, l'une des îles de l'archipel du Cap Vert, que nous avons eu l' occasion de visiter, donne en partie une idée du phénomène décrit par Pline; le sol y a encore l'apparence d'avoir

[1] Plin. *hist. nat.* III, 6.
[2] Plin. *ibid.* 7.
[3] Plin. *hist. nat.* II, 88.
[4] Plin. *hist. nat.* III, 6 . . . Prochyta quia *profusa* ab Ænaria erat.

subi l'action d'une température excessivement élevée, la couleur de brique fort cuite démontrant suffisamment l'action prolongée d'un feu violent; pas un arbre, pas un brin de verdure, pas une source.

Quant à Capri sa formation est toute différente; c'est un tas de roches calcaires, formées par des détritus et excrétions de certains mollusques sous-marins [1].

Pag. 92. THRASYLLE. Nous avons eu l'occasion de mentionner quelquefois Thrasylle qui était un astrologue que Tibère connut à Rhodes et que depuis lors ne le quitta plus [2]. Il avait étudié son art chez les Chaldéens [3], chez lesquels, comme on le sait, est née la science de l'astronomie, les astres et les étoiles leur servant de direction lorsque dans leur existence nómade ils étaient obligés de changer de séjour, et d'amener vers une autre région leurs innombrables troupeaux. DIODORE DE SICILE [4] l'affirme lorsqu'il dit: «Les Chaldéens de Babylone sont le premier peuple qui se soit occupé d'astronomie »; puis, en parlant d'une comète, il ajoute: « Quelques physiciens attribuent la naissance de ce météore aux causes naturelles, en expliquant que ces phénomènes se produisent nécessairement à époque déterminée. Les Caldéens de Babylone se sont accordés dans ces prédictions avec une exactitude parfaite. Les Caldéens ne s'étonnent pas lorsqu'un tel phénomène survient, ils s'étonnent

[1] ROMANELLI, *Isola di Capri*, pag. 114.
[2] TAC. *Ann.* VI, 21.
[3] TAC. *Ann.* VI, 20.
[4] DIOD. SIC. XV, 50.

plutôt quand il ne se produit pas selon les périodes qui lui sont propres, périodes qui s'accomplissent en vertu des mouvements éternels des astres et de direction invariable ».

Ce fut donc chez ce peuple que Thrasylle acquit la science de l'astrologie, que dans notre temps on a nommé astronomie, en reservant sa dénomination primitive à l'art de lire l'avenir dans les astres.

Thrasylle n'était donc pas un charlatan, et nous devons d'autant plus le croire que Tibère qui avait infiniment d'esprit, et de l'esprit très-cultivé, l'a toujours tenu en grand compte.

Auguste, qui croyait aussi à l'astrologie [1], le plaçait à sa table et le traitait avec familiarité.

Du reste toutes les prédictions de Thrasylle se réalisèrent. Ainsi lorsque étant à Rhodes il fut intèrrogé par Tibère, il lui prophétisa l'empire, et très-habilement lui dévoila [2] l'avenir. Lors de l'autorisation pour son retour de Rhodes, qu'il désirait beaucoup, Thrasylle lui certifia qu'un vaisseau qu'on apercevait sur la côte, lui apportait [3] la nouvelle heureuse. Enfin ses prédictions étaient si respectées par ceux qui le fréquentaient qu'à cause d'une Caligula construisit son pont célébre entre Pozzoles et Baia: Thrasylle ayant dit un jour que Caligula ne serait pas autant empereur, comme il ne traversait pas sur la voie Appienne [4], en voiture, la mer entre Pozzoles et Baia.

[1] Suet. *Aug.* 94, 98.
[2] Tac. *Ann.* VI, 21.
[3] Suet. *Tib.* 14.
[4] Suet. *Calig.* 19.

En honneur de Thrasylle il faut dire, qu'il ne fit jamais un mauvais usage de son art, car Suétone rapporte qu'il fit différer l'exécution de plusieurs projets de Tibère, qui aurait encore immolé plusieurs victimes et fini avec tous ses neveux et même avec son petit-fils Tibère, le fils de Drusus, si Thrasylle ne l'eût pas retenu [1], en lui assurant exprès qu'il aurait encore une très-longue vie.

Thrasylle avait été professeur d'astrologie de Tibère depuis son séjour à Rhodes [2], où à cause de cette science deux fois il faillit [3] de perdre la vie, sacrifié par ce prince.

Tibère profita beaucoup des ses leçons et devint si instruit et si fort dans l'astrologie qu'il fit quelques prophéties [4]. Celà mit peut-être à la mode cet art, car les astrologues étaient nombreux lors de son départ définitif de Rome, puisque Tacite [5] dit: « Les astrologues prétendirent que la position des astres au moment de son départ annonçait que Tibère ne reviendrait plus à Rome et qu'il mourait bientôt; ce qui causa la perte de plusieurs, qui supposant sa fin prochaine publièrent leur conjecture: on prédit bien en effet avec certitude que Tibère ne reviendrait plus à Rome, mais on se trompa sur le reste, puisque ce prince, qui vint souvent même sous les murs de Rome sans jamais y entrer, atteignit une

[1] Suet. *Tib.* 62, 54.
[2] Tac. *Ann.* VI, 20.
[3] Tac. *Ann.* VI, 21, Suet. *Tib.* 14.
[4] Tac. *Ann.* VI, 20, 46.
[5] Tac. *Ann.* IV, 58.

extrême vieillesse ». Suetone [1] rapporte que Tibère indigné de leur audace, les bannit, mais qu'après il leur pardonna (par esprit de corps on doit le penser) sous promesse qu'ils abandonneraient leur art, dont les prédictions presque se réalisant à Spelunca [2] agrandirent le crédit.

En outre Tibère craignait les astrologues, parce que l'étant aussi, il avait découvert par les astres quel serait son sort; de sorte qu'il savait longtemps auparavant à quelle infamie et à quelles horreurs [3] il était destinée.

Pour moi, dit Tacite [4] « Ces faits me font douter si les évènements de cette vie sont asservis à une fatalité immuable, ou s'ils roulent au grè du hazard ».

« Au reste, la plus part des hommes ne rénonceront point à l'idée que — l'avenir de chaque mortel ne soit fixé dès le premier moment de sa naissance,— et que si les prédictions sont démenties par les faits, ce ne soit la faute des imposteurs, à cause des quels l'on n'a plus de confiance dans cet art, dont la certitude s'est démontrée par des faits et dans les temps anciens et dans le nôtre; en effet, le fils de ce même Thrasylle prédit l'empire à Néron ».

Les Arabes, qui apprirent des Caldéens l'astrologie transportèrent cette science en Espagne [5], d'où elle se repandit en Europe, où elle n'a pas dès longtemps

[1] SUET. *Tib.* 86.
[2] TAC. *Ann.* IV, 59; voyez la not. sur *Séjan*.
[3] SUET. *Tib.* 67.
[4] TAC. *Ann.* VI, 22.
[5] Ils occupèrent ensuite (l'an 827) la Sicile, et quelque temps après (l'an 840) la côte Napolitaine et Amalphitaine. En Sicile et dans la partie méridionale de la pé-

été oubliée; car pendant la « guerre de trente ans » on a vu encore le général Wallenstein se faire toujours accompagner de *Séni*, celèbre astrologue, qui lui fit des prédictions très-exactes et qui lui prophétisa même sa mort avec toutes les circonstances, qui l'entourèrent.

Pag. 93. *Masgaba devait être... un architecte.* STRABON, le célèbre géographe, né l'an 50 avant Jesus Christ et mort dans les dèrnieres années du régne de Tibère, n'a pas parlé de celui-ci parce que probablement il avait écrit sa notice sur Capri avant

ninsule italienne, de même qu'en Espagne, les Sarrassins portèrent assez haut l'étude de l'architecture, ce dont, outre ce qu'on trouve en Sicile, les ruines de Ravello près Amalphi sont un témoignage. Quelques historiens leur attribuent la fondation de la cèlèbre école de médecine de Salerno; en effet, ayant étudié les auteurs grecs, les Sarrasins sont devenus très-instruits dans la médecine, dans la dialectique, dans les mathématiques, surtout dans l'arithmétique, qu'ils ont developpé au point d'en créer l'algèbre. Ce sont eux aussi, qui ont inventé les chiffres que nous employons maintenant dans la comptabilité, où jusqu'alors on employait les caractères romains, ce qui était un grand embarras. En Italie, de même qu'en Espagne, les Sarrassins ont laissé l'empreinte de leur langage, en enrichissant le vocabulaire d'un infinité des mots de leur langue. Ils ont eu aussi une influence assez grande sur la poésie populaire italienne, en y introduisant la rime, qui l'a rendue si harmonieuse. Mais ils furent surtout sectaires fanatiques de l'astrologie, qu'ils cultivèrent avec grand entrain à l'avantage de l'astronomie, qui en profita et s'en enrichit. Voyez MURATORI, *dissert.* 26, 33, 46 48. ADINOLFI, *Storia della Cava*, p. 114 et suiv. Du reste, à *Otranto* le peuple parle encore le *Sarrassin.*

que Tibère s'y fût installé. Mais il dit positivement *qu'Auguste fit bâtir à Capri*, et qu'ayant échangé Ischya contre cette île il la fit entrer dans son domaine privé. Strabon ajoute encore qu'autrefois il y avait à Capri deux villes, mais que de son temps il n'y avait qu'une [1]. PLINE qui fleurit longtemps après Tibère, tout en s'occupant de Capri, fait mention de cet empereur, il dit [2]:

« A la distance de huit mille pas de Sorrento, se trouve l'île de Capri, fameuse par la citadelle de l'empereur Tibère, et dont le perimètre est de quatre-vingt-mille pas ».

Pag. 95. *Livie, femme de Tibère Néron, avait été cédée par celui-ci.* Nous aurons ailleurs l'occasion d'ajouter quelques renseignements sur Livie; quant à Tibère Néron, voilà ce que nous trouvons à dire. Il était descendant de la *gens Claudia* (famille des Claudes) qui parmi ses surnoms adopta celui de Néron, qui en langue sabine signifiait: *brave et vaillant.*

[1] Capreæ antiquitus duo habebant oppida, post modò unicum. Nam cùm Neapolitani Capreas quoque occupassent, belloque amisissent Pithecusas (Ischya): has iis Augustus Cæsar reddidit, Capreas privatim a se condidit *ædificiisque instruxit*. STRAB. *Géograph.* V.

[2] Mox à Surrento octo millibus passuum distantes, Tiberii principis *arce* nobilis Capreæ, circuitu quadraginta millia passuum. PLIN. *hist. nat.* III, 6. D'après PERSINO *Noz. Did. Rom.* il faut prendre 1.m 475 pour chaque pas. La collection de marbres du Dr. CERIO démontre la magnificence des bâtisses des deux empereurs. Ce jeune savant a aussi une collection d'outils et armes *de l'âge de pierre* trouvés dans l'île, où il continue ses recherches.

Un des membres de cette famille défit Asdrubal, lors qu'il venait d'Espagne rejoindre son frère Annibal. Un autre *Claude* ayant tué dans un combat singulier un général ennemi nommé Drausus, prit pour lui et ses descendants le surnom de *Drusus*. Ce fut aussi une *Claudia*, qui retira des sables du Tibre, où il avait échoué, le navire qui portait la pierre sacrée [1] de Cybèle. Tibère Néron commanda avec beaucoup d'éclat la flotte romaine pendant la guerre d'Alexandrie. Il exerça aussi le pontificat et la préture. Compromis dans le meurtre de César, il se cacha et émigra. Mais après l'amnistie générale accordée par Auguste, il revint à Rome où il mourut quelque temps après lui avoir cèdé Livie, sa femme, quoique enceinte de Drusus, et lui ayant déjà donné Tibère [2].

En effet il *la céda*, (*Uxoremque Liviam... petenti Augusto concessit*) [3] moyennant le procédé qu'Auguste imagina à cette fin. Le mari se supposa père de la femme et se désista de ses droits sur elle, qui ainsi émancipée sortit de la puissance maritale, et devint libre. Par cette scandaleuse et inouie fiction juridique, fut rompu le mariage de Livie avec Tibère Néron, qui se prêta à une si indigne manœuvre. Plus tard Caligula employa le même expédient lorsqu'il épousa Lollia, femme de Memmius [4].

Au Musée de Naples on peut voir une statue en bronze de *Tibère Néron;* œuvre très-estimé. Elle porte

[1] Suet. *Tib.* 1, 2, Plin. *hist. nat.* VII, 35.
[2] Suet. *Tib.* 1, 2, 4.
[3] Suet. *Tib.* 4.
[4] Suet. *Cal.* 25.

ses vêtements de pontife. La statue se trouve dans la troisième salle des grands bronzes, près de la fenêtre, à droite.

Pag. 95. *Car sa mère Livie.* Livie, que Suétone et Cornelius Nepos et d'autres écrivains appellent quelquefois *Drusilla*, de *Drusus* surnom de son premier mari, appartenait à la plus illustre noblesse, et par les Claudes dont elle était issue et par l'adoption des Livius et des Jules. Sa vertu a toujours été proclamée et sa réputation maintenue, quoiqu'elle se permît une facilité de manières inconnue aux femmes des premiers temps de Rome. Auguste l'enleva à son mari, Claude Néron, quoique enceinte de Drusus et ayant déja mis au monde Tibère; Tacite dit, qu'on n'a jamais su, si elle était d'intelligence avec son ravisseur [1]. Livie avait un bon caractère et aima toujours Auguste et son fils Tibère, qu'elle aida beaucoup à arriver à l'empire, Auguste étant fort enclin pour Germanicus. Elle avait appris d'Auguste toute son adresse et de Tibère un peu de sa dissimulation outrée [2]. Tacite prétend, qu'après avoir insidieusement ruiné la fortune de ses beaux-fils, Livie se parait en public d'une hypocrite commisération pour leurs malheurs [3]. Cependant cet écrivain reconnaît que son influence a beaucoup contribué à mettre un frein aux crimes de Tibère, dont la cruauté après sa mort ne connut plus de bornes [4]. Après la mort

[1] Tac. *Ann.* V, 1.
[2] Tac. *Ann.* V, 1.
[3] Tac. *Ann.* IV, 71.
[4] Tac. *Ann.* V, 3.

d'Auguste elle fut choisie pour être la prêtresse du temple qu'on lui érigea. Livie atteignit une extrême vieillesse (*ætate extrema* [1]). *Dion Cassius* la fait mourir à l'âge de quatre-vingt-six ans [2], ce qui se combine assez bien avec la naissance de Tibère. Pline [3] rapporte « Livia Augusta LXXXII annos vita *Pucino vino* retulit acceptos, non alio usa ». Ce qui veut dire que Livie vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, grâce au *vin de Pucino*, dont elle fit un usage exclusif.

Il paraît que ce vin était quelque chose d'extraordinaire, car au *lib.* III, 18, Pline avait déjà dit « Amnis Timalvus, castellum *nobile vino Pucinum* ». C'est-à-dire que près de la rivière *Timalvo* existe un château où pousse le fameux vin de Pucinum. Le comentateur du texte de Pline, dans la magnifique édition de Turin, fait observer, qu'il s'agit du château maintenant nommé *Castel Duino*, qui est situé non loin des bords du *Timavo*, rivière qui se décharge entre Trieste et l'embouchure de l'Isonzo. Quant au vin et à sa qualité, nous pensons qu'il n'en connaissait goutte, car il n'en dit pas un mot.

Au Musée de Naples se trouve une magnifique statue de *Livie*, au rez-de-chaussée, premier portique à droite, n. 574-538. Il y a aussi une *Livie* en vêtements de prêtresse d'Auguste, statue n. 77-506.

Pag. 96. *Et Auguste adopta alors Agrippa.* Le ca-

[1] Tac. *Ann.* V, 1.
[2] Dion. LVIII.
[3] Plin. *hist. nat.* XIV, 8.

ractère bas et féroce d'Agrippa détermina Auguste à le réjeter de la famille et à le reléguer à Sorrento; mais voyant que loin de s'adoucir, il dévenait chaque jour plus intraitable, il le transféra à l'île de Plasnasie, maintenant Pianosa, au sud de l'île d'Elbe, et par un sénatus-consulte il obtint qu'on le confinât à perpétuité dans cet endroit. Agrippa faisait souvent ostentation de sa force musculaire et comme il était un grand pêcheur, il se mit dans la tête qu'il était Neptune, le dieu de la mer. En outre, à ce qu'il paraît, il était dévenu la proie de la rancune de Livie qu'il maltraitait et appelait *marâtre*; il accusait aussi Auguste de retenir la succession de son père [1]. Il fut dans le lieu de son exil tué par un vaillant centurion, par ordre de Tibère, avant que la mort d'Auguste fût connue; mais, quoique surpris et sans armes, il disputa longtemps sa vie, car il était doué d'une force prodigieuse [2].

En apprenant la mort d'Auguste, Clemens, un des esclaves d'Agrippa, avait imaginé de l'enlever de ruse ou de force, et de le conduire et le présenter aux armées en Gérmanie. Mais ce projet n'ayant pas pu être exécuté à cause du meurtre d'Agrippa, Clemens se fit donner pour celui-ci, et en parcourant les villes, où il se faisait voir le soir quoique sa ressemblance avec Agrippa fut frappante, il arriva à faire croire même à Rome que les dieux avaient sauvé Agrippa.

Ces faits prirent une telle gravité que Tibère s'en

[1] Suet. *Aug.* 65. Tac. *Ann.* I, 3.
[2] Tac. *Ann.* I, 3, 6.

inquiéta et, employant la ruse, il fit prendre l'imposteur par deux soldats, qui lui se présentèrent comme des adhérens. Mené devant Tibère qui lui demanda comment il était dévenu Agrippa; Clemens lui répondit. « Comme toi César ».

On ne put le contraindre à déclarer ses complices, et Tibère, craignant la publicité du supplice, le fit mourir dans l'intérieur du palais, d'où à la nuit on emporta secrètement le corps. Quoique on désignât des chevaliers et des sénateurs comme complices, Tibère laissa oublier ce fait sans en faire acune recherche [1].

Pag. 96. *M. Agrippa dont elle eut etc.* Auguste maria d'abord Julie à Marcellus, fils de sa sœur Octavie; après la mort de Marcellus avenue à l'age de vingt ans, il la maria avec Marcus Agrippa. Mais comme celui-ci était marié avec une sœur de Marcellus, et en avait déja des enfants, Auguste eut à demander à sa sœur Octavie la faveur de lui céder son gendre [2]. Agrippa était d'obscure naissance, mais était un brave guerrier et le compagnon d'Auguste dans ses exploits militaires et dans deux consulats successifs, ce qui lui fit le prendre en amitié [3].

En réalité il l'estimait beaucoup, car lorsqu'Agrippa, encore très-jeune, épousa sa première femme, une fille de Pomponius Atticus, et eut d'elle sa première fille, Agrippine; à peine celle-ci avait-elle at-

[1] TAC. *Ann.* II, 40.
[2] SUET. *Aug.* 63.
[3] TAC. *Ann.* I, 3.

teint la première année de son âge qu'Auguste en fit la fiancée de Tibère, son beau-fils, qui plus tard l'épousa [1].

Agrippa éleva à Rome un grand nombre de beaux monuments, encouragé par Auguste,comme d'autres principaux citoyens, à embellir la ville [2]. Un des plus remarquables, le Pantheon, qui est arrivé jusqu'à nous assez bien conservé, fut par lui dédié à cet empereur.

Pag. 96. *Drusus mourut encore jeune.* C'est l'enfant dont Livie était enceinte lors de son mariage avec Auguste et qu'elle mit au monde trois mois après. Drusus épousa Antonia la jeune, fille de M. Antoine et Octavie; elle lui donna plusieurs enfants, dont seulement trois lui survécurent: Germanicus, Livie et Claude, qui plus tard fut empereur [3]. Le peuple adorait Drusus, persuadé par sa gentillesse qu'il eût retabli la liberté s'il fût parvenu à l'empire. En réalité son affabilité faisait contraste avec l'accueil arrogant et les paroles mistérieuses de Tibère [4]. A ces abords agréables, il réunissait beaucoup de capacité, dont il donna les plus grands témoignages pendant la guerre de Rèthie et celle de Germanie, où il exerça le commandement. Il fut le premier des généraux romains, qui naviga sur l'océan septentrional. Ce fut encore lui qui creusa un canal en Germanie, long

[1] Corn. Nep. *Attic.* XIX. Suet. *Tib.* 7.
[2] Suet. *Aug.* 29.
[3] Suet. *Claud.* 1.
[4] Tac. *Ann.* I, 33.

de huit mille pas. Dans la poursuite de l'ennemi, il ne s'arrêta qu'à l'apparition d'une femme gigantesque, qui sous la forme d'un fantôme lui défendit d'avancer plus loin. Il exerça la questure, la préture et le consulat; il obtint par ses exploits militaires l'ovation et les ornements du triomphe; le sénat lui accorda aussi le titre de *Germanicus*, pour lui et ses descendants [1]. L'arc triomphal que le sénat vota en honneur de Drusus [2], figure encore parmi les ruines de Rome.

Le canal qu'il creusa en Germanie existe encore, il relie le village de Isseloort à la ville de Doësborg, en Hollande.

Au Musée de Naples on peut voir la statue de Drusus sous le n. 204: celle d'Antonia la jeune sous le n. 208; celle de Claude sous le n. 233-153.

Pag. 96. *Sa première femme Scribonia.* Cependant il ne faut pas omettre qu'Auguste avait déjà été fiancé à la fille de Servilius Isauricus, compagnon de César dans un consulat. Mais les besoins de la politique lui firent la répudier pour épouser Claudia, belle-fille de Marc-Antoine et fille de Fulvie qui, ayant pris le parti de celui-ci dans ses querelles avec Auguste, poussa ce dernier à répudier sa fille, quoique vierge; le mariage ayant été ce qu'on appelle en notre droit canonique: *ratum sed non consumatum.* Ce fut après cette petite bourrasque qu'Auguste se maria avec Scribonia, de la noble famille des Scri-

[1] Suet. *Claud.* 1.
[2] Suet. *Claud.* 1.

boniens [1]. Elle était déjà deux fois veuve, et avait eu des enfants du second mari. Après en avoir eu Julie, unique rejeton de sa lignée car Livie après l'avoir épousé devint stérile, Auguste la répudia à cause de ses mœurs: *morum perversitatem ejus* [2].

Pag. 96. *Octavie nièce de César*, était une dame d'une grande beauté et d'une grande pureté de mœurs. Jules César, son oncle, eut l'idée de la faire épouser par Pompée, mais ce projet n'ayant pas abouti, elle épousa Claudius Marcellus [3], dont elle eut: deux filles nommées MARCELLA (une desquelles se maria avec Agrippa, et après en avoir été répudiée [4], avec Jules Antoine, fils de M. Antoine), et un fils, MARCELLUS qui, marié extrêmement jeune avec Julie, fille d'Auguste, est mort à vingt ans. Il fut très-aimé et très-regretté des siens et du peuple romain [5]. Virgile le célébra dans le VI Chant de son Énéide [6].

[1] SUET. *Aug.* 62. TAC. *Ann.* II, 27.
[2] SUET. *Aug.* 72, 73.
[3] SUET. *Cæs.* 27.
[4] SUET. *Aug.* 63.
[5] TAC. *Ann.* II, 41.
[6] Atque hic Æneas, unâ namque ire videbat
Egregium formâ juvenem et fulgentibus armis;
Sed frons læta parum et dejecto lumina vultu:
Quis, pater, ille virum qui sic comitatur euntem?

. . . .

Heu miserande puer!, si quâ fata aspera rumpas,
Tu, *Marcellus* eris: manibus date lilia plenis :

. . . .

Auguste aimait à réciter ces vers, qui sont d'une gran-

Après la mort de C. Marcellus, Auguste pour fortifier son alliance avec Marc Antoine la fit épouser par celui-ci. Ce mariage, étant considéré comme un moyen de concilier les deux chefs, était si désiré par tous les partis que, la loi défendant qu'avant dix mois écoulés la veuve pût contracter de nouvelles noces, par un arrêt du Sénat, rendu expressement pour le mariage d'Octavie [1], ce delai fut dispensé.

Antoine qu'elle chercha toujours à diriger dans le bon chemin, mais que sa passion pour Cléopatre entraîna à l'abîme, lui causa les plus grands regrets, car Octavie l'aimait avec une tendresse si grande que malgré ses écarts avec Cléopatre elle tenait à Rome sa maison de façon à faire croire à tous ses esclaves, à ses connaissances et à elle-même que l'absence d'Antoine était passagère et qu'en peu de jours il devait retourner.

Octavie eut de Marc Antoine deux filles : ANTONIA *l'ainée et* ANTONIA *la jeune*. La première fut femme de Domitius Enobarbus, dont elle eut deux filles : Lépida et Domitia, et un fils, Cn. Domitius, dont la vie souillée de meurtres, d'adultères et d'incestes fut abominable, et digne du père de Néron [2].

Ce fut Tibère en personne, qui à Capri fiança Cn. Domitius à Agrippine, fille de Germanicus, et leur

de beauté d'après l'avis des gens compétents; Octavie le priait quelquefois de le faire et alors, dit un écrivain de ce temps, les larmes et les sanglots des deux frères en interrompaient souvent la lecture.

[1] PLUTARC. *in Anton.*

[2] SUET. *Ner.* 5.

ordonna de célébrer les noces à Rome [1]. Lepida périt par des motifs de femme, dit Tacite (*muliebribus causis*), sous la haine d'Agrippine, mère de Néron, qui avait du penchant pour la tante [2]; quant à Domitia, l'on sait à peine que son mari Crispus périt empoisonné par ordre de cet empereur.

Antonia *la jeune* épousa Drusus, frère de Tibère, dont elle eut plusieurs enfants; mais seulement Germanicus, Claude et Livie survécurent à leur père [3].

Livie lors de sa condamnation à mort par la faim, lui fut remise pour subir chez elle ce supplice, qu'elle lui infligea avec la plus grande impassibilité [4].

Antonia la jeune, malgré les partis très-avantageux qui s'offrirent, resta toujours dans le veuvage, et put conserver une grande sévérité de conduite quoique, étant douée d'une grande beauté, elle vécût dans la société de Rome, où alors il règnait une immense corruption.

Pline, qui donne quelquefois des renseignements très-drôles, rapporte qu'elle s'amusa à aprivoiser un poisson et qu'elle l'aima avec tant de tendresse qu'elle lui mit des boucles d'oreilles: il dit aussi qu'on remarquait une singularité chez elle: celle de n'avoir jamais craché [5]. Suétone [6] rapporte qu'elle nommait son fils Claude « Une ombre d'homme, un

[1] Tac. *Ann.* IV, 75.
[2] Tac. *Ann.* XII, 64.
[3] Suet. *Claud.* 1. Tacit. IV, 75.
[4] Dion. *Lib.* 57.
[5] Plin. *Hist. nat.* IX, 55, *Murænæ inaures addidit.* VII 19. *Antonia numquam expuisse.*
[6] Suet. *Claud.* 3.

avorton » et que lorsqu'elle voulait parler d'un imbécille elle disait: « Il est plus bête que mon fils Claude ».

Elle avait à Rome un grand entourage, Tibère ayant conservé pour elle une grande estime; car à la chasteté d'Agrippine elle réunissait une grande douceur et beaucoup de prudence.

Cette estime augmenta de beaucoup, après qu'elle l'avertit de la conspiration de Séjan en envoyant à Çapri, dans le plus grand secret, son fidèle esclave Palante avec une lettre où tous les détails de la conspiration étaient décrits. Tibère fit de suite arrêter Séjan par Macron, le juger par le sénat, et l'étrangler [1].

Antonia la jeune mourut des chagrins que lui causa Caligula, son petit-fils, après son avènement à l'empire; on dit même qu'il l'empoisonna [2].

Octavie et Auguste s'aimèrent avec une tendresse qui ne se démentit pas, quoique à sa mort Auguste eut déjà atteint cinquantequatre ans [3].

Elle reçut les plus grands honneurs funéraires, et même pendant sa vie Auguste lui avait dédié, ainsi qu'à son fils, quelques monuments, parmi lesquels

[1] ...quo tempore illustris opera fuit *Antoniæ*, per quam occursum Sejani maliciæ, quam primum enim intellexit, traditisque litteris servo Palanti, servorum suorum fidissimo, *misit eum Capreas* ad Tiberium, quibus ille cognitis, Sejanum occidit et socios consilii; Antoniæque jam ante habitæ in precio, majorem etiam in posterum fidem habuit per omnia. Josephus,*Antiquitat*.XVIII,8. Brot. *sup.* au. V. lib. de Tacite.

[2] Suet. *Calig.* 23, 29.

[3] Suet. *Aug.* 61.

on remarque le portique d'Octavie et le theâtre de Marcellus, dont on voit encore les ruines à Rome [1].

Pag. 96. *César*. Jules César était d'une race très-antique [2], qui se perd dans la nuit des temps; en vérité, parmi les familles transportées d'Alba, la capitale du Latium, les *Julii* sont déjà nommés. Denys d'Halicarnasse parle d'une *Julius* Proculus, contemporain de Romulus. César s'était fiancé dès l'enfance à Cosutia, d'une famille non patricienne, mais fort riche. Il la répudia pour épouser Cornélie, qui lui donna bientôt une fille, Julie. Cornélie était fille de Cinna, personnage politique, et qui avait été quatre fois consul. Il est avéré que Sylla voulut marier sa fille à César en le poussant à répudier Cornélie, mais il ne l'obtint pas, et à cause de cet échec il prit César en haine, et chercha à s'en venger sous des prétextes politiques, au point de l'obliger à se cacher et à prendre la fuite, sa vie étant en danger. A la fin Sylla lui fit grâce, cédant aux instances de ses protecteurs; mais ce fut alors qu'il prononça ce mot devenu célèbre: « Il y a en César plusieurs Marius » [3].

César, après la mort de Cornélie, epousa Pompéia, fille de Q. Pompéus, mais il s'en sépara à cause d'un scandale qui fit grand bruit à Rome. En vérité, à l'occasion d'une fête religieuse, en honneur de la « Bonne Déesse », célébrée dans sa maison, et où seulement des femmes étaient admises, on découvrit,

[1] Suet. *Aug.* 29.
[2] Suet. *Cæs.* 6.
[3] Suet. *Cæs.* 1.

au beau milieu d'une cérémonie prescrite par le rite, qu'un homme, déguisé en joueuse de lyre, se trouvait parmi les célébrantes. Cela produit un tel effroi et une telle épouvante parmi les dévotes qu'un grand tapage en résulta, et le fait acquit une telle publicité que le plus grand ridicule tomba sur César.

D'autant plus que le profanateur du sanctuaire féminin était Clodius, que toute Rome connaissait comme l'amant préféré de Pompeia, et qui, à la recherche d'émotions, s'était glissé au milieu des plus belles femmes de la société de ce temps.

Mais la chose n'en resta pas là: on cria à l'adultère et au sacrilége, et Clodius par ordre du sénat dut être mandé par les consuls devant les comices [1].

Aurélie, mère de César et Julie, sa sœur, y furent entendues comme témoins, mais César refusa de parler en déclarant qu'il n'en savait rien; et lorsqu'on lui demanda, pourquoi tout de suite après la fête il avait répudié sa femme, il répondit: « C'est parcequ'il faut que la femme de César ne soit pas même atteinte d'un soupçon » [2].

Caton, qui guettait toujurs les scandales, saisit encore cette occasion pour prêcher morale; l'orateur Hortensius en profita pour faire de belles péroraisons; Cicéron intervint aussi, mais comme témoin, et fit une telle déposition contre Clodius que celui-ci devint depuis ce jour son mortel ennemi. Mais les juges étaient achetés et le Forum tumultueux, grace aux

[1] Suet. *Cæs.* 6.
[2] Suet. *Cæs.* 74.

partisans du prévenu, de sorte que Clodius fut acquitté [1].

César épousa alors Calpurnie, fille de L. Pison, et maria sa fille avec Pompée, qui la vit bientôt mourir [2].

Ce fut vers ce temps que, pour conserver l'amitié de Pompée, César lui offrit Octavie, fille de Atia et nièce de Julie, sa sœur [3], mais cet arrangement n'ayant pas abouti, il maria Octavie avec Marcellus.

César avait [4] la taille haute, le teint blanc, le corps bien fait, le visage plein, les yeux noirs et vifs, le tempérament robuste. Dans les derniers temps de sa vie, il fut sujet aux syncopes subites et à des terreurs pendant le sommeil: il eut même deux attaques d'épilepsie.

Scrupuleux pour la toilette, il se faisait couper les cheveux et raser avec grand soin ; mais il ne pouvait se consoler d'être chauve, d'autant plus que ses ennemis s'en moquaient, de sorte qu'il avait une immense peine à ramener sur son front le peu de cheveux qui lui restaient. C'est pour cela que, entre autres priviléges, le peuple lui ayant accordé celui de porter une couronne de laurier, il en fut si content qu'il la [5] mit sans cesse.

C'est depuis lors, il nous semble, que la couronne de laurier a été considéré chez les Romains comme l'enseigne de la suprême puissance, quoique très-dif-

[1] Cic. ad *Att.* I, 14, 16.
[2] Suet. *Cæs.* 21, 26.
[3] Suet. *Cæs.* 27.
[4] Suet. *Cæs.* 45.
[5] Suet. *Cæs.* 45.

férente du diadème et de la couronne des rois: c'est de là que probablement Auguste la prit et qu'elle s'est maintenue comme un attribut des empereurs.

César fut un homme très-extraordinaire, plus que cela, un grand génie dont la capacité embrassait toute la sphère des connaissances humaines. Il était doué d'une si grande mémoire et avait la faculté de l'attention tellement developpée qu'il pouvait au même temps écrire, lire, dicter et écouter: aussi pouvait-il dicter jusqu'à sept secrétaires sans jamais encourir dans une seule faute [1].

César fut un grand capitaine, un grand orateur et un grand écrivain; mais voulant devenir roi, et changer la forme du gouvernement de la République, il lui manqua l'adresse de son neveu Auguste, et il se conduisit avec une telle indiscrétion et un tel orgueil qu' il dut périr à la cinquante-sixième année de son âge [2] sous les poignards des républicains [3].

Au Musée de Naples, rez-de-chaussée, premier portique, on peut voir:

Jules César, statue n. 249-163.

Jules César, buste colossal n. 215-162 (œuvre estimé).

Pag. 98. *Honneur nouveau.... et qui n'avait pas été accordé à personne.* En vérité, pour obtenir le « Triomphe » il fallait avoir été général en chef et avoir exercé le commandement à l'occasion de l'ex-

[1] Plin. *Hist. nat.* VII, 25.
[2] Suet. *Cæs.* 88.
[3] Suet. *Cæs.* 82.

ploit militaire, qui aurait mérité le triomphe; il fallait encore que l'exploit fût d'une grande importance. C'est par cette dernière raison que Claude, quoique empereur, n'obtint d'abord que les ornements du triomphe [1].

Le général, au retour de l'expédition victorieuse, dévait attendre hors de Rome, au champ de Mars, que le sénat lui eût accordé le triomphe et faire son entrée après. C'était probablement dans le but d'éviter une pression sur la délibération du sénat.

Les exploits moins importants, ou obtenus par des généraux, qui n'exerçaient pas de commandement, ètaient recompensés par « l'Ovation ».

Dans le triomphe le général, en partant du champ de Mars, passait sous la *Porta Triumphalis*, se dirigeait vers le Capitole et y sacrifiait dans le temple de Jupiter un taureau.

Pour y arriver, il traversait le *Velabrum* où, dans son triomphe des Gaules César fut renversé de son char, l'essieu s'en étant cassé [2]; ensuite il parcourait toute la longueur du *Circus Maximus*, et en prenant à droite, il se dirigeait vers le Forum, d'où il montait au Capitole.

Dans l'ovation il suivait le même chemin jusqu'à l'extrémité du Circus Maximus, mais au lieu de se diriger vers le Capitole il le laissait à gauche et, en prenant la *via Appia*, il allait jusqu'au *Monte Albano*, maintenant *Monte Cavo*, et y sacrifiait une *brebis*, en latin *Ovis*, etymologie du mot *Ovation.*

[1] Suet. *Claud.* 17.
[2] Suet. *Cæs.* 37.

Or, Auguste par la nouvelle constitution était *princeps* du sénat et *imperator* de l'armée et son commandant en chef, de sorte que Tibère était son subordonné. Dès lors celui-ci ne pouvait aspirer au triomphe. Cette honneur dévait échoir à l'empereur comme le pratiquèrent ses successeurs.

Mais Auguste, éludant la loi, conféra à Tibère les honneurs du triomphe, ce qui était une question de mot mais qui frappa tout le monde et fut considéré comme une innovation. Cependant cela rentrait dans sa politique, car pendant son règne il accorda le triomphe à plus de trente généraux, et les ornements du triomphe à un plus grand nombre encore [1].

En allant à Monte Cavo, au sommet duquel une église a remplacé le temple de Jupiter, on parcourt encore maintenant une partie de la route des Ovations qui est assez bien conservée.

La *Porta Triumphalis* ne devait pas être extrémement large, car Pompée lors de son triomphe d'Afrique y fut obligé de faire dételer les éléphants qui trainaient son char et qui furent les premiers qu'on vit à Rome [2].

Après qu'Auguste agrandit l'enceinte de la ville, le champs de Mars y fut compris; dès lors les triomphateurs attendirent ailleurs la déliberation du sénat, et firent leur entrée par la *Via Triumphalis*, située entre le Vatican et le mausolée d'Adrien [3].

[1] Suet. *Aug.* 38.
[2] Plin. *hist. nat.* VIII, 2.
[3] Voyez la carte « Roma urbs » de Kliepert.

Pag. 98. *En effet il avait épousé Agrippine.* Cette Agrippine, qu'il ne faut pas confondre avec la femme de Germanicus, ni avec la mère de Néron, et que Tacite insiste à nommer Vispsania, à cause du surnom de son père, M. Agrippa Vispsanius, était fille de celui-ci et d'une fille de T. Pomponius Atticus, et nièce de cet autre Atticus à qui Cicéron a adressé des lettres qui sont arrivées jusqu'à nous [1].

Auguste, pour distinguer son favori Agrippa, fiança Tibère à sa fille, quand elle avait à peine une année, *vix anniculam* [2], dit Cornelius Nepos. Mais Pomponius étant un simple chevalier, et non un patricien, le peuple à Rome, lorsque Tibère épousa Agrippine, et en eut Drusus, ébloui par la noblesse de race, en faisait moins de cas que de Germanicus et sa famille, dans les veines desquels il voyait bouillonner le sang illustre des Césars [3].

Malgré cela, Tibère ne répudia Agrippine que pour obéir à un ordre d'Auguste et à contre-cœur. Il l'aimait beaucoup, et lorsqu'il l'eut répudiée, l'ayant rencontrée un jour en société, il la regarda avec une telle expression (*contentis et tumentibus oculis*), qu'on prit garde dans la suite qu'elle ne parût plus devant lui [4].

Après avoir été répudiée par Tibère, Agrippine épousa [5] Marcus Gallus qui, à cause de cela, devint

[1] CORN NEP. *Attic.* 12, SUET. *Tib.* 7.
[2] CORN. NEP. *Attic.* 19.
[3] TAC. *Ann.* II, 43.
[4] SUET. *Tib.* 7.
[5] TAC. *Ann.* I, 12.

tellement odieux au prince que plus tard il le fit poursuivre. Gallus en effet, sous différents prétextes, fut mis en prison et traîna dans le cachot pendant trois ans, jusqu'à ce qu'un jour on le trouva mort. On sait qu'il périt par la faim, mais on ignore si sa mort fut volontaire [1].

Agrippine, dit Tacite, fut des enfants d'Agrippa le seul, qui échappa à une mort violente; car l'un, Agrippa, périt avec certitude par le fer, et le reste, à ce qu'on croit, par la faim ou par le poison [2].

Pag. 102. *Il se créa l'habitude... ne jamais manger que sur le gazon.* Tibère était doué d'une si grande resistance à la fatigue que, lorsqu'il s'est rendu près de son frère Drusus gravement malade en Germanie, il est arrivé à faire en voiture, quoiqu'en encassant trois et en marchant jour et nuit, jusqu'a deux cent mille pas romains, qui à 1.m 475 font 295 kilomètres en vingt-quatre heures, ce que fut considéré comme tres-extraordinaire chez les anciens [3]. Après la mort de son frère il fit transporter son corps à Rome et pendant tout le chemin il marcha toujours devant le convoi, à pied et la tête découverte [4]. A soixante-dix-huit ans, car ce fut dans les dernières semaines de sa vie, dans l'Amphitéâtre d'Astura, où il assistait à un combat de bêtes, il a encore assailli un san-

[1] Tac. *Ann.* VI, 23.
[2] Tac. *Ann.* III, 19.
[3] Plin. *Hist. Nat.* VII, 20.
[4] Suet. *Tib.* 7.

glier de plusieurs coups de javelot qu'il lança de sa place sur l'arène [1].

Pag. 108. *Séjan était fils d'un simple chevalier.* Le crédit de Séjan près Tibère augmenta beaucoup après un accident arrivé à cet empereur et à toute sa suite. Il se trouvait à *Spelunca*, maintenant *Sperlonga*, village situé entre Itri et Gaeta, et dînait dans une des grottes sauvages ou plutôt cavernes, qu'on y voit encore. Tout à coup des pierres se détachant de la voûte écrasent plusieurs esclaves. Devant cette catastrophe tout le monde, saisi de peur, se sauve en prenant la fuite. Mais Séjan reste et se précipite vers le prince, qu'il couvre de son corps, en soutenant de ses épaules et de ses mains les blocs qui se détachent. Les soldats, qui courent au secours, les trouvent encore dans cette effrayante position. Tibère fut extrêmement touché de ce dévoûment et de cette preuve de fidélité, ce qui grandit la faveur et l'audace de Séjan [2]. Cependant, ayant élevé trop haut son ambition, il voulut épouser Livie, de la famille des Césars, veuve de Drusus (le fils de Tibère), laquelle nourrissait pour lui une véritable passion; mais Tibère, par une lettre longue et très-dissimulée, lui en refusa la permission [3].

Dès lors il devint conspirateur, mais Antonia la jeune [4], ayant averti Tibère, celui-ci le fit arrêter par

[1] SUET. *Tib.* 72.
[2] TAC. *Ann.* IV. 59.
[3] TAC. *Ann.* IV, 39, 40.
[4] Voyez la Note sur « OCTAVIE ».

Macron, et l'exécuter de même qu'à son fils. Apicata, qu'il avait répudiée, voyant le corps de son enfant jeté aux genomies revela dans tous ses détails le complot de Séjan et de Livie pour l'empoisonnement [1] de Drusus.

Pag. III. *Julie.... qui... avait été condamnée à l'exil par Auguste.* Auguste, plus sensible au deshonneur qu'au scandale fit lire devant le sénat un mémoire contenant les motifs, qui l'avaient poussé à exiler sa fille. Suétone rapporte qu'il aurait été même question de la tuer [2].

Tacite [3] de son coté raconte qu'Auguste condamna à la mort ou à l'exil tous les amants de sa fille Julie et aussi ceux de Julie sa petite-fille. Il lui interdit dans l'exil l'usage du vin et toutes les recherches d'une vie délicate. Il ne souffrit pas qu'aucun homme, libre ou esclave, lui rendît visite sans sa permission et sans qu'il sût son âge, sa taille, sa couleur. Il l'exila d'abord dans l'île Pandatarie, maintenant *Ventotene*, dans le golfe de Gaéta, où elle resta cinq ans. Après ce temps il la transféra à Reggio, sur le détroit de Messine, et adoucit son sort. Cependant malgré les instances du peuple, jamais on obtint qu'il la rappellât [4].

Elle laissa une fille, Julie, qu'épousa Lucius Pau-

[1] Tac. *Ann.* IV, 3, 7, 8, 11. Brot. *Sup.* au lib. V. *des Ann.* de Tacite: voyez la Note sur Drusus, fils de Tibère.
[2] Suet. *Aug.* 65.
[3] Tac. III, 25.
[4] Suet. *Aug.* 70.

lus, fils d'un censeur, mais elle se conduisit si mal qu'Auguste l'exila dans l'île de *Trimère* (Tremiti) près de la côte de l'Apulie. Ayant pendant son exil donné le jour à un enfant, Auguste défendit qu'on le réconnût et qu'on l'élevât [1].

Elle vécut vingt ans dans ce rigoureux exil et elle y est morte, ne subsistant que des libéralités de Livie [2].

Pag. 113. *Après la mort d'Auguste . . . .* Auguste était fils de C. Octavius, personnage extrêmement riche, jouissant d'une haute considération et descendant de la noble famille Octavia. C. Octavius, mort subitement, laissa de sa première femme *Ancharia* une fille, Octavie, et d'*Atia* [3], la fille de Atius Balbus et de Julie sœur de César, sa seconde femme, une autre Octavie et Octave.

Atia, après la mort de C. Octavius, épousa Marcus Philippus [4], qui devint ainsi beau-père d'*Auguste*: nom que beaucoup plus tard fut donné à Octave par le sénat, son oncle [5] lui ayant laissé par testament celui de *César*.

Mais César non seulement lui donna son nom, mais aussi l'institua [6] son héritier. Cette circonstance eut sans doute une grande influence sur la carrière

[1] Suet *Aug*. 64, 66.
[2] Tac. *Ann*. IV, 72, III, 24.
[3] Suet. *Aug*. 4.
[4] Suet. *Aug*. 8.
[5] Suet. *Aug*. 4. *Cœs*. 83
[6] Suet. *Cœs*. 83.

d'Auguste, qui, ayant perdu son père à l'âge de quatre ans [1], arriva à une très-haute fortune. Cependant on doit penser que son avenir fut préparé par Atia, sa mère, qui, dit Tacite: « Présida à son éducation, comme Cornélie la mère des Gracques, et Aurélie la mère de César, avaient fait avec leurs enfants, qui devinrent les premiers [2] hommes de leur siècle. » Auguste fit son entrée dans la vie publique [3] sous les auspices de César, qu'il suivit en Espagne pour combattre les fils de Cn. Pompéus. Il se trouvait à Appolonie lorsqu'il apprit la mort de son oncle, qui l'institua héritier. Il eut le grand courage, les poignards qui avaient percé César n'étant pas encore remis dans les fourreaux, de se présenter à Rome pour en recueillir la succession [4]. Il y trouva la guerre civile allumée par les divergences entre le sénat, qui favorisait les assassins de César et le consul, Marc Antoine, qui s'efforçait de les accabler par la force des armes.

Pendant ce temps, Marc Antoine fut déclaré ennemi de la patrie par le sénat, et Auguste qui avait alors à peine dix-huit ans, ayant pour son compte levé des vétérans, fut en qualité de propréteur avec Hirtus et Pansa, consuls, envoyé contre Antoine [5]. Mais les deux consuls périrent dans la bataille où fut déconfi Antoine [6].

[1] Suet. *Aug.* 8.
[2] Tac. *De Orat.* 28.
[3] Suet. *Aug.* 8.
[4] Suet. *Aug.* 8.
[5] Suet. *Aug.* 11.
[6] Suet. *Aug.* 11, 12.

Dans cette circonstance toute l'armée resta sous le commandement d'un seul chef, Auguste, qui s'empressa d'accepter un arrangement [1], que lui proposa Marc Antoine de concert avec Lépide, ancien maître de cavalerie sous César. Auguste marcha alors sur Rome, sous prétexte de venger la mort de César, et se fit, à vingt ans, donner de force le consulat [2]. Cependant Brutus et Cassius, meurtriers de César, levèrent les armes en Orient, vers où Auguste et Marc Antoine marchèrent, en confiant l'Italie à Lépide. Mais ils perdirent la bataille de Philippes, en Macédoine, où cependant Cassius, le chef du parti de la noblesse périt; Brutus [3], dans une seconde rencontre, eut le même sort.

Ce fut alors que les deux généraux se partagèrent la république: Auguste prit l'Espagne, les Gaules et l'Italie; Antoine eut l'Asie, le Pont et l'Orient [4]. Lépide, qui avait resté en Italie, ne fut pas compris dans le partage, mais, voulant recalcitrer et prendre le premier rang dans l'état, il fut, malgré ses vingt légions, battu par Auguste, qui, le voyant prosterné à ses pieds, lui accorda la vie, se contentant de l'exiler [5] à perpétuité dans les îles Circeies.

Cependant, l'arrangement fait par les deux généraux fut bientôt troublé par Marc Antoine, qui, répudiant sa femme Octavie, sœur d'Auguste, épousa

[1] Suet. *Aug.* 12.
[2] Suet. *Aug.* 25.
[3] Suet. *Aug.* 13.
[4] Suet. *Aug.* 13.
[5] Suet. *Aug.* 14.

Cléopâtre qui, voulant à toute force s'asseoir sur un trône à Rome, le poussa à la guerre civile.

Mais, vaincu par Auguste dans la bataille d'Actium, il se tua de son glaive, en même temps que Cléopâtre [1] se faisait piquer par un aspic. Césarion [2], qu'elle se vantait d'avoir eu de César fut arrêté dans sa fuite et livré au supplice.

Douze ans après son premier consulat, Auguste revint à Rome où, à la suite de l'abaissement de Lépide et de la mort d'Antoine, il se trouva être le seul chef du parti qui avait soutenu César, et qui constituait une grande majorité, car la défaite de Brutus et de Cassius avait anéanti le [3] parti républicain.

Auguste renonça alors au titre de triumvir et, se contentant de la dignité de consul, il y joignit la *puissance tribunitienne* qu'il se fit donner [4] à perpétuité par le sénat. Cette nouvelle dignité que Tibère [5] consolida (*jus tribunitium*), en apparence démocratique (*ad tuendam plebem*) l'élevant au grade de prince du sénat (*princeps*), car il y avait le droit de voter le premier, absorba tous les pouvoirs, et le rendit maître et souverain [6] de la république.

Ce fut lui qui l'imagina, mais tous l'acceptèrent, car le parti républicain étant dérouté, les nobles trou-

[1] Suet. *Aug.* 17.
[2] Suet. *Aug.* 17. *Cæs.* 52.
[3] Tac. *Ann.* I, 2.
[4] Tac. *Ann.* I 2. Suet. *Aug.* 27.
[5] Tac. *Ann.* III, 60.
[6] Tac. *Ann.* I, 1, III, 56.

vèrent plus avantageux d'accepter un changement, qui leur promettait des richesses et des honneurs que de s'exposer aux dangers et aux périls d'une résistance inutile. En effet, Auguste par ses largesses avait gagné les soldats [1] et, par ses distributions de blé, le peuple.

La politique lui conseilla à faire occuper les principales fonctions de l'état par ses créatures ou ses parents, de là — l'édilité curule et le sacerdoce accordés à son neveu Marcellus, quoique enfant, — la puissance tribunitienne et deux consulats successifs accordés à Agrippa, son gendre — Lucius et Caïus, ses petits-fils, encore enfants, élevés à la dignité de princes de la jeunesse, — Tibère son beau-fils associé à la puissance tribunitienne — son beau-fils Drusus, et son petit-fils Germanicus honorés de commandements importants — enfin tout un sistème d'adoptions [2], dont visiblement le but était de fonder une monarchie héréditaire. Cependant il refusa, en fléchissant le genou, en abaissant la tête et en se decouvrant la poitirine [3], le titre de dictateur qui lui fut offert par le peuple, de même qu'il ne voulut jamais prendre celui de roi [4]; son intelligence éclairée lui faisant reconnaître que tous les deux étaient devenus odieux au peuple, l'un à la suite de l'expulsion des Tarquins et l'autre après les proscriptions de Sylla.

Malgré cela le « principat » qu'il fonda, traversa

[1] Tac. *Ann.* I, 9.
[2] Tac. *Ann.* I, 1, 2, 3, 4.
[3] Suet. *Aug.* 52.
[4] Tac. *Ann.* III. 56.

des siècles car, l'ayant exercé durant plus d'un demi-siècle, il eut le temps d'enraciner la nouvelle institution en la soutenant par un despotisme tempéré que Tibère, marchant vers le même but, remplaça, durant un règne aussi très-long, par une tyrannie ensanglantée.

Mais les pompeuses langes du principat ayant bientôt étouffé la liberté, Rome se précipita vers une décadence, qui offre le spectacle de tous les vices et de tous les crimes, sans jamais avoir laissé percer une lumière de la vertu et de la grandeur de la glorieuse période des temps anciens.

Auguste gouverna la République pendant cinquante-six ans [1] dont douze ans avec Antoine et Lépide, et quarante-quatre ans seul.

Il fut inexorable [2] pendant qu'il fit la guerre, et qu'il eut des adversaires, mais il devint bon et humain [3] lorsque la cruauté ne lui fut plus utile. Aussi laissa-t-il l'empire dans l'état le plus florissant à sa mort, survenue (l'an 14 de J. C.) à l'âge de soixante-seize ans, et qui eut lieu, d'après Tacite, Suétone et beaucoup d'autres écrivains, à *Nola* (entre Caserta et Sarno) et, d'après Eutrope et Eusèbe, à Atella (*Aversa*, entre Naples et Caserta). On doit cependant croire, que ce fut à Nola qu'il mourut; parceque [4] ce fut là, qu'il tomba malade et s'alita, et

[1] TAC. *de Orat.* 17.
[2] SUET. *Aug.* 13, 15, 17, 27.
[3] SUET. *Aug.* 51 jusqu'à 57.
[4] TAC. *Ann.* I, 5, SUET. *Aug.* 98.

où, après sa mort, on lui érigea un temple, que Tibère [1] consacra en personne.

Auguste put voir le petit-fils de sa petite-fille quoique à la derniere année de sa vie [2]. Il eut la chance de mourir tranquillement dans son lit et dans la même chambre où son père finit ses jours [3], entouré de quelques amis et en récitant des vers; au moment d'expirer il embrassa Livie et prononça ces mots [4]: « Adieu, Livie, souvients-toi de notre union, adieu. »

Au Musée de Naples: rez-de-chaussée, premier portique, on peut voir:

Auguste, jeune, (tête) n. 24-331, (statue) n. 258-169.

» statue en image de dieu, portant, comme Jupiter, la foudre à la main, salle des « Grands bronzes. »

Pag. 113. *Agrippine leur mère.* Elle était fille de Julie et d'Agrippa. Elle eut neuf enfants de son mariage avec Germanicus, mais à sa mort il lui en restait six [5]. Ceux-ci étaient: Drusus et Néron, qui furent condamnés à mourir de faim: Caligula qui, après avoir arrivé à l'empire, fut assassiné par un centurion: Agrippine, mère de Néron qui l'assassina: Julie et Drusilla que Tibère fiança à Capri avec Vimitius et Cassius, simples chevaliers, et dont il

[1] Tac. *Ann.* IV, 57, 67.

[2] Plin. *Hist. nat.* VII, 13. *Silanus* qui d'après la loi pour êtreproconsul devait avoir 43 ans. Voyez Tac. *Ann.* XIII, 1. III, 4. et confrontez les dates.

[3] Suet. *Aug.* 100.

[4] Suet. *Aug.* 99.

[5] Tac. *Ann.* II, 71. Suet. *Calig.* 7.

fit célébrer les noces à Rome [1]. Sa fierté était fort grande et son orgueil sous les coups de la fortune si exagéré que, au moment de sa mort, Germanicus à haute voix entre autres choses lui répéta qu'il fallait plier son caractère et se défendre d'une affectation de pouvoir qui blessait les plus puissants [2]. Tibère après la mort de Germanicus l'exila dans l'île de Pandataria (Ventotene) vis-à vis du Cap Circello. Ce fut là qu'elle subit la mort par la faim : après sa mort, avenue l'an 33 de J. C., Tibère accabla injustement sa mémoire de toutes les infamies [3].

Au Musée de Naples, à gauche du vestibule, premier portique, on voit deux bustes d'*Agrippine* sous les n. 256-389 et 634-395.

La statue d'*Agrippine* assise, œuvre très-estimé, se trouve au milieu du troisième portique n. 124.

Pag. 113. *Germanicus, son neveu et son fils adoptif.* *Germanicus* était fils d'Antonia la jeune et de Drusus, frère de Tibère, et par conséquent neveu de Tibère et petit-fils de Livie. Il épousa Agrippine, fille de Julie et petite-fille d'Auguste, dont il eut neuf enfants [4]. Germanicus fut empoisonné par ordre de Pison, dont le procès fut très-dramatique, mais n'arriva pas à la fin, car l'attitude de Tibère pendant les débats était si hostile, que l'accusé, selon Tacite, se coupa la gorge avec son épée [5].

[1] Tac. *Ann.* VI, 15.
[2] Tac. *Ann.* II, 72.
[3] Suet. *Tib.* 53.
[4] Tac. *Ann.* I, 33.
[5] Tac. *Ann.* III, 15.

Ce même écrivain dit : « Je me souviens d'avoir « entendu dire à des vieillards, qu'on avait souvent « vu dans les mains de Pison des papiers qu'il ne pu- « blia point, mais qui, au dire de ses amis, conte- « naient des lettres de Tibère et ses instructions contre « Germanicus; que le dessein de Pison était de les « montrer au sénat, et d'en accuser le prince, si Séjan « ne l'eût assuré avec de vaines promesses [1]. Né l'an 15 avant J. C. Germanicus est mort l'an 19 après.

Pag. 116. *Cependant la mort de Drusus.* Drusus, fils de Tibère et de sa première femme, Agrippine, servit avec assez d'éclat en Illyrie, où son père deux fois [2] l'envoya.

Il avait déjà été honoré d'un triomphe et de deux consulats, lorsque le sénat sous proposition de Tibère lui accorda la puissance tribunitienne [3].

Il parait n'avoir pas eu un bon caractère, car lorsque en son nom et en celui de Germanicus il donna à Rome des combats de gladiateurs, son immense joie à la vue du sang, qui coulait à grands flots, fut remarquée et quoique, dit Tacite, ce fût un sang vil, le peuple s'en alarma; son père [4] même en fut si frappé qu'il lui en fit des reproches. Ensuite il se permettait des emportements qui n'allaient pas du tout avec sa position. C'est ainsi que dans une querelle de moment avec Séjan il leva [5] la main sur lui

[1] Tac. *Ann.* III, 16.
[2] Tac. *Ann.* II, 44, III, 7.
[3] Tac. *Ann.* III, 56, 57.
[4] Tac. *Ann.* I, 76.
[5] Tac. *Ann.* IV, 3.

qui, en voulant se défendre, reçut un soufflet. Depuis lors Séjan chercha à se venger, et commença par se faire l'amant de sa femme, Livie. Il l'entraîna d'abord dans l'adultère, ensuite l'amena a vouloir l'épouser, à usurper l'empire et à assassiner son mari. Pour mieux la persuader de sa passion Séjan répudia [1] sa femme Apicata, dont il avait déja trois enfants.

Drusus périt en effet victime de ce complot, où trempa aussi un médecin, Eudemus, qui à cause de cela subit plus tard la torture. Ce fut pendant un festin où se trouvait aussi Tibère que l'eunuque Ligdus présenta à Drusus dans la coupe un poison, que Séjan [2] choisit, lent et insensible dans son action, de manière à imiter les progrès d'une maladie naturelle. La mort de Drusus consolida la domination de Séjan si fatale [3] à la république, Tibère n'ayant découvert qu'elle provenait d'un crime que huit ans plus tard. En vérité Drusus fut empoisonné l'an 23 de Jesus Christ, étant consuls Pollion et Vetus, et la découverte et la punition de la conjuration de Séjan, qui donnèrent lieu aux révélations d'Apicata, arrivèrent l'an 31, pendant le 5.e consulat de Tibère et du même Séjan.

Tibère sévit avec une vigueur extrême et fut inexorable envers tous les inculpés sans exception de Livie, qu'il condamna à mourir de faim. Drusus laissa: deux jumeaux [4] dont un mourut quelque temps après

[1] Tac. *loc. cit.*
[2] Tac. *Ann.* IV, 8.
[3] Tac. *Ann.* IV, 7.
[4] Tac. *Ann.* IV, 15. Suet. *Calig.* 23.

lui, et l'autre fut tué à l'improviste par ordre de Caligula et Julie qui épousa Néron, fils des Germanicus.

Les funérailles de Drusus furent splendides, la pompe des images les distingua d'une manière spéciale, les portraits d'Énée, tige des Jules, ceux des rois d'Alba, de Romulus, fondateur de Rome, d'Altus Claude, et d'autres Claudes et des nobles Sabins y parurent dans un appareil imposant [1]. Cela fit comprendre au peuple que ce n'était plus par sa voix ou par son consentement que les princes tenaient la suprême puissance, mais qu'ils retiraient leur force et leur autorité des traditions de l'histoire et de la gloire de leurs ancêtres.

Au Musée de Naples on peut voir la statue de *Drusus, fils de Tibère*; elle se trouve au rez-de-chaussée et porte le n. 202.

Pag. 120. *Il Salto di Tiberio*. D'après le récit de Suétone l'instruction du procès de l'empoisonnement de Drusus par sa femme Livie et par Séjan aurait eu lieu simultanément à Rome et à Capri où, à proportion que les accusés étaient condamnés, on les précipitait du haut du rocher [2].

De nos jours il y a eu des accidents funestes au « Salto di Tiberio ». Nous avons entendu qu'on y a bâti le parapet, qui maintenant sert d'appui lorsqu'on veut regarder le précipice, après qu'un individu s'est suicidé en s'y élançant. Près du « Salto »

[1] Tac. *Ann.* IV. 9. Sur sa fille Julie, III, 29, XIII, 32, 43.

[2] Suet. *Tib.* 62.

un autre accident aussi triste et aussi regrettable est arrivé, il y a à peine quatre ans. Un jeune suédois, poëte remarquable, M. Montgommery-Cederhjelm d'une des plus nobles familles de son pays, s'y était rendu avec une grande société; tout le monde était très-content, très-gai, et le malheureux jeune homme, par une imprudence fatale, s'étant dirigé en courant vers le précipice, s'est assis sur le bord. En regardant l'abîme il fut à l'instant saisi d'un vertige, et roula dans l'espace.

Une scène indescriptible d'horreur et d'épouvante s'en suivit; les dames se trouvèrent mal et s'évanouirent; on courut à droite et à gauche, en poussant des cris de désespoir, on s'adressa au jeune homme, on l'appella par de hauts cris: mais inutilement; pas une réponse, pas même un gémissement.

C'était vers la fin de la soirée et la nuit allait bientôt arriver.

On alla cependant chercher au village des pêcheurs et des matelots, mais il était trop tard: on partit donc, le désespoir au cœur. Le lendemain, à l'aube, on recommença les recherches et on aperçut le cadavre du malheureux jeune homme retenu par des buissons pas loin de la mer, et après une peine inouie on l'a retiré, mais horriblement maltraité, en quelque sorte broyé.

Le jeune suédois repose au cimetière protestant de Naples, où on l'a transporté et enseveli.

Pag. 122. *Il fut le premier qui encouragea et protégea les denonciateurs.* La délation fut un arbre qui, planté et arrosé par Tibère, acquit sous son règne

des proportions gigantesques, une grande vigueur et une telle vitalité, qu'il se perpétua et fleurit encore sous les empereurs suivants. Écoutons Tacite: « Peu « de temps après, Granius Marcellus, gouverneur de « Bithynie, fut accusé de crime de lèse-majesté par « son questeur, Cristinus Cepio. Cet homme créa « une profession que, depuis, le malheur des temps « et l'impudence de ce siècle n'ont rendu que trop « commune. Né pauvre, obscur, ennemi du repos, « il s'éleva en servant à la cruauté de Tibère, d'a- « bord par des mémoires secrets, bientôt par des dé- « lations publiques, inquiétant les plus illustres ci- « toyens, bravant l'éxécration de tous, pour capter « la faveur d'un seul; il laissa après lui une foule « d'imitateurs qui d'indigents devinrent riches, de « méprisés, redoutables [1].

Pag. 124. *L'extension de l'application de la torture.* Ce fut en effet sous le règne de Tibère et par son initiation que fut étendu l'emploi de la torture, comme élément de procédure criminelle. Il s'agissait d'une extravagante accusation portée contre Libon, à qui on faisait un crime d'avoir demandé à quelqu'un s'il aurait un jour assez d'argent pour couvrir la voie Appienne depuis Rome jusqu'à Brindisi, et d'avoir aussi écrit le nom de Tibère avec des caractères sanglants ou mistérieux. L'accusé niant le fait, on proposa d'appliquer la torture à ses esclaves. Mais comme un ancien sénatus-consulte défendait l'application de cette procédure aux esclaves lorsqu'il

[1] Tac. *Ann.* I, 74, *Hist.* I, 2.

s'agissait des crimes de leurs maîtres, Tibère, dit Tacite, fécond en ressources et habile à inventer des formes nouvelles, fit acheter les esclaves par un agent du fisc, afin qu'on pût les entendre, sans que la loi fut en effet violée [1].

Cette interprétation de Tibère prévalut dans l'avenir et fut constamment [2] appliquée.

Pag. 124. *Rétablissement de la loi de lèse-majesté*. Pour confirmer notre assertion, écoutons Tacite: « Anciennement il y avait bien une loi de ce nom « (lèse-majesté); mais elle embrassait des objets tout « différents: les trahisons à l'armée, les séditions dans « Rome, enfin les grandes malversations qui compro- « mettaient la dignité du peuple romain. Mais elle « punissait les actions et jamais le paroles ». Mais Tibère consulté par le préteur Pompeius Macer, à propos de vers anonymes sur la cruauté du prince, sur son orgueil et ses querelles avec sa mère, si on recevrait les accusations de lèse-majesté, répondit, que les lois étaient faites pour être observées [3].

Pag. 124. *La crainte, la terreur s'etait emparée de tout le monde*. « On était poursuivi, dit Tacite, également par les siens ou par les étrangers, par des inconnus, pour des faits vieillis ou récents: sur quelque sujet, en quelque lieu qu'on parlât, au Forum, dans un festin, on était dénoncé, tous se hâtant de

[1] Tac. *Ann.* II, 30.
[2] Tac. *Ann.* III, 67, 69.
[3] Tac. *Ann.* I, 72 *et suiv.*

se prévenir, et ne ménageant pas les autres, les uns pour leur sureté, la plupart comme infectés d'une rage épidémique [1].

Pag. 126. *Que la mort de Claude.* Les soldats, qui étaient dans le secret de la conspiration contre Caligula, cherchaient à écarter tout le monde des approches des appartements de ce prince, lorsque Claude, qui par hasard s'y était présenté, reçut, malgré ses cinquante ans et sa position, l'ordre de se retirer. Il obéit immédiatement et s'enferma dans un cabinet; mais quelques moments après, ayant entendu, au milieu d'un grand bruit, que Caligula venait d'être assassiné, saisi par la peur, il sortit de cette retraite et ne sachant pas où aller, se cacha derrière un paravent. Les soldats couraient çà et là, lorsque l'un d'eux, ayant aperçu les deux pieds de quelqu'un qui se tenait derrière le paravent, voulut savoir qui c'était et, ayant poussé la tapisserie, il se trouva en face de Claude, qu'il arracha de cette place, et tandis que, plein de frayeur, Claude se précipitait à ses genoux, le soldat s'avisa de repondre à cette gentillesse en le saluant empereur. Ce fut encore ce même soldat, qui conduisit Claude à ses quelques compagnons, qui le mirent en litière et qui, en traversant la foule, qui le plaignait croyant qu'on le menait au supplice, le conduisirent au camp, où il arriva le cœur gonflé et tout tremblant.

La nuit, qu'il y passa entouré de sentinelles fut

[1] Tac. *Ann.* VI, 7.

pour lui horrible, mais le lendemain, sa présence ayant été reclamée par un tribun, il dut comparaître au Forum, où il déclara que c'était par la force qu'on l'avait amené et retenu dans le camp. La foule, que ses excentricités et ses extravagances intéressaient, l'applaudit, et le salua empereur. Mais l'empire devenait déjà un objet de commerce, car l'armée ne le reconnut que sous la promesse, qu'il remplit, de donner quinze mille sesterces (296 fr. 94 cent.) à chaque soldat [1].

Claude fut, comme l'on sait un homme extraordinaire, moins intelligent que bête, moins humain que cruel.

Ivrogne, joueur et glouton, il a laissé un traité sur le jeu, et passa toute sa vie dans un état d'alcoolisation très-condensée [2].

Antonia la jeune, sa mère, l'a bien compris et bien défini [3] : Auguste, son grand-père, dans une lettre à Livie, s'exprimait de la sorte à son égard: « Quoiqu'il en soit, dans la conjoncture présente je ne m'oppose point à ce qu'il (Claude) prenne soin de la table des pontifes dans les fêtes de Mars, pourvu qu'il ait auprès de lui le fils de Silanus, un parent qui l'empêchera de rien faire de ridicule et de déplacé ». « Pendant ton absence, je l'inviterai à souper, afin qu'il ne mange pas toujours avec Sulpicius et son Athénodore: je voudrais qu'il choisît moins follement et avec plus de soin quelque ami, dont

[1] Suet. *Claud.* 10. Voyez *Caligula*, pag. 208.
[2] Suet. *Claud.* 5.
[3] Voyez Antonia *la jeune*, pag. 169 et 170.

il pût imiter les mouvements, la tenue et la démarche [1] ».

Cependant il faut dire qu'Auguste ne l'aurait jamais cru capable de jouer son rôle d'empereur comme il l'a fait. En vérité, quoiqu'il s'occupât de l'alphabet et d'y joindre trois lettres [2] qu'il avait autrefois imaginées et dont quelque temps après personne ne se rappela plus qu'en lisant les tables d'airain où étaient gravés ses édits, il dirigea ses vues vers des objets très-sérieux comme les aqueducs, le port d'Ostie et le desséchement du lac Fucin.

L'émissaire du lac Fucin, dont l'idée avait été mise à jour par César, lui coûta onze ans d'un travail non interrompu pendant lesquels il employa sans relâche trente mille ouvriers [3], de sorte que cette entreprise l'occupa presque pendant tout son règne, qui fut de quatorze ans [4].

[1] Suet. *Claud.* 5.

[2] L'une de ces lettres était un *I* barré (Ⱶ), l'autre était un *F* renversé (Ⅎ) et la troisième avait à peu près la forme d'*x* ou *ɔc*.

L'Ⱶ était pour remplacer l'*i* dans les mots où il est précédé d'un *v* comme *virtute*. Le F renversé (Ⅎ) était employé à la place du *V*.

Le *ɔc* s'appelait antisigma et remplaçait le ψ ou *ps* des Grecs.

[3] Suet. *Claud.* 20.

[4] Le rétablissement de l'émissaire du lac Fucin, accompli par le prince Torlonia et à ses propres frais; le percement de l'isthme de Suez et celui du mont Cenis sont des témoignages éclatants, que loin d'etre morte, la race latine, capable de concevoir les plus hardies en-

Ambitieux de la gloire militaire il entreprit une toute petite expédition, d'où en retournant il s'arrêta au champ de Mars pour y attendre, d'après la loi, que le sénat lui accordât le triomphe: mais il n'en obtint que les honneurs. Il accepta tout de même, mais en rongeant son frein il tomba un beau jour sur la Brétagne, où il y avait du désordre et ramassant à droite et à gauche des légions il fit une campagne si heureuse qu'au bout de six mois tout était fini sans combat ni éffusion de sang. On lui accorda alors avec le nom de «Britannicus» le triomphe qu'il célébra avec une telle joie, que tout en y invitant des personnages des pays voisins il permit aux exilés de venir pour cette occasion à Rome [1].

Claude fut très-cruel car, il attendit une fois à *Tivoli*, exposé à la pluie et au vent, pendant des heures que l'on amenât de Rome le bourreau, qui devait massacrer des criminels qui devaient subir le supplice à la mode ancienne [2].

Il multiplia les spectacles des gladiateurs, et il s'y montrait fort communicatif et joyeux, avançant sa main gauche, comme faisait le peuple, et comptant tout haut sur les doigts les pièces d'or qu'il offrait aux vainqueurs: il y mêlait toute sorte de plaisanterie, mais lorsqu'un gladiateur ne voulait pas se laisser tuer, il s'indignait et ordonnait qu'il y consentît pour examiner son visage expirant [3].

treprises, a aussi l'intelligence, les moyens et l'énergie nécessaires pour les mener à bout.

[1] Suet. *Claud.* 17.

[2] Suet. *Claud.* 34.

[3] Suet. *Claud.* 21. 34.

Dans la naumachie qu'il donna au lac Fucin le jour de l'inauguration de l'*émissaire*, il menaça et pria au même temps les combattants, qui refusaient de se battre. Dans cette naumachie deux flottes, chacune de douze trirèmes, l'une représentant une flotte de la Sicile et l'autre une flotte de Rhodes, entamèrent le combat au signal, qui fut donné par la trompette d'un Triton d'argent, qu'un ressort fit surgir au milieu du lac.

Abruti par le vin et la bonne chère, il se couchait après son dîner et ne se relevait qu'après qu'on lui avait introduit dans le gosier une plume pour l'obliger à décharger son estomac [1].

Gouverné par des eunuques ou des affranchis, comme Possides, Felia, Harpocras, Polybe, Narcisse et Pallas, qui contrefaisaient sa signature et s'enrichissaient à ses dépens [2], il souffrit la plus grande ignominie qui ait jamais souillé le caractère d'un empereur. En effet, Messaline, sa femme, pendant une excursion qu'il fit à Ostie, se maria avec un de ses sujets, Silius, qui, après l'avoir épousée avec toutes les formalités prescrites par les lois, devant le sénat et le collège des aruspices où il lui constitua une dot, l'amena au milieu des joies et des fêtes publiques célébrer des pompeuses noces dans sa maison [3].

Cependant, Claude l'aurait encore reçue et pardonnée si on ne l'en eût pas empêché ; car les absences d'esprit et les oublis formaient un des carac-

[1] Suet. *Claud.* 33.
[2] Suet. *Claud.* 25, 28, 29. Tac. *Ann.* XI, 35, 37, XII, 1.
[3] Tac. *Ann.* XI. 26, 27.

tères de son imbécillité; c'est ainsi le jour après le meurtre de Messaline, qu'il avait ordonné, se mettant à table, il l'attendit quelque temps et finit par demander pourquoi l'impératrice ne venait pas [1].

En effet, Messaline, qui le connaissait, comptait avec sa bonhomie, car tout le monde lui avait impunement joué les tours les plus forts; les avocats le tirant par la robe ou le pied à la sortie des tribunaux et les plaideurs lui adressant des injures et lui jetant des tablettes à la figure au point de le blesser [2]. Du reste elle savait qu'il avait une grande faiblesse pour elle et pour tout son sexe, car il voltigea toute sa vie autour des belles femmes, ce qui fut son moindre défaut.

En réalité, on peut le dire, car il eut d'abord deux fiancées; Emilia Lepida, fille d'Antonia l'ainée et Livia Medullina, de la famille des Camilles; mais il se défit de la première en la répudiant, et la seconde lui fut enlevée précisément le jour fixé pour ses noces.

Il épousa de suite Plautia Urgulamilla, et Elia Petina, qu'il répudia l'une après l'autre.

Ce fut alors qu'il épousa Valérie Messaline, fille de son cousin Messala Barbatus, mais lorsqu'il sut que, tout en étant sa femme, elle s'était mariée avec Caïus Silius, il la fit tuer.

Mais le célibat ne lui allant pas, il retourna une autre fois à Petina, et ensuite s'adressa à Lollia Paulina, qui avait été femme de Caligula.

[1] SUET. *Claud.* 39, 40. TAC. *Ann.* XI, 37.
[2] SUET. *Claud.* 15.

Non content de toutes ces galanteries il s'amouracha éperdument et même scandaleusement d'Agrippine, fille de son frère Germanicus et obtint que le sénat [1] l'autorisât et l'invitât à contracter ce mariage, jusqu'alors considéré comme incestueux, et dont personne ne voulut être imitateur qu'un affranchi et un centurion, aux noces duquel Claude et Agrippine assistèrent [2].

De sorte qu'il eut en tout six femmes, dont trois seulement lui donnèrent des enfants: Plautia, Drusus et Claudia: Petina, Antonia: Messaline, Octavie et Britannicus.

Ses enfants ne furent pas heureux: Drusus périt à Pompei, étranglé par une poire; Claudia, quoique née cinq mois après son mariage avec Plautia, fut acceptée par lui jusqu'à ce qu'un jour il la fit exposer nue devant la porte de sa mère, qu'il avait déjà répudiée. Il maria Antonia d'abord à Pompée et ensuite à Faustus Sylla, jeunes gens de la première noblesse, mais qu'il fit tous deux périr. Il donna Octavie à Nèron, qu'il adopta et fut son successeur au préjudice de Britannicus.

Claude avait le cou prononcé, la taille élancée; mais lorsqu'il marchait, ses genoux chancelaient: il avait un rire affreux, une colère plus hideuse encore, qui faisait écumer sa bouche immense, ce dont il demanda excuse par un édit [3], un bégaiement continuel et un tremblement de tête qui redoublait

[1] Tac. *Ann.* XII, 3, 5, 6.
[2] Tac. *Ann.* XII, 7. Suet. *Claud.* 26.
[3] Suet. *Claud.* 38-

à la moindre contrariété. Il jouit pendant son règne d'un bonne santé, mais il souffrait quelquefois de crampes d'estomac si fortes qu'il eut l'idée de se suicider.

Il périt, comme presque tous les Césars, d'une mort violente: Agrippine ayant fait préparer par Locuste, empoisonneuse célèbre, un poison qu'elle mit dans des champignons, mets favori du prince. Mais une abondante évacuation ayant rejeté le poison, Agrippine, saisie d'effroi, recourut au médecin Xenophon qu'elle avait depuis longtémps mis dans ses intérêts. Celui-ci, sous prétexte de provoquer des vomissements, introduisit dans le gosier de Claude une plume imprégnée d'un poison violent qui fit son effet [1].

Après sa mort le premier soin d'Agrippine fut de retenir Britannicus, Antonia et Octavie dans le palais dont elle fit fermer toutes les issues. Enfin les portes s'ouvrirent, et Néron, accompagné de Burrhus, se présenta aux prétoriens qui le conduisirent au camp où, après un discours, où il promit aux soldats une gratification pareille à celle de son oncle Claude, la troupe l'acclama empereur. Le sénat se conforma à la décision des soldats et les provinces l'adoptèrent sans balancer.

On accorda de suite par l'initiative d'Agrippine, les honneurs divins à Claude, dont les obsèques furent aussi solennelles que celles d'Auguste [2].

Au MUSÉE DE NAPLES: rez-de-chaussée premier portique, on peut voir:

[1] TAC. *Ann.* XII, 66, 67.
[2] TAC. *Ann.* XII, 68, 69.

Claude, statue colossale, assis sur un trône, numero 235-153.

Pag. 127. *Incendie des quartiers sur le mont Celius. Tremblement de terre en Asie Mineure.* En reconnaissance de cette libéralité onze villes de cette contrée se firent représenter au sénat par des députés qui, en plaidant, disputèrent chacun pour sa ville l'honneur d'ériger un temple à Tibère. Après plusieurs jours de discussion acharnée, et après avoir exclu du concours une ville après l'autre, le sénat donna gain de cause à Smyrne, où l'on envoya un lieutenant surnuméraire chargé spécialement de surveiller la construction du temple [1].

De cet événement il nous est arrivé un témoignage dans le piédestal trouvé à Pouzzoles, érigé en commémoration de la largesse de Tibère, où l'on voit gravés les noms des villes rebâties et leurs allégories.

On peut le voir:

Au Musée de Naples, rez-de-chaussée, dernière salle, où on l'a transporté.

L'indemnisation aux propriétaires à l'occasion de l'incendie des quartiers du mont Celius, coûta à Tibère cent millions de sesterces [2] (19,880,000 francs).

Pag. 130. *Car ce fut sous Tibère que le Christ... fut crucifié.* Le Christ fut condamné et subit une mort ignominieuse pendant une émeute; le peuple

[1] Tac. *Ann.* IV, 56.
[2] Tac. *Ann.* VI, 45. IV, 64.



étant dominé par une si forte exaltation fanatique, que même de nuit il n'y eut pas de repos à Jérusalem pour personne; pas pour le Christ, pas pour le peuple devenu furieux, pas pour les magistrats, qui furent obligés de fonctionner éclairés par des torches.

De sorte que le Christ devint sous tous les rapports une victime, car pendant ce tumulte toutes les formalités légales prescrites pour les procès des accusés furent violées, comme l'a démontré Dupin (l'ainé), une des gloires du barreau français, dans une dissertation juridique, qui se trouve dans ses œuvres complètes et qui a souvent été imprimée à part.

Après la Pentecôte, l'Evangile étant annoncé, on poursuivit les chrétiens, et les apôtres furent obligésde se disperser; mais Tibère dans cette circonstance défendit, sous des menaces, que l'on continuât à les molester. C'est pour cela, qu'après cette persécution, où figure comme acteur St. Paul, il faut attendre jusqu'à Néron pour nous trouver en face d' une autre.

En effet, Calmet rapporte que Pilate, en qualité de gouverneur de la Judée, envoya à Tibère l'interrogatoire et les actes du jugement du Christ; ce qui, dit-il, ne se faisait que lorsqu'il s'agissait d'objets graves.

Tibère en fut si impressionné, continue Calmet, en s'appuyant sur l'opinion des écrivains anciens, qu'il adressa au sénat une lettre où, d'une manière dissimulée il approuvait les actes et tout ce qui avait été fait, et émettait de la même sorte l'opinion qu'on

plaçât le Christ parmi les dieux. Mais le sénat froissé qu'on eut adressé des honneurs divins au Christ, sans qu'il eût été entendu, refusa d'y adhérer [1].

Eusèbe dit, que la divinité du Christ était déjà crue par plusieurs, lorsque Tibère l'affirma par ses lettres au sénat [2].

Enfin, Tertulien, un des plus anciens des écrivains chrétiens, (il est né l'an 160 de notre ère) affirme que: « Tibère convaincu de la divinité du Christ, en apporta la connaissance au sénat, qui était le compétent pour en décider: mais le sénat n'ayant pas approuvé la proposition, Tibère empêcha toutefois par des menaces, qu'on poursuivît et qu'on inquiétât les chrétiens [3] ».

Cependant nous ne devons pas cacher que la vérité de ce récit a été quelquefois contestée. Quant à nous, il est si vraisemblable, que nous le croyons exact, la conduite de Tibère dans cette circonstance étant parfaitement logique et d'accord avec les principes qu'il avait suivi.

Il avait exilé les juifs et défendu leur culte, et visiblement dans le but de les exterminer, il avait dis-

[1] Calmet. *Hist. Univ.* XLIX.

[2] Euseb. *Hist. Ecclesiast.* II, 2.

[3] Tiberius ergo, cujus tempore nomen Christianum in sæculum introivit, annuntiatum sibi ex Syria Palestina, quæ illic veritatem ipsius divinitatis revelaverat, detulit ad senatum, cum prerogativa suffragii sui. Senatus, quia non ipse probaverat, respuit. Cæsar in sententia mansit, comminatus periculum accusatoribus Christianorum. « Tertul. *Apolog.* 5.

séminé leur jeunesse [1] dans les provinces malsaines. Cette persécution provenait de ce que les juifs professaient une religion qui froissait le dogme païen: ils adoraient un être incorporel, un esprit; tandis que les païens adoraient des hommes, des bêtes, enfin des œuvres de la nature et de l'art. Tacite dit: «Les juifs conçoivent par l'esprit seul l'être unique qu'ils honorent. Ils regardent comme impies ceux qui, avec des matières périssables, figurent la divinité à l'image de l'homme. Leur dieu est un être suprème et éternel, qui n'a point changé, qui ne finira point. Aussi ne souffrent-ils pas de statues dans leurs villes, encore moins dans leurs temples [2] ».

Ailleurs Tacite dit encore: « Le premier des romains qui dompta les juifs, fut Pompée et il entra dans le temple par droit de conquête. C'est par lui qu'on a su qu'il n'y avait en dedans aucune image des dieux, que tout était nu, que le sanctuaire ne renfermait rien » [3].

Puis Tacite, en bon païen, (il méconnut entièrement le christianisme) ajoute: « Ils (les juifs) ont horreur de tout ce que nous révérons; à leur tour ils se permettent ce qui nous révolte; ils sacrifient le bélier pour insulter Jupiter Hammon: ils ont institué la circoncision pour se reconnaître, et la première instruction qu'ils recoivent, c'est de mépriser les dieux ».

Mais on doit remarquer que, si la théologie pa-

[1] **Suet. *Tib.* 36. Tac. II, 85.**
Tac. *Hist.* V, 5.
[3] **Tac. *Hist.* V 9.**

ïenne ne pouvait pas admettre le dogme de l'essence spirituelle de la divinité hébraïque, elle ne se trouvait pas froissée par le dogme chrétien qui, quoique établissant et consacrant le principe de l'incarnation du Verbe, enseignait l'adoration du Christ qui, tout en étant Dieu, avait un corps et était Homme.

Ensuite, dans le premier temps, les apôtres ne faisaient que baptiser, prêcher la divinité du Christ et anathématiser comme abominable la religion hébraïque [1].

De sorte que la conduite de Tibère a une raison d'être et est parfaitement compréhensible, d'autant plus, que les rapports de Pilate devaient lui avoir fait savoir, que déjà au jour de la Pentecôte, trois mille personnes s'étaient converties et que la nouvelle croyance tout en continuant à faire de nombreux prosélytes [2], avait pour but principal d'anéantir la religion juive, si offensive pour les païens, et fort attaquée par Tibère.

Ainsi le récit, si naturellement fait par Tertulien, qui se limite à exposer les faits sans les entourer de commentaires fallacieux, ne peut pas être mis en doute par la critique historique, pourvu qu'elle soit impartiale, calme et juste. De sorte que la démarche de Tibère auprès du sénat, et la défense qu'il fit de poursuivre les chrétiens doivent être considérées comme des faits authentiques.

Pag. 140. *Macron* était aussi préfet de Tibè-

[1] Actes. II, 38, 40.
[2] Actes, II, 41, 47. IV, 4.

re [1]. Ce fut lui qui arrêta Séjan lors de la conspiration [2]. « Le pouvoir de Macron, dit Tacite, était devenu excessif, il n'avait jamais négligé la faveur de Caligula, et de jour en jour il la cultivait plus ardemment. Depuis la mort de Claudia, femme de Caligula, Macron avait cerché les moyens d'inspirer à Caligula de l'amitié pour sa femme Ennia; il voulait qu'à son tour elle s'en fit aimer et l'enchainât par une promesse de mariage. Pour arriver au pouvoir suprême, Caligula consentit à tout, car malgré l'emportement de son caractère il s'était formé dans le sein de son aïeul, Tibère, à la dissimulation la plus profonde [3]. Ce passage explique complètement l'intérêt qu'avait Macron à se débarasser de Tibère, et ce qui le porta au meurtre. Macron et Ennia finirent mal: Caligula, après son avénement à l'empire les fit égorger [4].

Pag. 141. *Caligulà.* C'est ce même Caïus, fils de Germanicus et Agrippine, adopté par Tibère et qui lui succeda. Par plaisanterie les soldats lui mirent le sobriquet de Caligula, car étant né dans un camp, on lui faisait porter, étant tout petit, la *caligula*, nom de leur chaussure.

Il accompagna son père en Syrie et après son retour il demeura chez sa mère à Rome. Après qu'elle fut exilée, il vécut auprès de Livie, et ensuite près

[1] Tac. *Ann.* VI, 15.
[2] Tac. *Ann.* VI, 23.
[3] Tac. *Ann.* VI, 45.
[4] Suet. *Cal.* 26.

d'Antonia la jeune, l'une sa bisaïeule et l'autre son aïeule. Tibère l'appela à Capri lorsqu'il eut atteint vingt et un ans, et dans le même jour le fit prendre la toge prétexte et se raser la barbe [1].

Il ne quitta depuis lors Tibère, et il se conduisit avec une telle souplesse et une telle élasticité de sentiments envers lui et tout son entourage qu'après on a dit de lui: « Qu'il n'y avait jamais eu de *meilleur valet*, ni de plus *méchant maître* [2].

Cependant il révélait bien son caractère lorsqu'à Capri il assistait avec une extrême satisfaction aux supplices des condamnés. Tibère s'en est aperçu, et quelquefois il a dit tout haut: « J'élève une hydre pour le peuple romain, et un Phaéton pour l'univers [3] ».

Il épousa Junia Claudilla, fille de Marcus Silanus, l'un des plus nobles romains [4]: mais elle mourut peu de temps après à la suite des couches [5].

Il enleva alors Lolia à son mari et l'épousa; quelque temps après il la renvoya, et s'éprit de Césonia qu'il montrait aux soldats en la promenant à cheval revêtue d'une chlamyde et portant le casque et le baudrier. Lorsqu'elle accoucha d'une fille, Julie Drusilla, il l'épousa et reconnut l'enfant [6].

« Caligula, dit Suétone, n'était sain ni de corps ni

[1] Suet. *Calig.* 10.
[2] Tac. *Ann.* VI, 20. Suet. *Calig.* 10.
[3] Suet. *loc. cit.* 11.
[4] Tac. *Ann.* VI, 20, XIII, 1. Suet. *Cal.* 12.
[5] Suet. *Ibid.* 12.
[6] Suet. *Cal.* 25.

d'esprit: épileptique dès son enfance, dans l'âge adulte il était sujet à des défaillances subites, qui le surprenaient au milieu de ses travaux: alors il ne pouvait ni marcher, ni se tenir debout. L'on croit que Césonia lui a donné un philtre qui le rendit furieux. Il ne dormait pas plus de trois heures, et ce sommeil était encore interrompu par des visions terribles: aussi il passait la plus grande partie de la nuit assis sur son lit, ou en parcourant les portiques du palais, en attendant et en invoquant le jour. Aussi avait-il une peur extraordinaire du tonnerre et au moindre éclair il s'enveloppait la tête et allait se coucher; mais si l'orage était un tant soit peu fort, il se cachait sous son lit »[1].

Il s'habillait comme un fou qu'il était, et portait tantôt des robes de soie et traînantes, tantôt des chaussures de femme ou de soldat. Il se présentait aussi avec des vêtements des dieux, la barbe en or, le caducée, le trident, la foudre à la main.

Pour plus commodément se prêter à ces exercices et functions de dieu, il fit bâtir un passage, un véritable pont, entre son palais et le Capitole, du quel il reste encore des ruines. Il mettait souvent la cuirasse d'Alexandre le Grand, qu'il avait fait enlever de son tombeau et quelquefois il se travestissait en Vénus[2].

Il s'amusait beaucoup et amusait beaucoup le peuple avec des jeux, fêtes et spectacles de toute sorte. Cependant le plus curieux de tous, ce fut un pont

[1] Suet. *Cal.* 50, 51.
[2] Suet. *Ibid.* 52.

qu'il fit construire sur la mer depuis Baïa jusqu'à Pouzzoles, long de trois mille six cents pas. Ce pont était établi sur des bâtiments de toute sorte, retenus par des ancres et placés sur une double rangée. Caligula fit couvrir le tout avec des planches et de la terre, imitant la voie Appienne, et pendant deux jours il ne fit qu'aller et venir sur ce pont; le premier jour sur un cheval richement harnaché, le second conduisant un char en habits de cocher [1].

Comme une foule immense regardait de la plage, il l'invita à se promener sur le pont, et lorsqu'une masse de gens l'avaient envahi, il les fit poursuivre et les poursuivit lui-même en les obligeant à se jetter à la mer, où plusieurs périrent; ceux qui cherchaient leur salut dans le pont, ou dans les barques qui le maintenaient, étant assommés à coups d'avirons et de rames [2].

Caligula était intelligent et les commencements de son règne montrent qu'il aurait pu être un bon prince. Mais l'institution imaginée par Auguste était si défectueuse qu'enivré par un pouvoir illimité, sans fiscalisation ni contrôle, comme tous les Césars, Caligula dut bientôt dérailler de la bonne voie et se précipiter dans les excès les plus inouis. La puissance immense octroyée dans ce règime aux princes, les honneurs excessifs, l'adoration dont ils étaient l'objet, dénaturaient l'homme et en faisaient bientôt un être irrégulier, inhumain, un monstre. Aussi ils envisageaient tout sous un point de vue anormal et

[1] SUET. *Cal.* 19.
[2] SUET. *Cal.* 32.

faux, la vie de leurs semblables ne leur étant d'aucune valeur dans un état social où la liberté avait péri, et où ils étaient les seuls maîtres.

Caligula donc comme Tibère, son antécesseur, comme Claude et Néron, ses successeurs, se jouait autant de la vie que de la liberté des hommes, de leur propriété et de tout ce qu'ils avaient de plus cher; jeune, passionné, maladif, il fut adultère, incestueux, prodigue, rapace et cruel. Il est vrai que d'abord il s'occupa avec grand soin des lois, de l'organisation de l'armée, de la magistrature, des travaux publics, ce que le recommanda à l'estime publique [1]. Mais quelque temps après, l'adulation, la corruption, la flatterie le firent tellement dégénérer qu'il est devenu un monstre, *une hydre*, comme l'appelait Tibère, qui se plaisait à s'abreuver des larmes et du sang de ses semblables, qu'il faisait périr par des masses et par toute sorte de supplices.

Il ne respecta rien, et ce fut lui qui s'avisa de faire nourrir les bêtes destinées aux Amphithéatres avec des prisonniers; ce fut lui qui pour se réjouir du spectacle d'une famine ferma quelquefois les greniers publics à Rome [2]; il destitua des consuls et laissa pendant assez longtemps l'empire sans autorité souveraine; il fit battre de verges, après les avoir fait deshabiller, des questeurs et traita avec la même violence tous les ordres de l'État [3].

Il s'était tellement fait à la cruauté qu'il ne pou-

[1] Suet. *Cal.* 14 jusqu'à 21.
[2] Suet. *Cal.* 26.
[3] Suet. *Cal.* 26.

vait plus s'en passer. En vérité Suétone rapporte que dans ses orgies ou dans ses dîners il faisait souvent à coté de lui appliquer la torture à des accusés. Deux fois l'on sait qu'il trempa sa main dans le sang: l'une lorsque dans un temple il prit la masse des mains d'un sacrificateur qui se disposait à immoler quelques victimes et l'assomma; l'autre ce fut en jouant aux armes avec un gladiateur qui exprès se laissa tomber, et qu'il tua sur le coup en lui plantant un poignard dans le cœur [1]. Lorsqu'il ordonnait la mort de quelqu'un il ajoutait toujours: « Fais en sorte qu'il se sente mourir ». Un jour que pendant un spectacle le peuple fut d'un avis contraire au sien, il s'emporta et hors de lui-même il s'ecria: « Plut aux dieux que le peuple romain n'eût qu'une tête! » [2].

Il aimait aussi les plaisanteries sanguinaires; ainsi lorsqu'il embrassait sa femme ou sa maîtresse il avait l'habitude de dire: « Cette tête tombera quand je voudrai ». Dans un festin de grand cérémonial où il se trouvait assis au milieu des deux consuls il commença tout-à-coup à rire aux grands éclats, et à la demande que lui firent ces magistrats du motif de sa joie il repondit: « C'est que je songe qu'à un signe de tête je puis vous faire égorger tous deux » [3].

Il voulait faire consul son cheval *Incitatus*, à qui il avait donné un palais, des esclaves et un mobilier,

[1] SUET. *Cal.* 32.
[2] SUET. *Cal.* 30.
[3] SUET. *Cal.* 32.

lorsqu'il fut tué par Cassius Chéréa, chef d'une conspiration qui réussit, plusieurs autres ayant échouées. Caligula est mort à l'âge de vingt-neuf ans et après un règne de trois ans, dix mois et huit jours.

Après sa mort, ses sœurs, qu'il avait exilés, exhumèrent son corps qu'avait été à la hâte enterré dans un jardin, le brulèrent et en ensevelirent les cendres.

Sa femme Césonia fut percée de l'épée d'un centurion, et sa fille écrasée contre un mur, et cela le même jour du meurtre de Caligula [1].

Une personne fort compétente, employée dans les fouilles, nous a montré au Palatin la place où il a été assassiné; c'est dans un corridor pavé en mosaïque, par où il devait passer pour se rendre de ses appartements au théâtre, où l'on allait jouer.

A Pouzzoles on voit des belles ruines d'un amphithéâtre construit par Caligula; c'est un des mieux conservés qui nous restent.

Au Musée de Naples, rez-de-chaussée, premier portique, on peut voir, sous le n.° 242-159, une assez belle statue de *Caligula*.

FIN DES DÉVELOPPEMENTS.

[1] Suet. *Cal.* 58, 59. Voyez *Claude*, pag. 195.

TIBÈRE

STATUES, BUSTES et BAS-RELIEFS en marbre ou en bronze qui représentant TIBÈRE se trouvent au MUSÉE DE NAPLES au « premier portique » dans la « dernière salle des bas-reliefs» et dans celle des « grands bronzes ».

TIBÈRE. *Buste colossal.* N.° 654-160.

TIBÈRE. *Buste.* N.° 243-139.

TIBÈRE. *Tête.* N.° 445.

TIBÈRE. *Statuette.* N.° 226-148.

TIBÈRE. *Statuette.* N.° 230-151.

TIBÈRE et une femme, montés sur un cheval guidé par un esclave les conduisant devant le dieu Priape. (Bas-relief).

TIBÈRE. *Buste en bronze* N.° 33.

TIBÈRE. *Buste en bronze* près de celui-ci.

PIÉDESTAL

Du monument erigé par les villes de l'Asie-Mineure détruites par un tremblement de terre en commémoration de la largesse de TIBÈRE (rez-de-chaussée, dernière salle des bas-reliefs). Voyez pag. 127.

PERSONNAGES

Nommés dans le cours de cet ouvrage dont les images se trouvent au Musée de Naples [1]

PREMIER PORTIQUE

[1] Dans nos visites au Musée nous avons consulté souvent l'excellent « Guide Général du Musée de Naples » de M. Dominique Monaco. Les pages citées sont celles de notre texte.

[2] Suet. *Aug*. 50, dit : « Le cachet dont il (Auguste) se servait représentait d'abord un sphinx, ensuite Alexandre le Grand et enfin son portrait gravé par Dioscoride; ce dernier cachet continua à être employé par tous ses successeurs. »

SECOND PORTIQUE

SALLE EGYPTIENNE

PREMIÈRE SALLE, REZ-DE-CHAUSSÉE

SALLE DES VÉNUS

Il y en a seize statues et quatre têtes. Mais les plus belles Vénus du Musée se trouvent au 3.me portique: l'une « la Vénus Victorieuse » porte le n.° 644-98; l'autre « la Venus Callipyge » est placée au milieu du portique. Aux «grands bronzes» on trouve aussi deux jolies statuettes de Vénus. Parmi « les camées » on remarque plusieurs Vénus dont nous indiquerons celles qui portent le n.° 4 (*sardoine*) le n.° 7 (*nicolo*) et le n.° 1071 (*améthiste*). Pag. 135

TROISIÈME SALLE

CYBÉLE (statuette), n.° 71-66 n.° 145-99 (tête) . . . . » 148
ISIS (statue), n.° 496, n.° 462-192 (statue). » 150
ESCULAPE (statue colossale), n.° 123-94. » 150
MITHRAS (bas-relief), n.° 301 . . . . » 150
HOMÈRE (bas-relief), n.° 374 (statue), n.° 566-314 2.° port., 645-406 3.° port. » 153
NEPTUNE, n.° 108 . . . . » 163

ENTRESOL

ANNIBAL (buste) (*rare*) n.° 44 . . . » 148

FRESQUES DE POMPÉI

ÉNÉE *blessé:* épisode de la guerre de Troie; composition et dessins estimés. » 152

TABLE

DES SOMMAIRES DES LETTRES

I.

II.

III.

IV.

V.

VI.

VII.

VIII.

FIN.

LETTRES

SUR

L'ILE DE CAPRI

ET LA

VIE DE TIBÈRE

PAR UN TOURISTE



NAPLES

CHEZ DETKEN ET ROCHOLL, LIBRAIRES

Piazza del Plebiscito

1876

